

DELLY

# Ma robe couleur du temps



BeQ

**Delly**

**Ma robe couleur du temps**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 264 : version 2.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Ma robe couleur du temps**

# I

Un matin de juin, M<sup>me</sup> Barduzac entra dans ma chambre, où je terminais une des pièces de mon trousseau. Elle s'assit dans mon unique fauteuil, et le pauvre, qui n'était pas neuf, gémit sous le poids respectable de la femme de mon tuteur.

– Il nous arrive une chose ennuyeuse, Gillette.

Je demandai sans m'émouvoir :

– Quoi donc, madame ?

– Les Samponi donnent une matinée dans quinze jours et nous invitent.

– Les Samponi ? En voilà une idée !

Ma voix prenait une intonation de dédain qu'accentua une moue légère.

– Mais c'est une bonne idée ! Ils cherchent à marier leurs filles, ces gens !

Je n'ignorais pas qu'il suffisait qu'une

opinion, un goût ou une antipathie fussent exprimés par moi pour que, immédiatement, M<sup>me</sup> Barduzac fût d'un avis contraire. Les Samponi, d'origine italienne, bavards, indiscrets et quelque peu excentriques, ne lui plaisaient guère. Mais du moment où je semblais faire fi de leur matinée, ils lui devenaient aussitôt chers.

Je ripostai tranquillement :

– Eh bien, qu'ils les marient ! Je leur souhaite sincèrement cette bonne chance. Mais ils n'ont pas besoin de notre présence pour cela.

M<sup>me</sup> Barduzac pinça ses grosses lèvres ombragées d'un duvet foncé.

– Est-ce ainsi que vous accueillez cette gracieuseté ? Nous les avons vus cinq ou six fois, et c'est vraiment fort aimable de leur part d'avoir songé à nous.

– Évidemment. Mais en ces cas-là, on aime toujours avoir son salon plein. Enfin, nous les remercierons avec la même grâce dont ils usent à notre égard, et tout sera dit.

M<sup>me</sup> Barduzac leva ses larges épaules.

– Vous croyez que cela peut se passer ainsi ? Il faudrait donner un prétexte plausible, et nous n'en avons pas.

– Eh bien ! Il faut en chercher un, madame.

– Je ne chercherai rien du tout, car je ne vois pas pourquoi vous vous dispenseriez de vous rendre à cette matinée.

Je la regardai avec surprise.

– Comment, pourquoi ? Mais c'est vous-même, madame, qui avez refusé cet hiver toutes les invitations ! Je n'avais que faire, disiez-vous, à ces réunions mondaines, et vous avez su trouver des prétextes, alors.

Les yeux froids, enfoncés dans la bouffissure blafarde du visage, laissèrent voir une irritation que je connaissais bien. La voix se fit plus sèche, plus impérative.

– L'hiver, oui, je n'aime pas ces réunions au sortir desquelles la pleurésie vous guette. Maintenant, c'est autre chose. Je vais répondre que nous acceptons, Gillette.

– Je n'ai pas de robe convenable pour la

circonstance, madame.

– Votre blanche de l'année dernière ?

– Elle est trop fanée ; je ferais honte à vos amies Samponi, si élégantes.

M<sup>me</sup> Barduzac ne releva pas l'ironie de mon accent. Elle réfléchit un instant, en promenant ses doigts charnus sur son peignoir violet. Puis elle conclut :

– Il faut vous en faire faire une.

– Je ne comptais pas sur cette dépense.

– Il y a des dépenses nécessaires.

Elle ajouta, en jetant un coup d'œil sur la pièce de lingerie à laquelle je travaillais :

– Vous mettrez un peu moins de broderie à votre trousseau, qui pourrait aussi être fait de tissu moins fin. Ce sont des économies bonnes à réaliser quand on a une dot qui, après tout, est médiocre, au temps où nous sommes.

Je ripostai sèchement :

– Que voulez-vous, j'aime mieux me priver d'autre chose, faire mes robes et mes chapeaux

moi-même et avoir de joli linge qui me revient moins cher que celui dont vous faites l'acquisition dans vos grands magasins de Paris.

– Naturellement, vous n'avouerez jamais que vous avez tort ! Cela promet de bons moments à l'homme chanceux qui vous choisira pour femme.

Sous une forme variée, ce pronostic m'était lancé à la tête vers la fin de toutes nos discussions, qui étaient fréquentes. Il ne m'impressionnait guère et j'évitais d'y répondre, afin de ne pas éterniser ces entretiens peu agréables pour lesquels M<sup>me</sup> Barduzac tenait à avoir le dernier mot.

Aujourd'hui, je ne sais pourquoi, l'impatience me prit si fortement que je répliquai :

– Eh ! oui, l'homme chanceux. Mais ce ne sera pas le premier venu, vous pouvez m'en croire, madame.

– Que voulez-vous dire par là ? Attendez-vous quelque prince, quelque milliardaire ?

Je répondis avec un sourire ironique :

– Qui sait ! Qui sait ! En tout cas, je n'épouserai pas le premier chien coiffé qu'on me présentera, comme l'a fait cette pauvre Élise Duteil qui est si malheureuse aujourd'hui. Je resterais vieille fille plutôt que d'accepter un personnage qui me serait complètement inconnu et que je n'aimerais pas.

M<sup>me</sup> Barduzac prit cet air offusqué si amusant sur sa grosse figure boursouflée.

– Vraiment, les jeunes filles d'aujourd'hui sont intolérables ! Aimer !... Aimer !... Ce mot-là n'existait pas dans le vocabulaire de la jeune personne bien élevée, en mon temps.

– Elle ne le prononçait peut-être pas tout haut, mais en cachette, certainement...

Sans paraître m'entendre, M<sup>me</sup> Barduzac poursuivit d'un ton doctoral :

– Moi, je me suis mariée après avoir vu deux fois M. Barduzac. Nous avons fait cependant un bon ménage.

– Je n'en doute pas. M. Barduzac ferait bon ménage avec Lucifer en personne.

Les soupçons de sourcils que possédait M<sup>me</sup> Barduzac firent mine de vouloir se rapprocher.

– Je désirerais savoir, mademoiselle, ce que vous prétendez insinuer par là ? Oseriez-vous me comparer aux mauvais anges ?

Je pris une mine ingénue.

– Oh ! Madame !... Je voulais dire que mon tuteur s'entendrait avec tout le monde et qu'il faudrait vraiment avoir un caractère plus qu'infernal pour faire mauvais ménage avec lui.

– Il a ses défauts aussi et j'ai besoin de patience – qualité qui ne me manque pas, je dois l'avouer.

Sur ce, elle se leva, non sans effort. Son regard investigateur fit le tour de ma chambre et s'arrêta sur quelques roses trempant dans un vieux Rouen.

– Je vous ai déjà fait remarquer, Gillette, qu'il est mauvais de conserver des fleurs dans une chambre.

– Je les retire pour la nuit, madame.

– Vous avez la manie des complications. À quoi cela sert-il, ces fleurs, sinon à vous faire perdre du temps ? Moi, je n'en mets jamais nulle part.

– Chacun son idée. Ainsi, par exemple, j'ai toujours envie de faire la grimace devant les fleurs artificielles que vous conservez si précieusement dans votre salon.

Elle eut un geste de dédaigneuse supériorité.

– Vous n'avez pas de goût, Gillette... pas le moindre goût. Et des prétentions, avec cela !... des prétentions à revendre !

Elle sortit sur ces mots. Je repris mon ouvrage ; mais un agacement me restait de cette visite et mes points n'avaient plus la finesse nécessaire. Je me levai, en secouant les brins de fil attachés à ma jupe, je fis deux ou trois fois le tour de ma chambre et vins m'accouder à ma fenêtre.

Le jardin des Barduzac s'étendait devant moi – un jardin bien soigné, avec une pelouse au milieu, d'étroites plates-bandes le long du mur,

quelques arbustes et un jeune marronnier. M<sup>me</sup> Barduzac n'aimait pas les arbres. Comme conséquence de cette antipathie, le jardin restait inaccessible pendant l'été, dès que le soleil se montrait.

Dans une des petites allées couvertes de sable rougeâtre, M. Barduzac se promenait en complet de coutil et panama rabattu sur les yeux. Il traînait un peu sa jambe gauche, à cause d'un rhumatisme, et s'arrêtait à chaque pas pour contempler ses fleurs.

J'apercevais alors un profil lourd, au menton proéminent. C'était un homme faible et pacifique, aussi incapable de bonté que de méchanceté, instrument inerte entre les mains de sa femme. Pour éviter tout motif de discussion, il acquiesçait bassement aux opinions changeantes de M<sup>me</sup> Barduzac, et sa pupille savait qu'elle ne trouverait jamais chez lui aucun secours au cas où l'omnipotente dame prétendrait lui imposer quelque exigence inacceptable.

J'avais une nature énergique, peu encline à la mélancolie. Mais j'étais aussi avide d'affection,

de confiance. À certains instants, je me sentais bien triste dans cette demeure étrangère, entre ces deux êtres dont l'un restait indifférent, dont l'autre m'était hostile. Car je ne me dissimulais pas que M<sup>me</sup> Barduzac me détestait. Pourquoi ? Jalousie d'ex-jolie femme ? Car elle avait été jolie, paraît-il ! Je voulais bien le croire ; mais quelle décadence !... Ou bien mesquine rancune de petite bourgeoise contre la noblesse de ma naissance ? C'était très possible encore. Mais surtout, nos natures se heurtaient sur tous les points. Ma vivacité de repartie, ma franchise, mon esprit d'indépendance l'exaspéraient... Nous vivions vraiment sur un pied de guerre perpétuel, depuis le jour où j'avais quitté mon couvent regretté, à dix-huit ans.

J'étais la fille du capitaine d'Arbiers, tué au Maroc dans une reconnaissance. Ma mère se retira à Tours, où elle avait de vieux amis.

Elle loua un appartement modeste, car bien que ses revenus lui assurassent une certaine aisance, elle voulait économiser pour grossir son dot. Sur le même palier habitait le ménage

Barduzac. M. Barduzac était juge de paix. On les tenait pour des gens honorables, mais on ne les aimait guère dans le quartier, elle surtout, qui était autoritaire, remplie de prétentions, et passait pour une hurluberlue.

Ma pauvre mère, depuis la mort de mon père, restait de santé précaire. Un jour, elle eut une syncope qui effraya notre servante. Celle-ci, au hasard, courut chez la voisine. M<sup>me</sup> Barduzac arriva, donna les soins nécessaires, puis revint le lendemain et les jours suivants. Elle manquait de discrétion, elle n'avait rien des idées ni des goûts de ma mère. Cependant la malade se sentait si seule, si faible qu'il lui semblait bon d'avoir à sa portée une personne prête à lui porter secours. Elle accueillit donc les avances de M<sup>me</sup> Barduzac. Puis les vieux amis moururent et elle se vit plus isolée encore en cette ville où, claustrée dans le chagrin de son veuvage, elle n'avait pas fait de relations. Sa santé s'affaiblissait chaque jour. En même temps grandissait l'influence de la voisine. J'étais à ce moment une fillette vive et affectueuse et je chérissais maman. Mais déjà M<sup>me</sup> Barduzac et moi étions en escarmouches, à la

grande désolation de ma mère.

Pauvre maman ! Elle mourut doucement, un jour d'hiver, comme j'atteignais mes quatorze ans. Quand je reporte ma pensée vers ce moment, les heures douloureuses revivent avec une intensité poignante. Elle était ma seule affection. Nous n'avions que des cousins éloignés, inconnus pour moi. Je n'aimais pas les Barduzac. Cependant, c'était à eux que ma mère confiait le soin de ma tutelle. J'accueillis la nouvelle sans enthousiasme et, dans mon malheur, je me trouvais satisfaite d'entrer au couvent, tant j'avais eu peur un moment de demeurer chez eux.

Ils me firent sortir aux vacances, pendant les quatre ans de mon internat. M. Barduzac ayant pris sa retraite, ils avaient acheté une maison à Largillais, petite ville de Touraine où vivaient nombre de rentiers modestes. Comme ils possédaient d'assez jolis revenus, ils jouissaient là d'une certaine considération qui flattait la grosse vanité de M<sup>me</sup> Barduzac. Celle-ci, en outre, se servait de moi pour s'exhausser sur son piédestal. « La pupille de mon mari, une

orpheline dont nous nous sommes tant occupés, que nous traitons comme notre fille... M<sup>lle</sup> Gillette d'Arbiers, notre pupille, la fille de ce pauvre comte d'Arbiers qui fut tué au Maroc... Un héros, chère madame... (ou cher monsieur). »

Et, là-dessus, elle s'embarquait dans une description colorée de l'expédition dont fit partie mon père et qui lui coûta la vie. Ce récit, souvent entendu, me semblait très beau et m'émouvait toujours. Le malheur voulut qu'un jour, en cherchant un volume de Corneille dans la bibliothèque de M. Barduzac, je tombai sur un livre où il était question de nos conquêtes africaines. Il s'ouvrit presque de lui-même à une certaine page, et qu'est-ce que je lus ? Le récit, mot pour mot, si souvent fait par M<sup>me</sup> Barduzac. Seulement, ici, le héros ne s'appelait pas le capitaine d'Arbiers.

Je ne soufflai mot de ma découverte. Quelques jours plus tard, à une réunion chez M<sup>me</sup> Geolle, la femme du notaire, je fus présentée à une nouvelle venue : « Gillette d'Arbiers, etc. » Et M<sup>me</sup> Barduzac commença à raconter. Je la laissai

arriver presque à la fin. Puis, profitant d'un moment où elle s'interrompait pour respirer, tandis que se répandait dans la salle un murmure de componction, je dis paisiblement :

– Mais vous vous trompez, madame ? C'est de la mort du capitaine X... que vous parlez là.

Elle rougit et me jeta un coup d'œil en dessous.

– Que dites-vous ? Qu'est-ce que signifie cette réflexion stupide ?

– Mais regardez, madame, dans le volume intitulé *Nos conquêtes d'Afrique*. À la page 42, vous trouverez ce récit tel que vous venez de le redire. Il n'y manque pas un mot, je crois.

La rougeur s'accrut sur le teint blafard, M<sup>me</sup> Barduzac fut un instant sans répliquer. Enfin, elle dit, en évitant de me regarder :

– Il se peut qu'il y ait des coïncidences entre ces deux morts. Mais ce que je raconte, je le tiens de votre mère elle-même.

Depuis lors, elle ne refit plus le récit mensonger. Mais son animosité contre moi

s'accrut de toute sa vanité blessée. Peu m'importait. J'étais heureuse de lui avoir montré que sa supercherie se trouvait découverte, car le mensonge m'est odieux et je lui en voulais d'avoir ainsi trompé ma confiance d'enfant.

À dix-huit ans, je sortis du couvent, bien pourvue de brevets et très marrie d'aller vivre chez mon tuteur. La mère supérieure, ma confidente, m'avait dit : « Soyez bonne et patiente, n'indisposez pas contre vous M<sup>me</sup> Barduzac par une humeur batailleuse. Il faut faire des concessions dans la vie, ma petite fille. » J'arrivai donc toute pénétrée de bonnes dispositions à la villa des Palmes – ainsi nommée, sans doute, en l'honneur de celles que porte M. Barduzac – et je fis de louables efforts pour les conserver le plus longtemps possible. Je ne crois pas m'adresser des louanges imméritées en déclarant que je fus angélique pendant près d'une année. Mais il advint que M<sup>me</sup> Barduzac s'autorisa de ma patience pour me traiter en vaincue. Elle était de ces natures qui ne baissent pavillon que devant plus désagréables qu'elles. Je le compris très vite et sortis bec et ongles. Ce fut

l'état de guerre. L'existence était pénible pour moi et j'aspirais à mes vingt et un ans qui me permettraient de remercier les Barduzac en les quittant avec ravissement. Cette date bienheureuse serait atteinte dans huit mois. Jusque-là, il faudrait patienter...

Et où irais-je ?

Je ne savais encore. Probablement, je me retirerais comme dame pensionnaire en quelque couvent jusqu'à mon mariage – en admettant que je trouve un mari à mon goût, car je n'avais rien exagéré en disant à M<sup>me</sup> Barduzac que je serais quelque peu difficile.

Alors, s'il le fallait, je resterais vieille fille, je chercherais quelque occupation intéressante, je tâcherais de me rendre utile à mon prochain.

Mais... oui, vraiment, j'aimerais mieux le mariage – pourvu que le mari me plût beaucoup.

## II

Dans l'après-midi de ce jour où M<sup>me</sup> Barduzac m'avait fait part de l'invitation des Samponi, je sortis pour faire quelques courses. Le temps était orageux ; je m'en allais sans entrain, avec le même air lassé, je pense, que tous les gens coudoyés par moi. Comme je traversais une rue, un homme jeune, bien mis, me salua. Je reconnus le docteur Borday, un jeune médecin que M<sup>me</sup> Geolle avait récemment présenté à M<sup>me</sup> Barduzac, lors de sa dernière soirée mensuelle.

Tout en continuant ma route, je me remémorais quelques mots aimables prononcés par ce jeune homme, qui avait une figure agréable et des manières distinguées. Il m'avait regardée ce jour-là un peu plus longuement, peut-être, qu'il n'eût dû le faire, et j'avais détourné les yeux en prenant un petit air digne. Parce que

j'étais jolie, s'ensuivait-il que l'on pût se permettre de me dévisager ainsi ?

Car j'étais jolie. Dire le contraire eût été de la fausse humilité. La régularité de mes traits laissait peut-être à désirer, mais j'avais un teint délicat, des cheveux châtain doré, qui ondulaient tous seuls, et de grands yeux noirs vifs et doux. D'après ce que m'avait dit un jour M<sup>me</sup> Geolle, ma physionomie devait être très expressive. En outre, j'étais mince, bien faite, habillée d'un rien, et mes mains, la finesse de mes attaches, dénotaient mon origine aristocratique, s'il fallait en croire toujours M<sup>me</sup> Geolle.

Ces constatations ne me rendaient pas vaniteuse. Jusqu'ici, j'ignorais la coquetterie. Si j'aimais être gentiment mise, ce n'était aucunement dans le but d'attirer l'attention masculine. Celle-ci, je dois le dire, me laissant fort indifférente, aucun des cinq ou six jeunes gens que j'avais pu connaître jusqu'à ce jour, dans le cercle des relations de M<sup>me</sup> Barduzac, n'ayant eu l'heur d'attirer ma sympathie.

En songeant ainsi, j'avais atteint le magasin

« Aux Rois Mages », but de ma sortie. Près de la poste, je croisai M. Huchard, un ancien commerçant, ami des Barduzac, chez lesquels il venait chaque dimanche dîner et faire sa partie. Il avait très largement dépassé la cinquantaine, portait perruque brune et essayait de me faire la cour, sans se rebuter de ma froideur. Cette fois encore, il m'adressa un grand salut et s'arrêta pour me demander des nouvelles de M<sup>me</sup> Barduzac, en bombant son torse sous une jaquette du bon faiseur. Je répondis en quelques mots brefs et le quittai pour pénétrer dans le magasin.

Au rayon de mercerie, je fis mes petites emplettes. Cela réglé, je flânai un instant entre les comptoirs. Des étoffes de tous genres, dépliées, offraient aux yeux des acheteurs l'invite de leurs nuances variées. Il y en avait pour tous les goûts. Mais le mien s'arrêta sans hésitation sur un crêpe bleu pâle – un bleu doux, délicieux, qui rappelait celui d'un ciel d'été, après la pluie.

Je pensai : « Voilà comme je voudrais ma robe, pour la matinée des Samponi. »

Et, aussitôt, un plan s'élabora dans mon esprit. M<sup>me</sup> Barduzac allait vouloir me conduire chez sa couturière, qui m'habillait mal. Toutes deux, en outre, m'imposeraient leur goût, lequel n'était jamais conforme au mien. Si j'achetais cette étoffe ? J'étais adroite, je ferais cette robe moi-même... M<sup>me</sup> Barduzac serait furieuse, évidemment, mais il faudrait bien qu'elle acceptât le fait accompli, ce magasin ne reprenant pas les marchandises.

Un commis s'approchait. J'indiquai le métrage nécessaire après m'être assuré que j'avais sur moi assez d'argent. Puis, la jolie étoffe enveloppée, je l'emportai, toute satisfaite de mon achat et pas fâchée de jouer un tour à M<sup>me</sup> Barduzac.

Elle traversait précisément le vestibule comme j'entrais. Son regard fut aussitôt attiré par mon paquet.

– Qu'apportez-vous là, Gillette ?

– De l'étoffe, madame, du crêpe bleu pâle pour faire ma robe.

– Du crêpe... pour votre robe ? Vous avez

choisi sans moi et sans demander conseil à M<sup>lle</sup> Boitte ?

– Je n’ai pas besoin de l’avis de M<sup>lle</sup> Boitte, car je compte faire cette robe moi-même.

Elle leva un peu les bras en laissant échapper un ricanement.

– Ah ! Ce sera du joli ! Vous serez bien mise ! Mais je n’ai aucunement envie d’attirer les moqueries de tous, en conduisant chez les Samponi une caricature.

Je ripostai :

– Soyez tranquille, je ne vous ferai pas honte. Et j’aurai une toilette complètement à mon idée.

– Elles sont sensées, vos idées !... Montrez-moi cela.

Je défie le paquet et, dans la salle à manger, j’étais l’étoffe sur la table. Sous le jour ensoleillé qui pénétrait librement ici elle me parut plus jolie encore.

M<sup>me</sup> Barduzac leva les épaules et plissa son nez qu’elle avait large et court.

– C’est une étoffe trop légère, qui ne fera pas d’usage. Et ce bleu ! Quand vous aurez porté trois fois votre robe, vous verrez ce qu’elle sera devenue !

Ses gros doigts palpaient le crêpe et elle renifla de dédain.

– ... Cet achat est une sottise ! Aussi avez-vous eu bien soin de le faire sans me consulter...

Je me retins pour ne pas répliquer : « Naturellement ! »

– ... En outre, vous n’ignorez pas que le bleu pâle a toutes mes antipathies. Sans doute est-ce pour cela que vous avez choisi cette nuance ?

– Oh, pas du tout, madame ! C’est simplement parce que je l’aime.

D’un geste méprisant, elle rejeta l’étoffe.

– Vous ne serez jamais une femme sérieuse. Je l’ai toujours prédit à mon mari, et il peut constater aujourd’hui si j’ai vu juste.

Elle sortit là-dessus en levant les épaules, mouvement fréquent chez elle au cours de nos entretiens. Et, bien vite, j’emportai le crêpe azuré

qui semblait un léger morceau du ciel.

Je dois dire en toute sincérité que ma robe était une des plus charmantes parmi celles qui embellissaient la réunion des Samponi. Je l'avais ornée de fort belles broderies blanches qui me venaient de ma mère et qui, à elles seules, lui donnaient un aspect d'élégance discrète, car par ailleurs la façon en était très simple. Un coup d'œil sur mon miroir m'avait appris qu'elle m'allait fort bien et que ce bleu pâle seyait admirablement à mon teint. M<sup>me</sup> Barduzac, cependant, trouva moyen de me dire aigrement, en m'inspectant de la tête aux pieds avant le départ :

– Cette toilette ne vous va en aucune façon. Votre teint n'est décidément pas fait pour les nuances claires. Mais peu vous importe, pourvu que vous échappiez aux conseils des personnes expérimentées.

Ce jugement ne m'émut pas. Au contraire, il me confirma dans l'idée que ma toilette était fort réussie. Et les compliments plus ou moins bien tournés que me glissèrent mes danseurs

achevèrent de m'en convaincre.

L'après-midi était chaud et beau. Aussi quittait-on volontiers les salons pour se répandre en groupes dans le jardin très ombragé où le buffet était dressé. En terminant une danse pour laquelle il avait été mon cavalier, le docteur Borday me demanda si je voulais prendre une coupe de champagne. J'acquiesçai et il m'emmena au-dehors.

– Voyez, me dit-il à mi-voix, en me montrant une échancre bleue dans le feuillage touffu des vieux hêtres, votre robe est de la couleur du temps.

Il ramena son regard vers moi, et je rougis un peu, car une lueur d'admiration y avait passé.

Nous nous assîmes non loin des tables du buffet et causâmes en vidant lentement nos coupes. Il avait un tour d'esprit, une culture intellectuelle qui le mettaient au-dessus des autres jeunes gens présents à cette réunion. Son regard était agréable, un peu câlin.

Ce docteur Borday m'eût été fort sympathique

sans un certain air de fatuité qui le déparait à mes yeux. Car si je détestais quelque chose au monde, c'était la pose.

Je plaisais sans doute beaucoup au jeune médecin, puisqu'il m'invita encore deux fois, ce qui fut très remarqué, à en croire M<sup>me</sup> Barduzac.

– Oui, ma chère, déclara-t-elle pendant le trajet du retour, votre coquetterie a attiré ce jeune homme. Tout le monde l'a constaté.

Je répondis tranquillement :

– Il me semble pourtant que ma coquetterie est peu de chose auprès de celle de Carlotta Samponi.

– Carlotta agit plus franchement. Vous, sous vos airs réservés, vous savez tout aussi bien vous faire remarquer. Mais ne vous illusionnez pas trop. Le docteur Borday recherchera certainement une très grosse dot.

– Cela le regarde, madame, je n'en ferai pas une maladie.

Et, comme nous passions devant une maison contenant des logements d'ouvriers, je m'arrêtai

quelques secondes pour demander de ses nouvelles à une vieille femme que j'aidais à vivre — ce qui me valut une sèche mercuriale de M<sup>me</sup> Barduzac quand je la rejoignis.

### III

Après cette journée, le soleil bouda pendant plusieurs semaines. Dans son armoire obscure, ma robe couleur de temps se morfondait. Je la mis deux ou trois fois encore, au cours de cet été. Puis l'automne vint et ce fut pour elle l'emprisonnement définitif, pendant des mois.

La vie restait toujours difficile pour moi, chez les Barduzac. Heureusement, je voyais poindre l'aube de ma majorité. En outre, le mariage apparaissait dans mon horizon.

Depuis la matinée des Samponi, je rencontrais sans cesse le docteur Borday, et il m'était devenu impossible de m'imaginer qu'il se trouvait ainsi par hasard sous mes pas. Au début de novembre, M<sup>me</sup> Geolle vint en ambassadrice pour préparer les voies à une demande officielle. Après le premier moment d'émotion, je répondis que je souhaitais réfléchir et ne donner ma réponse qu'à

l'époque de ma majorité, c'est-à-dire au commencement de janvier.

Là-dessus, réflexions désagréables de M<sup>me</sup> Barduzac.

– Je vous demande un peu si on a besoin de deux mois pour se décider. Moi, quand M. Barduzac a demandé ma main, j'ai dit oui à l'instant même.

– Cela prouve que vous ne compreniez pas la gravité de l'acte que vous alliez accomplir, madame.

– Allons donc ! Est-il nécessaire de faire tant d'histoires pour accepter un gentil garçon, nanti d'une bonne situation, fils de parents bien rentés ?

– Ce gentil garçon m'est encore, moralement, à peu près inconnu. Si je l'épouse, c'est toute ma vie que j'aurai à passer avec lui. Cela vaut la peine qu'on y réfléchisse.

M<sup>me</sup> Barduzac ricana.

– À votre aise ! Mais s'il se lasse d'attendre, s'il vous échappe, ne vous en prenez qu'à vous-

même !

– Soyez sans crainte, chère madame, je ne vous ferai aucun reproche. J’ai toujours l’habitude d’assumer la responsabilité de mes actes.

Petit coup de griffe à la brave dame qui, lorsqu’une entreprise quelconque, décidée par elle, ne réussissait pas, accusait volontiers autrui de cet insuccès.

La demande du docteur Borday m’embarrassait fort. Certes, il ne me déplaisait pas. Au point de vue physique et intellectuel, il avait de grandes qualités. Mais le moral m’échappait encore. Ainsi que je l’ai dit, il semblait un peu infatué de sa personne. De plus graves défauts pouvaient se cacher sous cet extérieur agréable, sous la douceur du sourire et du regard. Comment le savoir ? Ah ! Que j’allais être embarrassée ! Je prévoyais qu’au jour venu de donner ma réponse, je ne serais pas plus avancée, ni mieux décidée.

À moins que l’amour ne s’en mêlât. Jusqu’ici, mon cœur n’avait qu’un petit tic-tac très léger.

Peut-être le mouvement s'accentuerait-il d'ici deux mois ? En ce cas, ma décision serait plus facile à prendre, si aucun fait nouveau ne venait infirmer les bons renseignements donnés par M<sup>me</sup> Geolle.

Noël fut tout blanc, cette année-là. Notre jardin disparaissait sous la neige, dans laquelle les larges pieds de M<sup>me</sup> Barduzac et ceux, plus petits, de son mari, laissaient de nombreuses traces. Je regardais sans me lasser les arbres parés de cette blancheur glacée. Puis ma pensée se reportait vers le docteur Borday, vers la réponse que je devais donner dans huit jours. À la messe de minuit, où m'avait emmenée M<sup>me</sup> Geolle, j'avais beaucoup prié à cette intention. Car je n'étais pas complètement décidée encore. Le tic-tac s'était un peu accentué à chacune de mes rencontres avec le docteur. Celui-ci était très aimable, visiblement épris, ce qui flattait mon amour-propre et touchait quelque peu mon cœur. Il semblait bon fils, ses clients le tenaient en grande estime. Mais je trouvais qu'il aimait un peu trop le monde, la vie en dehors. Cependant, quand il aurait un foyer, il était fort possible que

ces habitudes, ces goûts se transformassent – s’il m’aimait beaucoup, surtout.

En cette matinée de Noël, je songeais donc ainsi, le front contre la vitre glacée, quand la voix de M<sup>me</sup> Barduzac parvint à mes oreilles :

– Gillette !... descendez !

Le ton me frappa. J’y discernais une clameur triomphale. Aussitôt, le cœur serré, je pensai : « Il doit m’arriver quelque malheur... Le docteur, peut-être, qui se retire... »

Et à l’impression ressentie, je compris qu’il ne m’était pas du tout indifférent, et que ma réponse aurait été affirmative.

Je descendis sans hâte et trouvai M<sup>me</sup> Barduzac à la porte du cabinet de son mari. Elle était très rouge ; ses yeux avaient cette expression de joie méchante que je connaissais bien.

– Allons, venez, Gillette. Votre tuteur a une nouvelle fort grave à vous annoncer – une nouvelle qui va changer toute votre vie.

Je frissonnai un peu, mais je réussis à rester impassible sous le coup d’œil qui cherchait à

saisir mon inquiétude.

Derrière M<sup>me</sup> Barduzac, j'entrai dans le cabinet, petite pièce trop chauffée qui sentait le renfermé. M. Barduzac était assis devant son bureau. Du bout des doigts, il lissait une feuille de papier étalée devant lui. Sa calotte était rejetée en arrière, signe de grande préoccupation, et sa pipe gisait oubliée sur une pile de livres.

Je lui tendis la main comme de coutume.

– Bonjour, monsieur.

– Bonjour, Gillette... bonjour...

Il toussa, passa sa main sur sa moustache grise, en me regardant avec embarras.

– ... Asseyez-vous... J'ai reçu une nouvelle bien désagréable pour vous.

– Quoi donc, monsieur ?

Je prenais place sur une chaise, près de lui, et M<sup>me</sup> Barduzac s'assit de façon à se trouver en face de moi.

La mâchoire de mon tuteur claqua et son menton avança plus encore qu'il n'en avait

coutume. Sa main se posa à plat sur le papier déplié devant lui.

– On m’annonce la déconfiture de la banque de la Loire, où, d’après la volonté de M<sup>me</sup> d’Arbiers, j’avais laissé la plus grande partie de votre avoir. Toute la somme se trouve perdue, engloutie par les spéculations hasardeuses des directeurs.

Je mesurai en cette circonstance ma force de volonté, car je réussis à demeurer presque sereine sous le regard mauvais qui m’épiait.

– C’est un malheur, en effet, dis-je d’une voix calme. Et que me reste-t-il ?

M. Barduzac ouvrit la bouche et me regarda un instant sans répondre, avec des yeux ahuris.

– Mais... mais, Gillette, vous ne semblez pas vous rendre compte de la gravité de la catastrophe ?

– Oh ! Si, parfaitement. C’est ce qu’on appelle la ruine, n’est-ce pas ?

– Oui... mais oui. La ruine, presque complète. Il vous reste vingt mille francs et votre métairie

de la Meulière.

– Soit, en tout, comme revenu ?

– Quatre mille francs payés par le métayer, huit cents francs environ rapportés par les valeurs, qui sont bonnes.

– Il faudra vous mettre au travail, dit M<sup>me</sup> Barduzac.

Ses grosses lèvres avaient un rictus dédaigneux.

– ... Par exemple, je ne vois pas trop ce que vous pourriez faire. En dépit de vos brevets, je vous crois incapable de vous occuper d'enseignement. Dans le commerce, vous ne réussirez pas. Peut-être vous trouverait-on une place de demoiselle de compagnie.

Je dis avec le même calme :

– Il faut que je réfléchisse. Mais j'espère vous débarrasser de moi dans une huitaine de jours, puisque ma majorité coïncide avec ma ruine.

M. Barduzac protesta mollement :

– Rien ne presse, Gillette... Notre hospitalité...

Sa femme l'interrompt :

– Évidemment, vous pouvez très bien rester jusque-là. Pendant ce temps, je m'informerai près de ces dames d'un emploi convenable. Si vous n'êtes pas trop difficile, nous trouverons peut-être assez vite.

Je sentais qu'elle exultait de cette ruine qui était un abaissement à ses yeux de femme habituée à considérer les gens selon le montant de leurs revenus. Mais je trouvais là une raison nouvelle de conserver une attitude fière et paisible devant le coup cruel, rendu plus pénible par l'abandon lâche de ces gens qui m'avaient conservée sous leur toit tant que je leur étais d'un bon rapport, la pension dont ils avaient fixé le chiffre dépassant largement les frais occasionnés par ma présence.

Je déclarai d'un ton net, en me levant :

– Certainement, je ne prendrai pas n'importe quelle situation. Je n'en suis pas à mourir de faim et je pourrai me retirer momentanément à la Meulière.

M<sup>me</sup> Barduzac dit avec mépris :

– La maison tombe en ruine, paraît-il...

– J’y trouverai toujours bien une pièce pour me loger, en attendant que je découvre une situation convenable. Il est toujours mieux de ne pas se presser, en ces circonstances-là.

– Ce qui veut dire que vous vous préparez à mépriser mes conseils, selon votre habitude ? Convenez, cependant, que cela ne vous a pas trop réussi. Car si, il y a deux mois, vous aviez accepté la demande du docteur Borday, ainsi que je vous y engageais, vous seriez près d’être mariée. Alors, il aurait bien fallu qu’il avalât cette pilule amère. Tandis qu’aujourd’hui... oh ! Ma pauvre, je crois que...

Mon visage s’empourpra et je l’interrompis brusquement :

– Eh bien ! Oui, aujourd’hui, il reste libre. Je répons à sa demande par un refus et tout est dit. Évidemment, on n’épouse pas une jeune fille ruinée, même quand on a une belle situation comme M. Borday. J’ai encore assez

d'intelligence pour le comprendre, soyez sans crainte, madame.

Je quittai la pièce et regagnai ma chambre. Un peu de fièvre faisait battre mes tempes et toute ma vaillance m'abandonna un moment, quand je fus seule, loin du regard méchamment scrutateur de M<sup>me</sup> Barduzac. Oui, j'avais pu me raidir tout à l'heure devant cette femme, mais la réaction se produisait maintenant et l'angoisse me serrait l'âme.

Ruinée !... j'étais ruinée !

Et il faudrait aller travailler chez les autres, moi, si indépendante !

Je restais immobile, enfoncée dans un fauteuil. Les pensées se pressaient, un peu en désordre dans mon cerveau. Puis deux d'entre elles se précisèrent : mon mépris indigné à l'égard des Barduzac, qui avaient tant promis à ma pauvre mère de me traiter comme leur fille ; puis la certitude que le mariage serait, désormais, probablement impossible pour moi.

Car M<sup>me</sup> Barduzac m'avait répété si souvent

que, dans le monde qui était le mien, on n'épousait pas les filles pauvres. Et j'avais l'intuition que Marc Borday ne la ferait pas mentir. Je lui plaisais beaucoup, certes – mais avec mes trois cent mille francs de dot à la clef. Encore escomptait-il peut-être que les Barduzac, sans parenté proche, me légueraient plus tard leur fortune. Mais une Gillette d'Arbiers presque pauvre, cela changeait la question.

Dire que je souffris beaucoup en voyant s'envoler ce petit rêve bleu serait excessif. Mais le jeune docteur avait fait battre un peu mon cœur et je pensais qu'il me faudrait quelque temps pour l'oublier.

Les minutes s'écoulaient et j'étais toujours là, abattue, cherchant à coordonner mes idées.

La demie de onze heures, sonnante à ma pendule, me fit sursauter. Les Barduzac avaient quelques personnes à déjeuner. Il me fallait changer de robe et descendre comme si rien ne s'était passé.

## IV

Je m'habillai machinalement en pensant à l'épreuve qui m'atteignait. Un peu de calme commençait à se faire en moi, un plan s'ébauchait. Dans huit ou dix jours, dès que mon tuteur m'aurait rendu ses comptes, je quitterais cette maison, j'irais à la Meulière. Si peu confortable que pût être cette vieille demeure, elle me serait plus douce que celle-ci, où j'étais détestée, où l'on épierait les moindres signes de défaillance, de tristesse, sur ma physionomie. Puis j'y serais chez moi, je trouverais, tout près, l'aide affectueuse de la métayère, Catherine Bardeau, qui avait été ma nourrice et m'écrivait chaque année, au 1<sup>er</sup> janvier, de bonnes lettres, demandant invariablement quand j'irais passer quelques jours à la Meulière, où tous seraient heureux de me recevoir.

Une fois cette décision prise, je me sentis

moins découragée, et ce fut d'un front serein que j'entrai dans le salon où, déjà, se trouvait M. Huchard en conversation avec les Barduzac.

On devait s'entretenir de ma ruine, car, tandis qu'il me saluait, je rencontrai son regard apitoyé. J'y répondis par un petit sourire d'ironie. Pendant le repas, je me montrai causante, gaie comme à l'ordinaire. M. Huchard, placé à ma droite, m'entourait d'attentions un peu lourdes et essayait des phrases prétentieuses dont la fin n'arrivait jamais. Comme je prenais son bras, en quittant la table, il me glissa à l'oreille :

– Êtes-vous courageuse ! Mais on ne vous laissera pas dans la misère, ne craignez rien.

Je tournai légèrement la tête vers lui, en ripostant avec froideur :

– Je ne serai pas dans la misère, monsieur, car j'ai, grâce à Dieu, la santé et la jeunesse qui me permettront de travailler.

Et, à peine dans le salon, je le laissai là pour aller m'asseoir près de M<sup>me</sup> Geolle, qui ne me plaisait guère, mais que je préférais encore à cet

ami des Barduzac. Puis, dès que je le pus, je regagnai ma chambre pour écrire à Catherine, tandis que M<sup>me</sup> Barduzac s'habillait dans l'intention d'aller voir quelques bonnes amies et de leur conter ma mésaventure déjà connue de tous les invités au déjeuner, ainsi que me l'avaient appris les chuchotements, les coups d'œil de pitié protectrice ou de malveillance satisfaite.

Catherine Bardeau me répondit courrier par courrier. Elle se répandait en longues phrases désolées à propos de ma ruine, maudissait tous les hommes de finance et m'apprenait qu'on m'attendait à la Meulière avec bien de la joie.

« Mais, notre demoiselle, la maison est en si mauvais état ! La pluie tombe dans le salon ; dans plusieurs chambres, les portes ne ferment pas. Puis, il n'y a pas de meubles, autant dire, car l'humidité a pourri ceux qui restaient encore. Le pauvre monsieur laissait les choses aller comme elles voulaient et, au moment de sa mort, tout aurait déjà eu besoin de réparations. Voilà vingt ans de ça et la ruine a continué de travailler là-

dedans. Je ne vois guère qu'une chambre de logeable. Elle est grande et belle, en plein midi, sur le jardin, les papiers ne sont pas moisissés, ni le plafond, et le plancher redeviendra très vite brillant, car c'est du beau chêne. Mais il n'y a pas un meuble convenable pour vous, notre demoiselle. Si j'osais, je vous offrirais une chambre à la métairie – celle d'Angelina, ma fille. Ce serait de bon cœur, bien sûr, et peut-être que vous seriez mieux là tout de même, plutôt que toute seule dans la vieille maison. »

En terminant la lecture de cette lettre, je jetai un coup d'œil autour de moi. Il y avait là le mobilier de la chambre de ma mère, les bibelots qu'elle aimait, deux ou trois portraits d'ancêtres, une fort belle glace ancienne. Quelques meubles encore, conservés à cause de leur valeur, quelques objets d'art et d'autres portraits ornaient le salon de M<sup>me</sup> Barduzac. Tout cela suffirait largement à meubler la partie habitable de ma demeure. Et, quoique reconnaissante à Catherine de son offre, j'étais certaine à l'avance que j'aimerais mieux conserver toute mon indépendance, si peu confortable que fût le vieux

logis.

Tandis que je songeais ainsi, M<sup>me</sup> Barduzac entra. Elle jeta un regard de côté sur la lettre que je tenais encore et demanda :

– C’est votre amie Juliette qui vous écrit ?

Juliette Mancel était une de mes anciennes compagnes de couvent, avec laquelle j’avais conservé des relations épistolaires.

– Non, madame. C’est Catherine Bardeau, ma nourrice. Elle me dit qu’on m’attend avec joie à la Meulière. Aussi vous quitterai-je dès que M. Barduzac n’aura plus besoin de moi pour le règlement des comptes de tutelle.

– Alors, décidément, vous voulez vous réfugier à la Meulière ?

– Provisoirement, oui.

– Il se pourrait cependant qu’il se présentât pour vous une autre solution.

– Une autre solution ? Laquelle ?

Et, tout à coup, devant la mine moitié figue et moitié raisin de M<sup>me</sup> Barduzac, je songeai : « Est-

ce que le docteur Borday maintiendrait sa demande, quand même ? »

Le petit tic-tac reparut, et j'eus conscience qu'un peu de rose me montait au visage.

– Oui, une solution inespérée pour vous... un mariage superbe...

Allons, c'était bien cela ! Le tic-tac s'accentua...

– ... Il est complètement toqué de vous, ce qui est assez fou, à son âge !

Hein ? Que disait-elle là ? Marc Borday avait trente ans et moi vingt et un. Il me semblait que...

– ... Mais enfin, ça le regarde. Et j'espère que vous avez assez de cœur pour remplir tout votre devoir à l'égard d'un homme qui vous donnera une belle fortune...

Elle prenait un ton solennel, en gonflant ses joues flasques, en me regardant de haut en bas avec un air de dire : « Vous avez plus de chance que vous ne le méritez. »

Je m'écriai :

– Mais de qui voulez-vous parler ?

– De ce pauvre Huchard qui fera, en cette circonstance, la première sottise de sa vie...

Crac ! Du coup, le tic-tac s'arrêta net, le rose léger devint la rougeur vive de l'indignation.

M<sup>me</sup> Barduzac poursuivait :

– Un capital de trois millions, ma chère, honnêtement gagné dans l'alimentation... Jamais vous n'auriez pu espérer cela...

Sa voix prenait des intonations fielleuses et l'envie luisait dans son regard.

Je l'interrompis brusquement :

– Ceci est une plaisanterie, madame ! Comment pouvez-vous penser qu'à mon âge j'accepterais d'épouser un homme de cinquante-huit ans ?

– Oh ! Oh ! Ma petite, pouvez-vous donc être si difficile maintenant ? Sans dot, vous ne trouverez plus de mari assorti à vos vingt ans. Il faut bien vous persuader de cela.

– Je le sais et j'en prendrai mon parti. Mais

jamais je ne ferai un mariage dans le genre de celui que vous m'offrez.

Elle leva les épaules.

– Je vous crois, en effet, assez sotte pour cela ! Cependant, Huchard est un homme aimable, de bon caractère, et il est bien conservé encore...

– N'insistez pas, madame. Même plus jeune, M. Huchard n'aurait pu me convenir, car il appartient à un milieu qui, tout honorable qu'il soit, n'est pas celui de ma famille, et son éducation, ses goûts, sont trop différents des miens.

Je touchais là un point sensible. M<sup>me</sup> Barduzac, jalouse de la classe sociale à laquelle j'appartenais, se hérissait dès qu'une allusion était faite à ses origines plus modestes ou à celles de ses relations. Elle devint très rouge et tenta de me foudroyer du regard.

– Ah ! Ce sont ces misérables motifs d'amour-propre que vous opposez à la demande de notre ami ?... Une demande dont vous devriez vous trouver très honorée, avec les quatre sous qui

vous restent. Mais soit, à votre guise, mademoiselle. Mourez donc de faim dans votre maison en ruine. Vous vous souviendrez sans doute plus d'une fois, avec regret, de celui qui voulut vous faire riche, car les millions, aujourd'hui, ça vaut mieux que les titres de noblesse.

Elle sortit, furibonde. Je m'assis et demeurai longtemps rêveuse, le cœur serré. Ainsi, parce que j'étais ruinée, on osait m'offrir ce mariage — ce marché ! Trop heureuse serais-je, pensait-on, d'échapper de cette manière à la gêne. Qu'importait que le prétendant fût presque sexagénaire, vulgaire et prétentieux ? Il était bien assez bon pour Gillette d'Arbiers, maintenant ! Des larmes me montaient aux yeux. Ah ! Que la vie était chose vilaine, quand on la regardait par certains côtés ! Et quelle tristesse de me trouver seule, toute seule, pour me défendre des pièges qui seraient tendus à ma jeunesse.

Je dus demeurer encore quinze jours chez les Barduzac, ma présence étant nécessaire pour le règlement des affaires. Je fis procéder pendant ce

temps à l'emballage et à l'expédition de mon mobilier. Ce fut pour M<sup>me</sup> Barduzac un instant désagréable que celui où l'on enleva de son salon le petit canapé Louis XVI, si joli, les deux bergères, le délicieux secrétaire en bois de rose, la table garnie d'incrustations délicates et les portraits de mes ancêtres qu'elle avait accrochés à la file, bien en vue. Je crois qu'elle en était arrivée à se figurer que ces dames en paniers et en robe de mousseline, ces gentilshommes portant l'habit de cour ou l'uniforme de leur régiment, étaient ses aïeux, non les miens.

Un jour, je l'entendis qui disait à M<sup>me</sup> Geolle :

« – Franchement, ma chère, croyez-vous qu'après tout ce que j'ai fait pour Gillette, elle n'aurait pas pu me laisser ces quelques malheureux meubles, plutôt que de m'obliger ainsi à bouleverser mon salon ?

Et M<sup>me</sup> Geolle, toujours de l'avis du dernier qui parle, répondit :

« – Oh, certainement ! C'était la moindre des choses !

Allons, elle ne doutait de rien, M<sup>me</sup> Barduzac ! Il me semblait pourtant que je lui avais largement payé son hospitalité intéressée. Et je restais après cela sans dette à son égard, puisque jamais je n'avais reçu d'elle un peu d'affection, un peu de sympathie.

Dans la semaine qui précéda mon départ, je fis mes visites d'adieu. Quelques personnes crurent devoir prendre, en me recevant, un air apitoyé. Mon entrain, ma gaieté les déroutèrent aussitôt. Je me déclarais enchantée d'aller vivre à la campagne, pendant quelque temps.

– Vous en aurez vite assez, me prédit-on.

C'était possible. Pour le moment, je me sentais très satisfaite de quitter les Barduzac et d'acquérir ma liberté.

Je n'entendais plus parler du docteur Borday, à qui M<sup>me</sup> Geolle avait dû transmettre ma réponse. La veille de mon départ, en revenant de l'église, je le croisai dans la rue Neuve. Il me salua, puis détourna aussitôt les yeux. J'avais rougi un peu. Mais je n'éprouvais qu'une émotion légère, une gêne plutôt. Grâce au Ciel, je

n'avais pas encore eu le temps d'aimer cet étranger. Ainsi, son recul ne pouvait me faire réellement souffrir. Et je me disais qu'il n'était pas d'âme bien haute, cet homme nanti d'un bel avenir et de parents fortunés, qui n'avait pas su faire le beau geste de maintenir sa demande quand même.

Allons, ce n'était pas encore de l'amour bien désintéressé, cela.

En rentrant, je m'occupai de plier mes vêtements et de les ranger dans une malle. La vue de ma jolie robe bleue me rappela une belle journée de juin, un jeune médecin très empressé, très admirateur. Je levai les épaules, en murmurant :

– Ma pauvre robe couleur du temps, nous avons descendu plus d'un échelon, depuis ce moment-là.

## V

La petite propriété de la Meulière, située en Vendée, avait appartenu à un vieil oncle de mon père, M. de Sauriages, qui fut mon parrain. À sa mort, il me la légua. Jamais je n'avais pensé qu'elle pût un jour devenir mon seul refuge. Et, en cette journée de janvier, tandis que le train m'amenait au but, je sentais un peu d'appréhension m'envahir au moment d'arriver dans cet inconnu.

Le temps était gris, mélancolique. Des brumes voilaient les lointains et gagnaient lentement les premiers plans. L'atmosphère n'avait rien de réconfortant, non plus que les mines renfrognées de mes compagnes de voyage, deux dames d'un certain âge – deux sœurs, je crois, qui, dès qu'elles cessaient de somnoler, s'adressaient des reproches complètement dénués d'aménité, au sujet d'une certaine servante que l'une voulait

renvoyer et que l'autre s'obstinait à conserver.

Je pensais : « Si seulement cette excellente Catherine pouvait se trouver là ! Quel plaisir j'aurais à la voir m'accueillir ! »

Vers quatre heures, le train s'arrêta à la petite station de Saint-Jean-de-la-Bottellerie. Je descendis et tombai presque dans les bras d'une grande femme très maigre, qui se trouvait juste devant mon wagon.

– Oh ! Notre demoiselle !

– Ma bonne Catherine !

Et je l'embrassai sur les deux joues.

Elle se recula un peu pour mieux me regarder.

– Mais que vous êtes donc jolie, mademoiselle !... que vous êtes donc jolie !

Et, s'adressant à un paysan en blouse bleue qui se tenait à quelques pas de là, son chapeau à la main, elle demanda d'un ton d'orgueil naïf :

– Hein ! Crois-tu, Bardeau, qu'elle est bien venue, ma nourrissonne ?

Sur le visage coloré, un sourire s'esquissa,

tandis que les petits yeux bienveillants du métayer me considéraient des pieds à la tête.

– Ah ! Pour ça, oui ! Mademoiselle, on est bien content de vous voir, à la Meulière. Vous n’y êtes pas venue depuis le temps où vous étiez une toute petite fille, qu’on aimait bien chez nous.

Je lui tendis ma main que serrèrent ses paumes calleuses.

– C’est une grande joie pour moi de m’y retrouver. Car je me souviens que ma pauvre mère m’a dit bien des fois : « Gillette, les Bardeau sont des gens sur lesquels on peut compter et qui nous aiment. »

Une lueur de contentement passa dans le regard du métayer.

– M<sup>me</sup> d’Arbiers ne se trompait pas, sa fille sera chez elle à la Meulière... Et maintenant, si vous voulez venir, notre demoiselle ?

Déjà, Catherine s’emparait de mon sac. Je tendis à son mari mon bulletin de bagages et les suivis tous deux vers la sortie.

Une voix masculine dit derrière moi :

– Vous perdez votre mouchoir, madame.

Je me détournai. Un homme de belle taille, jeune et vêtu d'un correct costume de voyage, se découvrait en me tendant l'objet en question.

– Ah ! Merci, monsieur.

Catherine, qui s'était retournée aussi, dit d'un ton respectueux :

– Bonsoir, monsieur le vicomte.

Et elle s'effaça pour le laisser passer.

Il répondit d'une voix brève :

– Bonsoir, madame Bardeau.

Quand il fut un peu éloigné, Catherine chuchota, tandis que nous sortions à notre tour :

– C'est M. le vicomte de Trézouzes, le maître du plus beau domaine de toute la Vendée.

Je murmurai :

– Il n'a pas l'air commode !

Car j'avais eu le temps de remarquer l'expression hautaine, dure, un peu dédaigneuse

de cette physionomie, d'ailleurs distinguée.

– Oh ! Dame non, il ne l'est pas ! On marche, avec lui ! Mais c'est un homme qui s'entend à diriger les gens et que personne n'a jamais pu mettre dedans.

Comme nous sortions de la gare, une automobile s'éloignait. J'aperçus, à l'intérieur, le dur et beau visage de l'étranger. Bardeau, qui suivait la direction de mon regard, dit avec un rire qui plissa un instant sa face :

– Dame, notre demoiselle, on n'aura pas une si belle voiture à vous offrir ! Voilà celle de la Meulière...

Il désignait un char à bancs que recouvrait une bâche jetée sur des cerceaux de bois.

– ... Il y a une peau de bique, des couvertures. J'espère que vous n'aurez pas froid...

Catherine, installe la demoiselle pendant que je vais chercher son bagage.

Un quart d'heure plus tard, nous roulions vers la Meulière. La brume s'étendait sur la campagne, qui m'apparut ainsi morne et grise. De

son fouet, Bardeau me désigna un grand bâtiment à tourelles vaguement distinct vers la droite.

– C'est la Bottellerie, le château de M. de Trézannes, expliqua-t-il.

– Il y habite pendant l'hiver ? demandai-je à Catherine, assise près de moi.

– Mais oui, toute l'année, sauf de courts séjours à Paris. Ça ne fait guère l'affaire de M<sup>me</sup> la vicomtesse et de M<sup>lle</sup> Jacqueline, sa belle-mère et sa sœur. Ces dames aiment le monde, la vie à Paris. Mais M. le vicomte n'entend pas de cette oreille-là.

– Ne sont-elles pas libres de faire ce qui leur convient ?

– Bien sûr. Mais où prendraient-elles l'argent ? C'est lui qui leur fait des rentes, à condition qu'elles habitent la Bottellerie. Il se défie, parce que M<sup>me</sup> de Trézannes est une dépensière incorrigible, et que ses enfants ont été élevés dans les mêmes idées.

– Elle en a plusieurs ?

– Trois : un fils qui est sous-officier et qui fait des bêtises, parce qu'il a été trop gâté, une fille mariée à un châtelain du côté de Niort, M. de la Bancelière, et puis M<sup>lle</sup> Jacqueline, qui a vingt-cinq ans et ne trouve pas d'épouseur. Quand on n'a guère de dot, et avec ça des goûts de dépense, c'est pour faire reculer les prétendants, dame !

– M. de Trézonnes est riche, lui ?

– Très riche. Il a la fortune de sa mère, bien augmentée depuis que le domaine de la Bottellerie a été mis par lui en grand rapport.

– En ce cas, il dotera peut-être sa sœur ?

– Oh ça, je ne le crois guère, mademoiselle ! Il n'est pas tendre pour les siens, M. le vicomte. C'est un homme bien intelligent, bien énergique, mais pour du cœur, on ne sait trop s'il en a.

– Il n'est pas marié ?

– Pas encore. Il a près de trente-deux ans, pourtant. Avec sa fortune, et bel homme comme il est, il n'aurait qu'à choisir.

– Le sort de la future vicomtesse ne sera peut-être pas très enviable, avec ce mari de nature

assez... raide, me semble-t-il.

– Ah ! Il sera le maître, bien sûr ! Mais c'est un homme juste et puis sérieux. Pensez donc, mademoiselle, quand son père est mort, ruiné par le jeu et aussi par les dépenses de sa seconde femme, M. Guy avait vingt-deux ans, et jusque-là il n'avait guère fait que voyager et s'amuser. Tout d'un coup, le voilà qui prend en main les affaires, qui vient s'installer à la Bottellerie, où on ne le voyait qu'à la saison des chasses, et puis qui se met à s'occuper lui-même du domaine, aidé par un vieux brave homme, M. Rouchenne, le propriétaire de la Sauvaie. Nous disions tous dans le pays : « M. le vicomte ne connaît rien à cela, il va perdre son argent, au lieu d'en gagner. » Mais c'est qu'il étudiait ferme, mademoiselle, et qu'il prenait conseil de tous les gens d'expérience ! Puis il a une intelligence pas ordinaire, et quand il veut quelque chose, il le veut bien. Enfin, au jour d'aujourd'hui, le domaine de la Bottellerie vaut beaucoup plus d'argent qu'il y a dix ans et rapporte de gros revenus.

Bardeau, qui entendait notre conversation, car une côte obligeait en ce moment le cheval à garder le pas, fit observer :

– C'est de la bonne terre, aussi, et tout d'un tenant. Ah, c'est beau, une propriété comme ça ! Et M. le vicomte l'agrandit encore. Bientôt il aura tout le pays... Tenez, notre demoiselle, vous pourriez peut-être faire une bonne affaire avec lui. Il a envie d'un pré, d'un bien beau pré que vous avez au bord de la rivière, proche les siens... Moi, quand il m'en a parlé, l'année dernière, je lui ai répondu : « Mademoiselle d'Arbiers sera majeure bientôt et elle voudra peut-être bien un jour vous le vendre, monsieur le vicomte. »

– Si c'est une bonne affaire, comme vous dites, je ne demande pas mieux.

– Ça dépendrait du prix qu'il en donnerait. On pourra voir cela, dans un bout de temps.

À ce moment, la côte terminée, le cheval repartait au petit trot. Nous étions d'ailleurs presque arrivés. Par un chemin de traverse, nous atteignîmes la métairie, toute grise dans le brouillard. Au bruit de la voiture, une porte

s'ouvrit, une femme parut et s'avança vers nous.

Catherine me dit :

– Voici Angelina, votre sœur de lait, mademoiselle Gillette.

Je vis une grande fille mince et rousse, en robe d'un bleu violent, très courte, et tablier coquet, qui me fit un salut prétentieux. Je lui tendis la main avec un mot aimable, tandis qu'elle m'enveloppait d'un coup d'œil inquisiteur. Puis nous entrâmes tous dans la salle, où une collation m'attendait.

Si Catherine et son mari me paraissaient les meilleurs gens du monde, j'avoue que leur fille me déplut dès le premier abord.

Tout en elle – tenue, manières, façon de s'exprimer – dénotait l'affectation. Combien me semblait plus digne, plus vraiment belle, sa bonne femme de mère, avec sa tenue nette et simple de ménagère.

Mais comment ces braves gens permettaient-ils à leur fille de se différencier tellement d'eux ? Ce fut la question que je me posai dès ce soir-là,

quand j'eus fait connaissance avec la chambre d'Angelina, où je devais coucher pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que ma demeure fût organisée. La pièce, petite et claire, était tendue d'un papier à grandes fleurs échevelées et garnie de meubles de pacotille, aux formes prétentieusement art moderne. Deux glaces se faisaient vis-à-vis. Des gravures encadrées de baguettes dorées, et dont les sujets me semblèrent peu à leur place dans cette chambre de jeune fille, ornaient les murs. Et l'atmosphère se trouvait imprégnée d'un parfum trop fort, qui me parut désagréable.

C'était la fausse élégance dans toute sa pitoyable laideur – comme les bas trop fins, les souliers à hauts talons, la couche de poudre couvrant le visage de cette jeune personne, qui devait aider sa mère dans les travaux de la ferme.

La pauvre Catherine me montrait tout cela avec un air glorieux qui me fit mal. Comment cette femme ne voyait-elle pas dans quelle voie dangereuse s'engageait sa fille, avec, sinon le consentement, du moins l'appui tacite de la

faiblesse maternelle ?

Au dîner, je fis la connaissance de Jacques, le fils aîné, un grand gars de vingt-cinq ans, à l'air paisible et bon. Le cadet, François, faisait son service militaire.

À la table, dont j'occupais la place d'honneur, s'assit aussi le petit valet, tandis que Catherine servait. Quant à Angelina, elle mangeait paisiblement, sans presque jamais se déranger. Et cette figure poudrée, ces cheveux courts où l'on avait essayé une ondulation maladroite, ces mines pour manier la fourchette ou le couteau, toute cette prétention campagnarde, me semblaient la plus triste, la plus déplorable des fausses notes dans la grande salle patriarcale, dont j'avais aimé aussitôt les poutres enfumées, la profonde cheminée noire et les meubles solides en beau vieux noyer poli, qui avaient traversé des siècles.

## VI

Dès le lendemain matin, j'allai voir mon nouveau logis en compagnie de Catherine. Celle-ci m'avait répété, sans doute pour m'épargner toute désillusion :

– C'est bien vieux, mademoiselle ; c'est une triste maison.

Néanmoins, mon cœur se serra quand je vis ces murs noirs, zébrés de longues traînées verdâtres, la cour aux pavés disjoints, le vieux perron couvert de mousse, avec sa rampe rouillée en partie brisée. En outre, il pleuvait. Lamentable début.

Je frissonnai en entrant dans le vestibule, qui sentait l'humidité et le renfermé. La même odeur flottait dans toutes les pièces délabrées que me fit visiter Catherine, sauf dans la chambre du premier étage, qui devait être la mienne et où ma nourrice faisait du feu depuis plusieurs jours.

– Ici, c’est habitable, déclara-t-elle. Et quand il y a un brin de soleil, il entre aussitôt par là. Mais de tout le reste, on ne peut rien faire.

Cette pièce était éclairée par deux fenêtres assez larges. Je m’approchai de l’une d’elles et l’ouvris. Un grand jardin s’étendait sous mes yeux. Sauf devant la maison, où des arbres dressaient leurs bois dépouillés, il était transformé en potager.

– C’est Bardeau qui a fait ça pour utiliser le terrain, expliqua la métayère. Les légumes y viennent très bien. Mais si cela ne vous convient pas, mademoiselle Gillette, on le changera.

– J’avoue que j’aimerais mieux un jardin rempli de fleurs. Mais mes très maigres revenus ne me permettent pas ce luxe, ma bonne Catherine, et je crois qu’il sera beaucoup plus raisonnable d’y laisser les légumes.

– Ça, c’est bien sûr, mademoiselle. Mais Jacques, qui aime jardiner, vous arrangera tout de même un petit parterre. Et puis, vous verrez, sur le mur de la maison, il y a un vieux rosier qui donne les plus belles fleurs de tout le pays. J’en

porte toujours à M. le curé pour la Fête-Dieu.

Debout près de la fenêtre, je regardais la pluie lente, froide, qui tombait sans un instant de relâche, qui imbibait profondément la terre brune et formait devant la maison une grande flaque grise, ridée par les gouttes innombrables, incessantes. Près de moi, Catherine murmura :

– Tout de même, mademoiselle Gillette, est-ce que vous voulez vraiment demeurer ici ? Ça ne vous paraîtra pas trop triste ?

Je me détournai et regardai la bonne physionomie inquiète.

– Les premiers jours, si, probablement. Mais je m’y ferai sans doute. D’ailleurs, je ne compte pas rester très longtemps. J’ai écrit à la supérieure de mon couvent pour qu’elle me cherche une situation, et il peut s’en trouver une d’un jour à l’autre.

– Vous voulez être institutrice ou quelque chose comme cela, mademoiselle ?

– Sans doute faudra-t-il me rabattre là-dessus. Mais j’aimerais mieux autre chose, certainement.

Catherine songea tout haut :

– Est-ce malheureux, une si jolie demoiselle, aller enseigner des enfants mal élevés, être obligée d’obéir à des gens qui ne la vaudront bien sûr pas.

Je me mis à rire pour cacher mon émotion mélancolique.

– C’est votre affection pour moi qui vous fait penser cela, ma bonne Catherine. Au fond, j’aurai le sort de beaucoup d’autres jeunes filles de mon âge et de mon rang, qui ont travaillé courageusement, dignement. Voyons, c’est dit, je m’installe le plus tôt possible, puisque mes meubles attendent à la gare.

– On les apportera cet après-midi. Le père et Jacques vous arrangeront ça le mieux qu’ils pourront, et la Mayotte viendra coucher toutes les nuits ici... Vous souvenez-vous un peu d’elle, mademoiselle ?

– Oui, une petite femme très brune, à qui vous me confiez quand vous vous absentiez.

– C’est cela. Son mari est mort voilà des

années et elle fait des journées ici et là pour vivre. Il n'y a pas plus honnête femme et elle sera très contente de vous rendre ce service, bien facile puisqu'elle demeure tout près. Je lui ai préparé un lit dans une petite pièce d'en bas... puisque vous ne voulez pas rester chez nous.

– Non, je ne le puis, ma bonne Catherine. Je suis très indépendante, voyez-vous. Mais cela ne m'empêchera pas d'aller vous trouver souvent, soyez-en sûre.

– Ah ! Ce sera chaque fois un bien grand plaisir, mademoiselle Gillette !

Nous revînmes à la métairie, en traversant le clos planté de pommiers qui la séparait de ma demeure. Dans la salle, Angelina balayait mollement. Elle semblait maussade et répondit par une moue dédaigneuse à une observation de sa mère. Puis elle me demanda, tout en jetant un coup d'œil sur mon tailleur gris, très simple, mais bien fait :

– Eh bien ! Ça vous arrangera-t-il, cette maison, mademoiselle ?

– Mais oui, je m’en contenterai, Angelina. La chambre est très logeable et tout me paraîtra moins triste dès que viendra le soleil.

– Je crois pourtant que ça vous semblera dur, après avoir habité la ville.

– Oui, un peu, pour commencer. Mais je me propose de travailler beaucoup...

J’ajoutai, en me tournant vers Catherine, qui s’activait autour de son fourneau :

– Et savez-vous l’idée qui me vient tout à coup ? C’est que vous m’appreniez à faire la cuisine, à faire le beurre, à soigner les volailles.

La métayère me considéra avec ébahissement.

– Eh là, mademoiselle Gillette, est-ce que vous penseriez à devenir fermière ?

– Qui sait ? Ce ne serait pas si sot. En tout cas, ces connaissances-là sont toujours utiles. Et puis, je pourrai ainsi vous aider un peu.

– Ah ! pour ça, mademoiselle, jamais.

Je m’approchai d’elle et, lui passant les bras autour du cou, je l’embrassai.

– On ne vous demandera pas votre avis, nourrice. Je suis comme M. de Trézonnes, moi : quand je veux quelque chose, je le veux bien !

Elle se mit à rire.

– Il faudrait voir, si vous aviez affaire à lui, lequel des deux l'emporterait. Moi, je ne parierais pas pour vous, mademoiselle Gillette. Mais avec votre nourrice... dame, oui, vous arriverez toujours à vos fins. Vous êtes si gentille ! Et puis, on vous aime bien, nous tous. N'est-ce pas, Angelina ?

Ma sœur de lait répondit d'une voix molle :

– Mais oui, maman...

Et presque aussitôt elle ajouta, avec un rire ironique qui découvrit, entre les lèvres épaisses, de belles dents un peu fortes, mais très blanches :

– Ce serait tout de même une drôle d'idée, quand on est une demoiselle, de s'occuper de cet ennuyeux travail de la ferme.

– Je ne crois pas qu'il soit plus ennuyeux que d'autres, et il est bon pour la santé. Il vous déplaît, à vous, Angelina ?

– Oh, bien sûr, mademoiselle 1... Ce n'est pas du tout mon affaire. Aussi, je ne me marierai qu'à un garçon de la ville.

La mère dit d'un ton de reproche bénin :

– Allons, ne te mets pas ça dans la tête. La campagne, cela donne du travail, c'est vrai, mais on y est mieux qu'à la ville pour bien des choses.

– Ce n'est pas mon avis. Je ne suis pas faite pour y vivre, ça, c'est bien certain.

Là-dessus, elle remit son balai en mouvement et poussa dehors la poussière.

Catherine avait laissé échapper un long soupir. Elle murmura :

– Ah, ces jeunesses ! On ne peut plus les retenir chez nous. Angelina s'ennuie ici. C'est vrai pourtant qu'elle a l'air d'une demoiselle de la ville !

Elle se gonflait un peu de vanité satisfaite. Triste vanité maternelle qui se réjouissait de voir l'enfant élevée avec une coupable indulgence prête à grossir le pitoyable troupeau des déclassées.

« Pauvre Catherine, pensai-je, quels jours malheureux vous vous préparez ! »

Dès le lendemain soir, je me trouvai installée chez moi. Bardeume et son fils avaient fait merveille, en si peu de temps. Ma chambre était tout à fait charmante avec ses rideaux de toile à dessins Louis XVI, son lit de cuivre, sa jolie commode ancienne. Une glace, des portraits ornaient les murs. Sur la cheminée, entre deux petits candélabres en porcelaine de Saxe, se dressait la pendule assortie, qui avait été celle de ma mère. Un grand tapis à guirlandes, un peu passé, mais très suffisant encore, couvrait le parquet en achevant de donner à la pièce un air confortable. Les autres meubles furent déposés dans une salle du rez-de-chaussée, en attendant que Jacques remît en état une petite pièce donnant sur le jardin. Il s'agissait simplement de repeindre les boiseries qui couvraient les murs. Après cela, j'aurais une sorte de petit salon très agréable pour l'été, en admettant que je fusse encore ici à cette époque-là.

Une fois ma chambre installée, j'appelai

Catherine et Angelina. La première s'exclama :

– Que c'est gentil, mademoiselle Gillette ! Ça va vous faire un vrai petit nid, où vous aurez plaisir à vivre.

Angelina regardait tout d'un œil inquisiteur. Elle dit enfin avec un peu de dédain :

– Ce n'est pas mal. Mais je préfère les meubles neufs à ces vieux meubles-là.

Je ripostai ironiquement :

– Chacun son goût. Mais les vieux meubles ont bien plus de valeur, Angelina.

Catherine dit d'un ton admiratif :

– Il y en a de si beaux, à la Bottellerie ! Si vous voyiez les salons, mademoiselle Gillette ! Et tout ça ne sert pas beaucoup. Ce n'est pas l'envie de recevoir qui manque à ces dames, mais M. le vicomte ne permet que trois ou quatre grandes réceptions au moment des chasses. Alors, c'est magnifique ! M. de Trézannes ne regarde à rien, en ces occasions-là. Puis le calme revient, ces dames doivent se contenter de faire des visites aux alentours et d'en recevoir.

Jacques, qui consolidait le clou d'un tableau, dit du haut de son échelle :

– Ça changera peut-être quand M. le vicomte sera marié.

Je vis tressaillir légèrement le visage d'Angelina, un visage frais, mais sans charme d'expression, car le regard était généralement froid et ennuyé. Je n'attachai d'ailleurs aucune importance à ce symptôme d'émotion et continuai de faire les honneurs de mon petit domaine, tandis que Jacques, visiblement très satisfait de son œuvre, donnait sur l'ensemble un dernier coup d'œil.

Après quoi nous allâmes trinquer dans la salle de la métairie en l'honneur de ma pendaison de crémaillère. Et ce soir-là je couchai sous mon toit ; une très légère senteur d'iris remplaça le parfum vulgaire cher à Angelina et mes yeux, avant de se clore, purent se reposer sur les formes familières des meubles, des objets ayant appartenu à ma mère.

## VII

Sur le conseil de Catherine, j'allai quelques jours plus tard rendre visite au curé du village et à une vieille dame qui, tous deux, avaient connu M. de Sauriages. Je fus fort bien reçue. M<sup>me</sup> Mossette, une petite vieille presque aveugle, mais fort agréable, me demanda de venir la voir quelquefois. Elle me parla de mes parents, qu'elle avait vus jadis à la Meulière, quand ils venaient passer quelques jours près de leur oncle.

– Vous avez la voix de votre papa, ma chère petite, ajouta-t-elle. Une voix si chaude, si expressive, qui vous prenait tout de suite ! Lui ressemblez-vous physiquement ?

– Il paraît, oui, madame. J'ai ses yeux surtout.

– Alors, ils doivent être bien beaux. Les siens avaient un charme inoubliable. Et il était aussi très bon, très tendre pour sa femme. Pauvre M<sup>me</sup> d'Arbiers, comme je l'ai plainte quand j'ai

su son malheur !

Je quittai toute rassérénée la petite maison en crépi grisâtre que M<sup>me</sup> Mossette occupait à l'entrée du village et me dirigeai vers l'église. Les gens, au passage, me regardaient avec une curiosité plutôt bienveillante. Les hommes me saluaient, les enfants disaient : « Bonjour, madame ». Les usages de politesse trop souvent méprisés aujourd'hui s'étaient à peu près conservés ici.

L'église, mélange du XIV<sup>e</sup> siècle et des premiers essais de la Renaissance, avait d'assez beaux morceaux de sculpture, que je me promis de venir examiner plus à loisir. J'entrai et m'agenouillai au bas de la nef sombre. Du fond du cœur, je demandai à Dieu de bénir mon séjour en ce pays, et avec moi tous ceux qui accueillaient avec tant de bonté l'orpheline appauvrie.

Je me trouvais bien dans l'apaisante obscurité du vaisseau désert, dans la douceur de la présence divine. Mais il fallait songer à ma visite. Je gagnai le presbytère, vieille bâtisse qui s'élevait à

droite de l'église. La sœur du curé m'introduisit dans un parloir où peu après apparut un prêtre très âgé, petit et sec, dont la physionomie conservait une étonnante vivacité d'expression. Il se montra très bon, très paternel, et me parla aussi de mes parents, mais surtout de M. de Sauriages.

– Un brave homme, mais bien original. Nous nous aimions beaucoup... Mais sa maison peut-elle vraiment être habitée, mademoiselle ?

– Une pièce du premier étage est tout à fait passable, monsieur le curé. J'y suis déjà installée et je crois que je m'y trouverai bien.

– Ah ! Tant mieux ! Pensez-vous rester quelque temps dans notre pays ?

Je lui expliquai d'abord ma situation. Il hocha la tête et réfléchit un moment.

– Ah ! C'est dommage !... c'est dommage ! Si vous aviez pu demeurer ici. Nos jeunes villageoises ne rêvent que de s'en aller. Alors, cela aurait bien fait de voir une demoiselle de la ville s'installer parmi nous.

– Mais, monsieur le curé, j'ai besoin de

travailler pour vivre !

– Oui, je comprends... Mais s'il était possible de trouver quelque chose qui vous permette de rester ici...

Je dis en riant :

– Peut-être pourrai-je me transformer en fermière ? Déjà, ce matin, Catherine Bardeume a commencé de me montrer comment se fait le beurre, et depuis deux jours je l'accompagne à la basse-cour.

– Ce ne serait pas si sot.

– Mais je serais une fermière sans ferme, monsieur le curé. La Meulière est louée aux Bardeume. Et puis, avant que j'aie acquis l'expérience nécessaire, il s'écoulerait quelque temps.

– Ne pourriez-vous essayer un autre travail, qui vous permette de rester chez vous ? La broderie, par exemple ?

– Je brode assez bien. Mais il faudrait trouver quelqu'un qui voulût acheter mes travaux à un prix raisonnable.

– Oui, c’est bien le point difficile. Mais je m’informerai, j’en parlerai à M<sup>me</sup> Mossette, qui a des nièces à Paris. Ce serait beaucoup mieux si vous pouviez éviter de vous placer chez les autres.

Catherine, quand je lui rapportai cette conversation, s’écria :

– Je suis bien de son avis, à M. le curé ! Puisque vous vous arrangez de la maison telle qu’elle est, mademoiselle Gillette, ce serait bien préférable que vous y restiez tranquillement. Et la broderie, voilà ce qu’il faudrait à vos jolis doigts blancs.

– Mes jolis doigts blancs veulent s’endurcir un peu, nourrice. Aussi vais-je vous demander de me donner quelque travail de couture, pour finir la journée.

Elle protesta. Je tins bon et l’emportai enfin. Assise près d’une fenêtre de la salle, je me mis à coudre des chemises de forte toile, tandis qu’à l’autre bout de la pièce Angelina repassait d’une main nonchalante.

Je me sentais très perplexe quant à la décision à prendre. Les paroles du curé avaient fortifié mon secret désir d'installation définitive dans la vieille maison. Je redoutais d'aller vivre comme salariée chez des étrangers. Sur qui tomberais-je ? Quelles avanies me faudrait-il subir ? D'autre part, en dehors de la toilette, je serais défrayée de toutes dépenses. Ainsi, je pourrais chaque année mettre de côté une petite somme pour l'avenir.

Or, précisément, le lendemain, je reçus la réponse de la supérieure de mon couvent. Elle aussi me conseillait de rester à la Meulière :

« Votre nature indépendante s'en trouvera mieux, voyez-vous, ma chère fille, ajoutait-elle. D'après le ton de vos lettres, je vois que vous êtes toujours la même : très impulsive, très franche, maniable seulement pour qui vous aime. Je crois qu'une situation d'institutrice dans une famille vous conviendrait peu, et encore moins celle de demoiselle de compagnie. Avec ce que vous avez de revenus, étant logée, ne pourriez-vous vous arranger pour vivre à la campagne ? Il me semble que si. Et j'aimerais beaucoup cette solution-là

pour vous, mon enfant. Adroite comme vous l'êtes, d'esprit ouvert et ingénieux, vous trouveriez toujours à vous occuper. Peut-être même pourriez-vous, aidée par vos braves métayers, arriver à vous créer quelques ressources avec des produits de la campagne, comme j'entends dire que le font bien des femmes de votre monde ? Je crois que ce serait dans vos moyens, car je vous sais active et persévérante. Enfin, réfléchissez à cela. Si vous n'êtes pas de mon avis, dites-le-moi, et je vous chercherai une situation. »

Cette lettre mit fin à mes perplexités. Je résolus de suivre ces conseils qui s'accordaient si bien avec mon désir. Que risquais-je ? J'étais toujours libre de prendre une autre voie, plus tard, si je le jugeais utile. Pour le moment, ayant établi mon petit budget, je croyais pouvoir arriver à vivre très modestement dans ma vieille demeure — du moins aussi longtemps qu'elle resterait debout. Car y faire des réparations me serait impossible. Mais tant qu'elle tiendrait, tant que la pluie ne s'introduirait pas dans ma chambre, comme elle se le permettait sans façon dans les

autres pièces, j'y trouverais un abri – et je serais « chez moi ». Mot magique qui m'eût fait préférer une vie de privations à l'existence luxueuse « chez les autres ».

Catherine s'exclama de joie quand je lui appris ma décision. Puis nous discutâmes à propos de mes repas, que je devais continuer à prendre à la métairie et qu'elle s'entêtait à ne pas vouloir me faire payer. Bardeau étant arrivé sur ces entrefaites, nous convînmes qu'il continuerait de vendre à son profit les légumes de mon jardin, ce gain le dédommageant largement, assurait-il, du petit surcroît de dépense que j'occasionnerais pour la nourriture.

Quand le curé vint, deux jours plus tard, me rendre visite, il se montra fort satisfait de la nouvelle que je lui annonçais. Et il m'apprit que M<sup>me</sup> Mossette, entrant avec empressement dans ses vues, venait d'écrire à l'une de ses nièces pour lui demander de se renseigner près de personnes compétentes au sujet de débouchés pour mon travail.

Tout le monde semblait donc satisfait de ma

résolution – sauf Angelina. Du moins je crus le voir sur sa physionomie. Si elle ne m’inspirait pas de sympathie, j’avais l’impression que le sentiment était réciproque. Mais je m’en consolais en constatant que tous les autres, y compris le petit valet, étaient de fort braves gens, qui m’entouraient d’attentions et semblaient heureux de m’avoir parmi eux.

Je retournai la semaine suivante voir M<sup>me</sup> Mossette. Elle n’avait pas encore de réponse de sa nièce. Je lui fis la lecture et promis de revenir souvent. Elle me plaisait beaucoup, cette bonne vieille dame, et son esprit resté alerte, sa culture intellectuelle, la rendaient fort intéressante. Elle me parla du château de la Bottellerie, où elle avait été reçue en sa jeunesse, et me décrivit fort joliment les grandes chasses à courre qu’elle avait suivies.

– Les Trézannes ont toujours été des veneurs passionnés, ajouta-t-elle. Le châtelain actuel continue la tradition, paraît-il. Je le connais peu. Il vient me voir une fois par an, au mois de janvier – cinq minutes. C’est un bel homme,

d'allure très aristocratique, mais qui semble de nature bien froide. Il est craint, non aimé. Cependant, il s'est fait dans le pays une situation magnifique. Ce n'est évidemment pas une intelligence ordinaire. Mais je ne voudrais pas être la femme qu'il épousera.

Me souvenant de la physionomie entrevue, je déclarai :

– Moi non plus !

M<sup>me</sup> Mossette se mit à rire.

– Cela vous irait pourtant bien d'être vicomtesse et très riche, comme le sera la future M<sup>me</sup> de Trézannes.

Je ris aussi en ripostant :

– Ces avantages ne me suffiraient pas. Avant tout, il y a le mari. Or, je crois que M. de Trézannes sera un maître peu facile, d'après ce que j'ai entendu dire. On prétend même que le cœur lui fait défaut.

– Cela, je l'ignore. Mais il se peut en effet que le cerveau, si admirablement organisé, l'ait absorbé. Ce serait un grand malheur pour lui, car

le cœur, c'est si bon !

Et son visage ridé parut s'éclairer, tandis qu'elle songeait, sans doute, à toutes les tendresses de sa vie, disparues, et toujours présentes cependant.

## VIII

Je crois bien que Catherine avait considéré d'abord comme une fantaisie toute passagère mon désir d'être initiée aux travaux de la parfaite fermière. Mais au bout de peu de temps, quand elle me vit persévérer, elle dut convenir que c'était sérieux et s'ébahit de me voir réussir fort bien toutes ces besognes qui lui semblaient incompatibles avec ma situation de « demoiselle ».

– C'est que vous faites déjà mieux qu'Angelina, mademoiselle Gillette ! Est-ce croyable en un mois ! Et ça ne vous ennuie pas ?

– Mais pas du tout ! Cela m'intéresse, au contraire.

– Quel malheur qu'Angelina n'ait pas ces idées-là ! Elle ne parle que d'aller à la ville et elle n'a plus de goût à rien, ici.

Je dis doucement :

– Pourquoi l’avez-vous laissée prendre ces manières et cette tenue qui ne sont pas celles de son milieu ? Elle se trouve naturellement dépaysée parmi vous et dédaigne ces besoins qu’elle juge trop dures. Elle en est arrivée à se croire supérieure à vous, à mépriser ce travail de la terre qui fut celui de tous ses aïeux. C’est bien malheureux pour elle et pour vous, ma bonne Catherine.

– Oui, on l’a élevée trop doucement. On ne sait plus être sévère, que voulez-vous ! Bien sûr que nous avons eu tort. Je le dis quelquefois au père, quand il a envie de se fâcher contre elle. Ce n’est pas de sa faute, puisque nous l’avons laissée faire. Et, au fond, elle n’est pas mauvaise, vous savez, mademoiselle. Mais c’est jeune, ça ne réfléchit pas...

Angelina profitait largement de la faiblesse maternelle. Le matin, elle descendait tard, mal peignée, habillée à la diable, les pieds dans des savates tachées. Après un simulacre de travail, elle remontait, arrangeait ses cheveux, coupés

selon les derniers préceptes de la mode, se poudrait le visage, mettait une robe fort écourtée, de couleur voyante, un tablier multicolore, des chaussures élégantes. Après quoi, elle daignait reparaître dans la salle, à moins qu'il lui plût de rester à lire, près de sa fenêtre, quelque mauvais feuilleton, tel celui dont le titre m'avait frappé les yeux, quand je l'avais trouvé dans un coin de sa chambre.

Pendant, sa mère commençait à se fatiguer. Parfois, elle disait en secouant la tête : « Eh ! Ça se sent que je n'ai plus vingt ans ! » Mais elle était courageuse à l'ouvrage et se plaignait rarement.

Sous sa direction, je m'initiais aux différentes besognes ménagères. Je l'aidais à soigner la basse-cour, à baratter le beurre, à préparer les repas. Elle m'apprenait aussi à repasser. Et un après-midi où elle avait dû se rendre au village, elle me laissa seule dans la salle, avec mes fers et une bonne pile de linge, tandis qu'Angelina se prélassait dans sa chambre.

Les manches relevées, un tablier blanc devant

moi, je travaillais avec entrain. À l'autre extrémité de la salle, la porte ouverte laissait entrer l'air vif de cet après-midi de février, qui tempérerait la chaleur répandue par le fourneau. Du dehors venait parfois le bruit d'un roulement de charrette, d'un gloussement de poule... Puis un pas résonna sur le sol durci de la cour. Je pensai : « Ce doit être Bardeau qui rentre, ou son fils. »

Je levai la tête, et mon bras s'immobilisa, tenant le fer en l'air. Dans l'embrasure de la porte se dressait une haute silhouette d'homme et je reconnus au premier coup d'œil M. de Trézoune.

Je sentis que je devenais très rouge, sottement. Lui s'arrêta un instant, puis il fit quelques pas en soulevant son chapeau.

– Pardon, mademoiselle... Pourriez-vous me dire si Bardeau est là ?

– Non, monsieur. Il est parti pour Bressuire dès ce matin.

– C'est regrettable. J'avais à lui demander un renseignement. Serais-je indiscret en vous priant de lui dire qu'il vienne me parler demain dans la

matinée ?

– Pas du tout. Je lui ferai la commission dès son retour.

– Je vous en remercie.

Il eut un mouvement pour prendre congé.

Puis, se ravisant, il demanda du même ton de froide courtoisie :

– Je crois avoir l'honneur de m'adresser à M<sup>lle</sup> d'Arbiers ?

– En effet, monsieur.

Je restais toujours avec mon fer en l'air, et je me sentais ridiculement intimidée. Pour la première fois, je voyais de près le châtelain de la Bottellerie. J'ignorais jusqu'ici la puissance dominatrice de ce regard, qui s'attachait sur moi et me gênait fort. Un regard très beau, vraiment, auquel manquait le charme d'un peu de douceur.

M. de Trézonnes poursuivit :

– Bardeaume vous a peut-être parlé, mademoiselle, du désir que je lui avais exprimé, naguère, d'acquérir un pré faisant suite à ceux qui

m'appartiennent, le long de la rivière ?

– Il m'en a dit un mot, mais nous n'en avons plus reparlé depuis lors.

– Seriez-vous opposée à cette vente ?

– Oh ! Pas du tout ! Mais je suis encore très inexpérimentée sur ce terrain-là et m'en rapporterai au jugement de Bardeau. C'est donc à lui qu'il faut vous adresser, si vous voulez bien, monsieur.

– En effet, pour la question pécuniaire à débattre. Mais avant de lui en parler, je voulais m'assurer que vous étiez consentante à ce projet, car, avec nos paysans, toujours prêts à finasser, je tiens à aller droit au but.

Une porte s'ouvrit à ce moment, au fond de la salle, et Angelina parut. Elle fit un salut prétentieux, auquel M. de Trézannes répondit par un sec mouvement de tête. Avec un regard à la fois trop humble et trop appuyé, ma sœur de lait demanda :

– Monsieur le vicomte cherche quelqu'un de chez nous ?

Il dit brièvement :

– Oui, votre père. Mais mademoiselle me dit qu’il est absent. Je l’attends demain au château.

Et, se tournant vers moi, il ajouta :

– Nous parlerons en même temps de votre pré, mademoiselle, et j’espère que nous nous entendrons.

– Je l’espère aussi, monsieur.

Il s’inclina, avec une courtoisie un peu hautaine qui semblait lui être fort habituelle. Je rencontraï encore l’éclair dominateur de son regard. Puis il sortit, reconduit jusqu’à la porte par Angelina, humble et empressée comme je ne l’avais jamais vue.

Un peu ahurie encore de l’incident, j’allai reporter mon fer sur le fourneau et en pris un autre. Comme je me détournais, je me trouvai en face de ma sœur de lait. La lueur mauvaise de son regard me frappa. Je remarquai aussi qu’elle était rouge et un peu agitée. Elle dit d’un ton aigre-doux :

– Vous auriez dû m’appeler pour répondre à

M. de Trézonnes, mademoiselle Gillette. Ce n'était pas votre affaire.

Je repartis prestement :

– Si vous vous étiez trouvée ici, à votre place, Angelina, M. de Trézonnes ne se serait pas adressé à moi, et j'en aurais été enchantée, car, ainsi que vous le dites, ce n'était pas du tout mon affaire.

Là-dessus, j'essayai le fer et le passai sur le tablier étendu devant moi.

Angelina ricana :

– On dirait que vous êtes à la tâche ! En voilà un plaisir de s'éreinter comme ça !...

– C'est, en effet, un plaisir pour moi d'épargner un peu de fatigue à ma bonne Catherine. Mais je vous crois, malheureusement, incapable de comprendre cela, Angelina.

Elle leva les épaules.

– Je ne veux pas m'esquinter, moi. Il me faut quelque chose de doux...

– Qui ne risque pas de vous abîmer les mains,

dis-je d'un ton moqueur.

Un regard noir m'enveloppa.

– Bien sûr que je ne veux pas les abîmer ! Si elles ne sont pas aussi petites que les vôtres, elles peuvent être aussi blanches... Voyez !

Elle étendait des doigts larges, blanchis, parfumés par une eau de beauté. Ses bras, que découvraient jusqu'à l'épaule les manches courtes, gonflèrent leurs muscles forts sous la peau brunie.

Elle les approcha de mes bras fins, d'un blanc de nacre, de mes mains effilées aux attaches délicates. Puis elle les retira aussitôt. L'éclair de triomphe qui venait de passer dans son regard s'éteignit, et elle se recula en serrant ses lèvres.

Je dis d'un ton de reproche tranquille :

– On n'a pas le droit d'avoir les mains trop blanches, Angelina, quand celles de sa mère se sont usées et déformées au travail. Et je vous assure que ce n'est pas du tout une condition de bonheur.

Elle s'éloigna sans mot dire. Mais je venais de

comprendre qu'elle me jalousait et me détestait. J'avais appris aussi que cette fille sottement vaniteuse, très infatuée de sa personne, qui jugeait trop peu de chose pour elle la compagnie des autres filles du village, savait se montrer fort empressée à l'égard des puissants de ce monde.

Ces découvertes n'étaient pas pour me donner une opinion plus favorable d'Angelina, et je songeai avec ennui, ce soir-là, que notre mutuelle antipathie pourrait devenir quelque jour une cause de conflit.

## IX

Tandis que Bardeaume se rendait, le lendemain matin, à la Bottellerie, je résolus d'aller voir ce fameux pré, que je ne connaissais pas encore. Vers dix heures, je quittai la ferme et m'engageai dans les petits sentiers, entre les haies brunes que le printemps verdirait bientôt. Chemin faisant, je lus une lettre de M<sup>me</sup> Barduzac, apportée quelques instants auparavant par le facteur. Je ne m'étais pas pressée de l'ouvrir, sachant d'avance quelles aménités elle contenait. En effet, ma résolution de rester à la Meulière était traitée de démente, et l'on me prédisait que je m'en repentirais vite.

« D'ailleurs, cette sottise ne m'étonne pas de vous », concluait mon aimable correspondante.

Je repliai la lettre, la glissai dans ma poche et n'y pensai plus au bout de quelques minutes. La matinée était délicieuse, très fraîche, mais toute

vibrante d'une lumière qui déjà n'était plus celle de l'hiver. Quelques brumes s'effiloçaient au loin, sur les bois en attente de leur résurrection printanière. La rosée finissait de s'évaporer sur les haies, sur les terres brunes, toutes molles encore du récent labour, sur l'herbe courte des prés qui étendaient leurs grands espaces verts le long de la rivière, entre des peupliers. Bardeau me m'avait dit : « Le vôtre, notre demoiselle, c'est le premier en arrivant de chez nous. » Je le trouvai aussitôt. Il s'en allait un peu en pente vers le cours d'eau. Je poussai la clôture et entrai. Sous mes pas, la terre humide fléchissait. Le soleil m'enveloppait, me pénétrait – ce soleil bas de février qui ne connaît pas l'obstacle des feuillages et nous prive de la douceur des pénombres. Ici il pouvait se répandre à l'aise, dans le grand espace désert, entre les troncs clairs des peupliers dont un vent léger remuait doucement les branches hautes où la sève montait, en poussée lente, pour le renouveau. Je m'assis au bord de la rivière. Elle coulait lentement et changeait de teinte à chaque seconde. Ou plutôt elle était de toutes les teintes à

la fois, au gré de la lumière, du courant, de l'air qui passait en la frôlant. Tantôt, je la voyais verte, comme si le grand pré d'en face s'y reflétait. Puis elle était grise, d'un beau gris d'ardoise, traversé de soleil. Et voici qu'elle me paraissait bleue comme le ciel, avec de longs étincellements d'or dans le clapotement de son eau claire.

Je m'oubliais à la regarder. L'heure passait. Le jour devenait plus doux, parce qu'un nuage léger et très long flânait devant le soleil. Des ombres s'étendaient sur la rivière, sur le pré aux belles clôtures solides qui occupait l'autre rive. J'eus un tressaillement léger en entendant une voix qui appelait :

– Eh ! Mademoiselle Gillette, il est l'heure de déjeuner.

Je me mis debout et traversai le pré. À l'entrée, Bardeau me attendait, un bon sourire sur ses lèvres épaisses.

– Venez-vous me chercher, Bardeau ?

– Non pas, mademoiselle. Je reviens de la Bottellerie. En passant par ici, je vous ai aperçue

au bord de la rivière et j'ai bien pensé, à votre air, que vous oubliez l'heure.

Je dis en riant :

– C'était cela, en effet. Je trouve cette rivière bien jolie ; ce pré doit être charmant quand vient le printemps. Vraiment, j'ai fort envie de le garder, Bardeau.

Il eut une grimace désapprobatrice.

– Je ne vous conseillerais pas ça, notre demoiselle. C'est un bon pré, bien entendu, mais qui ne fera pas défaut, car celui de là-haut suffit à notre bétail. Et M. de Trézennes en donnera un joli prix parce qu'il tient aux siens. Il en offre trois mille francs.

– Est-ce bien ?

– Très bien. Il les vaut, c'est sûr, mais on ne les aurait pas trouvés dans le pays. M. le vicomte aurait pu en profiter pour l'avoir moins cher – et même à deux mille cinq cents, je vous aurais conseillé d'accepter, car ce n'était pas encore une mauvaise affaire. Mais il a dit sa somme tout de suite. Comme ça, je n'ai pas eu besoin de

discuter, ce qui est toujours ennuyeux avec M. de Trézannes. Il a une façon d'embarrasser les gens, rien qu'en les regardant... Et puis, quand il a dit une chose, c'est dit. Dame, c'est un homme... et un homme pas facile.

Nous marchions tout en parlant, sur la route qui longeait les prairies. Bardeau étendit le bras, à droite, à gauche...

– Tenez, mademoiselle Gillette, tout ça, c'est à lui... et là-bas encore... et là...

Me souvenant que dans mes précédentes promenades, mes hôtes m'avaient déjà montré des terres superbes appartenant au châtelain de la Bottellerie, je m'exclamai en riant.

– Mais c'est le marquis de Carabas, ce M. de Trézannes !

– À peu près, oui, mademoiselle. Il a déjà presque tout le pays... J'ai idée qu'il ne serait pas fâché d'acheter la Meulière.

– Il vous l'a dit ?

– Non, mais c'est un de ses métayers, Carbille, de la Haie-Blanche, qui l'a entendu un jour parler

de ça.

– Mais je n’ai pas du tout envie de la vendre !  
Ce monsieur voudrait devenir le roi du pays, je vois cela.

– Eh ! Je le croirais assez, notre demoiselle.

Nous nous engageons à ce moment dans un chemin de traverse. Une clôture haute, à droite, courait le long d’un jardin. Debout près d’une petite porte ouverte, un vieillard en blouse bleue surveillait un valet qui rentrait du fumier. À notre vue, il souleva la calotte qui couvrait sa tête chauve. Bardeaume dit, en ralentissant le pas :

– Bonjour, monsieur Rouchenne.

– Bonjour, mon garçon... Bien le bonjour et la bienvenue, mademoiselle d’Arbiers.

Je m’arrêtai pour lui répondre et le remercier. Chez les Bardeaume, j’avais entendu parler plus d’une fois du père Rouchenne, le propriétaire de la Sauvaie, manoir antique, enfoui dans la verdure et les fleurs d’un jardin modèle. Le dimanche, j’avais remarqué à la grand-messe ce petit vieillard propre, au visage rasé, au crâne

poli entouré de légers cheveux blancs. Il occupait toujours une place au banc d'œuvre et suivait les offices avec recueillement, sans quitter des yeux l'autel ou son missel de peau noire à ferrures de métal, si grand et probablement lourd, car il l'appuyait au bord de la stalle en penchant vers lui son visage maigre, d'un brun pâle de terre sèche, tout crevassé de petites rides profondes comme un sol privé d'eau. Je savais qu'il était d'une famille de chouans célèbres dans les annales vendéennes, que son grand-père avait enlevé, au péril de sa vie, d'entre les mains des Bleus, le bisaïeul de M. de Trézannes, et que celui-ci traitait en ami, en égal, le descendant des paysans qui combattirent avec les châtelains de la Bottellerie, pour la religion et pour le roi. Et je n'ignorais pas non plus que, dans tout le pays, on disait du vieillard de la Sauvaie : « C'est un saint homme. »

Tout cela m'avait donné envie de le mieux connaître. Je mis avec empressement ma main dans celle qui se tendait vers moi, d'un geste de cordialité tranquille.

– J’ai beaucoup connu M. de Sauriages, qui était un bien bon homme, sauf quand il parlait politique. Alors, c’était terrible, mademoiselle ! À l’entendre, il aurait tout tué, tout.

Un sourire fin plissa la bouche pensive, glissa dans les prunelles grises dont le doux regard profond m’enveloppait.

– ... Et, en réalité, il était le plus paisible, le meilleur des hommes. Mais vous ne l’avez pas connu, mademoiselle. Vous ne connaissez que sa vieille maison. Je ne pensais pas qu’une jeune demoiselle comme vous pourrait y vivre.

– J’ai le don heureux de m’accommoder aux circonstances, monsieur. Et vraiment, je me trouve très suffisamment bien dans mon logis en ruine.

Il dit en me regardant plus attentivement :

– Vous devez être courageuse et gaie.

– Oui, je suis gaie. Courageuse... quelquefois.

– Souvent, j’en suis certain. C’est très bien, cela. C’est très chrétien.

Bardeau intervint :

– Pour sûr que M<sup>lle</sup> Gillette a du courage ! Si vous voyiez, monsieur Rouchenne, comme elle travaille ! Elle apprend à faire le beurre, elle aide ma femme à la basse-cour... Ah ! Dame, non, ce n'est pas une fainéante.

L'intérêt s'accroît dans le regard du vieillard.

– Parfait ! Parfait ! Et cela vous intéresse-t-il, mademoiselle Gillette ?

– Beaucoup !

L'enthousiaste Bardeau reprit :

– Et elle fait de jolies broderies, avec ça ! Elle réussit à tout, notre demoiselle.

Je l'interrompis :

– Allons, n'exagérez pas, Bardeau.

M. Rouchenne sourit.

– Je suis persuadé qu'il n'exagère pas du tout et que les fées vous ont donné tous les dons – même celui de la bonté. C'est pourquoi un vieillard solitaire ose vous demander de venir parfois lui faire l'aumône de votre jeunesse et de

vosre gaieté. Par M<sup>me</sup> Mossette, je sais que vous aimez les vieilles gens, ce qui est un sentiment rare et bien doux à nos pauvres cœurs proches de la tombe.

Je dis avec élan :

– Oui, monsieur, je serai très heureuse de venir. Je n'ai pas connu mes grands-parents et je l'ai toujours regretté. Près de M<sup>me</sup> Mossette et de vous, je me figurerai en avoir enfin.

Sa main brune, aux veines saillantes, se tendit vers moi et toute la douceur paternelle de son regard m'enveloppa.

– Je voudrais être pour vous un aïeul très bon, en qui vous auriez toute confiance et qui vous donnerait les conseils de son expérience. Revenez bientôt. Je vous montrerai mon jardin et puis le travail de ma défunte femme, qui était la plus fine brodeuse de toute la Vendée.

Tandis que nous continuions notre route vers la Meulière, Bardeau me dit :

– Il faut que vous plaisiez bien au père Rouchenne pour qu'il vous ait fait cette

invitation-là, mademoiselle Gillette ! Il n'aime guère les figures nouvelles, à l'ordinaire.

– La sympathie est toute réciproque. Comme son regard est bon ! Quel âge a-t-il, Bardeau ?

– À peu près quatre-vingt-six ans, je crois, mademoiselle.

– Quatre-vingt-six ans ! Jamais je ne lui aurais donné cela !

– Il est bien vert, c'est certain. Il y a seulement deux ans, il allait encore surveiller ses domestiques à la ferme, aux champs, partout. Depuis, il a vendu ses terres à M. de Trézoune et ne s'occupe plus que de son jardin. Mais, en été, il y est souvent dès cinq heures du matin.

– Vit-il seul dans cette maison ?

– Non, il a un domestique. Mais il est sans famille. Ses trois enfants sont morts jeunes, sa femme est défunte depuis longtemps. Il a eu beaucoup de malheurs dans sa vie... Y en a pour tous ! conclut philosophiquement Bardeau.

## X

M<sup>me</sup> Mossette avait reçu une réponse de sa nièce et me la communiqua lorsque j'allai la voir le lendemain, qui était un dimanche. La correspondante donnait deux adresses de maisons susceptibles d'accepter mes ouvrages.

« Mais, ajoutait-elle, il serait inutile d'essayer si le travail n'était pas irréprochable et ne se distinguait pas des modèles courants par un goût personnel, un peu d'inédit, d'originalité. »

En lisant cela, je me souvins d'un mot de notre maîtresse d'ouvrage, au couvent : « On ne pourra pas dire, Gillette, que vous imitez personne ! Tout ce qui sort de vos mains porte votre marque distinctive. »

Peut-être les broderies faites depuis ma sortie du couvent, sur des dessins imaginés par moi, auraient-elles l'heur de plaire à ces commerçantes parisiennes. Ce serait, en ce cas, un petit appoint

fort bien venu à mes modestes ressources.

Je choisis celles qui me semblaient les mieux réussies : des mouchoirs, des napperons et une robe d'enfant. Oh ! La jolie petite chose ! Voici que je me mis à rêver devant cette mousseline étalée sur mes genoux. J'imaginai là-dedans un corps frêle, des bras potelés sortant de cette manche brodée, un mignon visage rose émergeant de l'ouverture carrée autour de laquelle mon aiguille avait tracé de légères guirlandes de roses minuscules. Une toute petite voix disait : « Maman ». Et mes lèvres effleuraient la joue tiède, douce comme une corolle de rose, et je serrais contre ma poitrine ce petit être qui était une partie de moi-même...

J'eus un brusque sursaut. Mes mains, involontairement, repoussèrent la robe légère, qui glissa à terre. À quoi donc pensais-je là ? Gillette d'Arbiers, pauvre, ne se marierait pas. Elle n'aurait jamais la joie d'être mère.

Ces bonheurs-là lui étaient interdits désormais.

Je ramassai la robe et la pliai soigneusement, avant de l'enfermer dans le carton prêt pour

l'emballage. J'étais debout devant la fenêtre, et la clarté du couchant m'entourait, à cette heure tardive de l'après-midi. Mais je ne la voyais pas. Je ne voyais que mon cœur, qui était triste tout à coup, et la vie devant moi, sans famille, sans amour. Une larme glissa sur la mousseline et mouilla une des petites roses. Je pensai : « Va-t'en, ma jolie robe, va parer un petit enfant inconnu. Tu ne seras jamais pour celui que j'aurais su tant aimer – pour mon petit enfant, à moi ! »

J'allai le lendemain matin porter mon colis à la poste. Cela fait, je revins sans me presser par un chemin détourné. Je voulais passer près de la Bottellerie, que je n'avais encore aperçue que, de loin. Une route bien entretenue, longeant le haut mur roux qui clôturait le parc, m'amena devant la grille imposante près de laquelle se dressait la loge du concierge. Entre une double rangée de hêtres superbes et très vieux montait une allée au bout de laquelle se dressait une construction majestueuse, très grise, un peu massive, que des tourelles accolaient. Après y avoir jeté un regard, je continuai ma route. Tout en marchant, je

revoyais les habitantes de cette demeure, aperçues précisément hier à la grand-messe, où je me rendais pour la première fois. M<sup>me</sup> de Trézoznes était une petite femme un peu forte, blonde, très élégante. Comme je me trouvais placée non loin derrière le banc des châtelains, elle m'avait donné de continuelles distractions par les bâillements contenus et incessants qui soulevaient ses épaules, sous le manteau de velours garni de fourrure. Sa fille lui ressemblait, autant que j'avais pu m'en rendre compte. Toutes deux paraissaient s'ennuyer beaucoup et me rappelaient des élèves qui se contraignent sous le regard sévère du maître.

Le maître, en l'espèce, c'était M. de Trézoznes. Sa haute taille d'une vigoureuse élégance, bien prise dans un pardessus du grand faiseur, se dressait à l'entrée du banc et semblait écraser les deux femmes, qui faisaient figure de poupées, près de cet homme superbe. Il avait une attitude correcte et même respectueuse. Pendant le sermon, comme il se détournait un peu pour mieux entendre, je voyais son profil, vraiment très beau, et cette bouche

de dure, dédaigneuse, qui, me semblait-il, devait bien rarement sourire. En sortant, je demandai aux Bardeaume :

– Il est donc bon chrétien, M. de Trézennes ?  
Je ne me le figurais pas ainsi.

– Bon chrétien, ça dépend, mademoiselle Gillette. Il n'est pas bien pratiquant, mais il ne manquerait pas la messe, même en temps de chasse. Il dit comme ça qu'on a besoin de la religion dans la vie, et qu'un Trézennes doit toujours donner l'exemple.

Je ne sais pourquoi je m'étais imaginé tout autre le châtelain de la Bottellerie. Et je fus satisfaite d'apprendre qu'il avait du moins un certain sentiment de sa responsabilité, de son devoir d'exemple à l'égard du peuple qui l'entourait.

Je songeais donc ainsi aux habitants du château, quand sur la route se profila une silhouette de cavalier. Je reconnus M. de Trézennes. Il venait au petit trot, bien campé sur l'animal nerveux et fin, à la robe sombre. Autour de lui gambadaient deux lévriers

de course, de ces « greyhounds » fort à la mode. Quand il fut à quelques pas de moi, il salua, d'un geste élégant et discret. En inclinant la tête pour lui répondre, je me mis à rougir, aussi sottement que l'autre jour. Et je me sentis fort mécontente de moi-même, en pensant qu'il allait me prendre pour une petite niaise. Était-ce curieux que l'air de ce pays me rendît si nerveuse, si facilement émotive ?

Angelina flânait dans la cour quand j'arrivai à la Meulière. Elle demanda en me jetant son habituel coup d'œil en dessous :

– Eh bien ! Vous avez fait votre course, mademoiselle ? Le temps était beau ?

– Superbe. Aussi suis-je revenue en flânant. J'ai vu le château au passage ; il a très grand air.

– Et dedans, c'est si beau, paraît-il ! On dit que M. de Trézennes a beaucoup de goût et qu'il ne regarde pas à l'argent, dès qu'une chose lui plaît.

– Je viens de le rencontrer, M. de Trézennes. Il monte admirablement à cheval.

– Oh ! Oui.

Une lueur ardente passait dans les yeux bleus, une rougeur montait au teint clair, sous la poudre. Angelina ajouta :

– Il n'a pas son pareil dans tout le pays.

De la salle, Catherine appela :

– Dis donc, petite, viens m'aider un peu !

Elle s'éloigna, et je gagnai mon logis. Je pensais avec stupéfaction : Est-ce possible qu'elle soit amoureuse de lui ? Non, ce sont des idées que je me fais ! Mais je me rappelais maintenant son émotion à peine contenue, ses yeux brillants, son empressement à la fois humble et hardi, le jour où il était venu à la métairie. Et chaque fois qu'on parlait de lui devant elle – je m'en souvenais aussi – elle avait ces yeux-là et elle devenait presque jolie.

Quelle folle ! Quelle folle ! Que dirait Catherine si elle savait à quelles imaginations romanesques se laissait aller la cervelle mal dirigée de sa fille ?

Et lui, connaissait-il cette passion villageoise

dont il était l'objet ? S'en occupait-il ou feignait-il de l'ignorer dédaigneusement ?

Un jour, comme nous parlions du châtelain de la Bottellerie, je ne sais plus à quel propos, Bardeau me dit :

– M. le vicomte est fier et pas commode, mais ça n'empêche que toutes les femmes sont toquées de lui, depuis les grandes dames de Paris jusqu'à nos jeunes filles du village – rapport à ses yeux, je pense, qui ne sont, bien sûr, pas ceux de tout le monde.

Ses yeux ? Je les avais trop peu vus pour dire ce qu'ils étaient. Mais de cette vision rapide, il m'était resté l'impression d'un regard plein de puissance. Cet homme, s'il aimait, devait être un maître exigeant, inflexible – et si froid !

Je frissonnais légèrement tout en introduisant la clef dans ma serrure. Certainement, je comprenais très bien que cet élégant et hautain grand seigneur, fort bel homme d'ailleurs, parût à ces petites villageoises une sorte de demi-dieu qui exaltait leurs jeunes imaginations. Mais je me demandais comment une femme de son monde

pouvait souhaiter de devenir son épouse – c'est-à-dire l'esclave d'une volonté qui devait être intraitable, si l'on en croyait l'opinion générale.

« Ah ! Il est très riche, c'est vrai, pensai-je tout à coup. Il y a des femmes qui trouveraient là une compensation à toutes les servitudes. Je ne sais quel cœur elles ont, celles-là. Moi, je serais si malheureuse dans des conditions pareilles !... Et je crois que j'aurais aussi un peu souffert, si j'avais épousé le docteur Borday, car il n'aurait su être qu'un compagnon charmant.

« Un mari, ce doit être autre chose. Je voudrais qu'il fût un ami très bon, très tendre, beaucoup plus fort et plus sérieux que moi, et qui devînt mon confident, mon conseiller... »

Arrivée à ce point de mes réflexions, je m'avisai qu'elles n'étaient que rêveries inutiles et je leur imposai silence.

Je m'installai donc dans ma chambre pour travailler un peu avant le déjeuner. Mais tandis que mon aiguille allait et venait lentement à travers la toile fine, je pensais encore à Angelina, à la découverte que je venais de faire de ses

sentiments à l'égard du châtelain. La mère devait les ignorer. Si M. de Trézannes n'y accordait pas d'attention, cette folie tomberait à plat et la leçon serait bonne pour la vanité de cette pauvre fille. Mais si, au contraire, il s'amuse de sa sottise ?

Je revis à ce moment, dans ma pensée, le visage froid et dur, à la bouche orgueilleuse, le visage altier et plein de distinction. Et je songeai : « Non, cet homme-là n'aura même pas l'idée d'arrêter son regard, une minute, avec quelque complaisance, sur cette coquette vulgaire et prétentieuse ; il ne voudra jamais s'apercevoir d'une passion qu'il doit si profondément dédaigner. »

## XI

Je n'oubliais pas l'invitation faite par M. Rouchenne et, la semaine suivante, je me rendis à la Sauvaie. C'était un vieux petit manoir aux murs gris sillonnés par les cordons encore secs des plantes grimpantes dont la floraison les couvrirait au printemps. Quelques sculptures en partie effritées couraient en guirlandes autour de la porte cintrée. M. Rouchenne me montra qu'elles représentaient des marguerites et des épis de blé, qu'on retrouvait dans les armes de Trézennes. La Sauvaie, autrefois, était, en effet, la demeure des cadets de la famille. Après les guerres de Vendée, le vicomte Henri de Trézennes l'avait donnée en toute propriété, avec les terres y attenantes, à Pierre Rouchenne, qui lui avait sauvé la vie.

Le vieillard m'expliqua cela tout en me montrant son jardin, où déjà le premier soleil de

mars faisait surgir quelques espérances printanières. Il marchait lentement, et le vent frais qui venait de l'est gonflait sa blouse bleue autour de son corps maigre et alerte.

Nous passions dans des petites allées couvertes de cailloux blancs qui crissaient sous les pas. Des buis bien taillés bordaient les parterres, où les poiriers en quenouille, encore squelettiques, se dressaient à intervalles réguliers. Tout au fond, après le potager, apparaissaient les ruches. Car M. Rouchenne était un apiculteur passionné.

Or, tandis qu'il me donnait quelques détails sur les mœurs des abeilles, une idée me vint tout à coup et je l'exprimai à haute voix :

– Est-ce que je ne pourrais pas établir des ruches dans mon jardin ?

– Mais certainement ! Ce serait une occupation à la fois intéressante et lucrative. Je me mets à votre service pour tous les conseils dont vous auriez besoin, mademoiselle.

Nous nous assîmes sous un petit kiosque

rustique qui se trouvait non loin de là, et je questionnai le vieillard sur ce sujet qui m'intéressait subitement, car je venais d'y voir une source de travail et de petit revenu. Il me donna toutes les indications, tous les prix et m'offrit d'établir lui-même les premières ruches et de guider mon inexpérience.

Je le remerciai avec chaleur en acceptant cette aide précieuse. Mais il m'interrompit :

— Laissez donc, mademoiselle ! C'est un plaisir quand on peut aider une jeunesse courageuse et bonne comme vous. Il n'y en a pas à la douzaine, allez. Ce n'est pas l'Angelina des Bardeau qui ferait ça ! Est-il possible, Seigneur, d'élever une fille de cette manière ! C'est une fainéante, une coquette. Quand je la vois, avec sa figure enfarinée et ses attifements de saltimbanque, je reste tout encoléré pour le reste de la journée. Car ça me fait mal, voyez-vous, mademoiselle, de penser que cette fille-là appartient à une de nos meilleures familles paysannes. Ah ! Si sa grand-mère voyait cela !

Il soupira en se levant lentement.

– Le temps fraîchit. Rentrons, si vous le voulez bien ? Je vais vous faire goûter ma liqueur de framboises, puis je vous montrerai les broderies de ma défunte.

Je le suivis dans la maison, qui était fraîche et un peu assombrie, car un nuage porteur de giboulées commençait d'intercepter la lumière. Mais un beau feu de bois pétillait dans la cheminée de la grande salle où se tenait habituellement le vieillard. Je bus la liqueur de framboises, puis nous montâmes à la chambre de la défunte M<sup>me</sup> Rouchenne. La pièce close sentait le renfermé. Mon hôte ouvrit une fenêtre, poussa un volet. Il alla ensuite vers une commode ventrue, en vieux noyer, et, en se courbant, introduisit la clef dans la serrure d'un des tiroirs. Celui-ci, ouvert, laissa apercevoir des piles d'un linge jauni.

Le vieillard murmura :

– C'est tout neuf. Elle est partie à vingt-six ans ; elle n'avait pas eu le temps d'user...

Ses doigts maigres, calleux, déformés par le travail de la terre soulevaient doucement les

chemises de toile, les jupons ornés, au bord, d'un petit feston. Tout en dessous, ils prirent un paquet long, enveloppé de papier de soie.

– Voilà ses dernières broderies, celles qu'elle a faites après notre mariage.

Il se redressa, écarta sur la commode quelques bibelots, pour poser le paquet à leur place. Une émotion presque solennelle se répandait sur sa physionomie. Il leva le papier et dit :

– Regardez, mademoiselle.

Oui, elle était une habile brodeuse, celle qui avait jeté ces dessins exquis sur la toile fine, sur le linon et le tulle. Ces guirlandes semblaient faites de fleurs vivantes, ces nœuds avaient la grâce souple de la coque de ruban que forme une main adroite. Sur un carré de tulle, des tiges de fuchsias semblaient frissonner et se gonfler de sève. Je murmurai :

– Oh ! Que j'aime ceci !

Il dit à mi-voix – comme si elle était présente encore dans son grand lit de noyer ciré, là-bas, à l'autre bout de la chambre :

– C’est sa dernière broderie... Voyez, elle n’est pas finie.

Le tulle tremblait au bout de ses doigts. Dans le demi-jour de la pièce, je voyais un frémissement sur son vieux visage, et la souffrance du passé qui attristait ses yeux calmes. Je n’osais troubler par un mot les souvenirs doux et poignants que ce tulle jauni évoquait pour lui. Mon regard, ému et sympathique, faisait le tour de la grande pièce au parquet luisant, sur lequel s’alignaient, à intervalles réguliers, de petits carrés de tapis à fond rouge semé de fleurs, bordés de tresse noire. Sur la cheminée, une pendule dorée reposait sous son globe, entre deux flambeaux de cuivre. Des coquillages nacrés, couleur de chair, voisinaient sur la commode avec des faïences rustiques, des photographies, des fleurs artificielles fanées, piquées dans la mousse d’une jardinière d’osier grisâtre. Une courtepointe de reps vert couvrait le lit et des rideaux semblables tombaient du baldaquin de noyer. Près de la seconde fenêtre, celle qui était close, je remarquai une table à ouvrage en acajou, sur laquelle était posé un petit coffret de peluche

rouge à coins argentés – un de ces petits coffrets de travail comme on en voyait encore dans mon enfance à toutes les devantures d'étrennes. La peluche avait pris une teinte roussâtre, les coins redevenaient de cuivre. Était-ce le contact des mains ? Ou bien n'avait-elle pas eu le temps de s'en servir et les années seules s'étaient-elles chargées de lui enlever sa fraîcheur ?

La voix du vieillard, toujours basse et lente, demanda :

– Cela vous ferait-il plaisir, mademoiselle, de copier l'un ou l'autre de ces dessins ?

– Certainement, car il y en a de délicieux. Mais je n'oserais pas. Ce sont de si précieux souvenirs...

– Si, à vous, je permettrais... Vous avez des yeux que j'aime, des yeux francs et qui montrent tout votre cœur. Choisissez ce que vous voulez copier, j'en serai heureux et je suis sûr que cela fera plaisir, là-haut, à ma pauvre Madeleine, qui était si serviable.

Il tenait toujours le morceau de tulle, la

broderie inachevée, au relief superbe. Mon regard, involontairement, revenait vers elle. Il dit avec douceur, comme en s'excusant :

– Il n'y a que celle-là... J'aurais peine à m'en séparer, même pour un instant. Mais si vous voulez venir en prendre le dessin ici ?

– Non, monsieur, je n'accepterai pas de venir vous déranger ainsi.

Il dit simplement :

– C'est au contraire une grande joie que vous me donneriez.

Je vis qu'il était sincère, que je lui étais sympathique, et je ne protestai plus. Il fut convenu que je reviendrais quand je voudrais pour prendre copie des broderies de Madeleine Rouchenne.

M<sup>me</sup> Mossette, que j'allai voir le lendemain, me félicita d'avoir conquis l'amitié du solitaire de la Sauvaie. M. Rouchenne était en fort bons termes avec tous les gens du pays, qui l'avaient en estime et vénération, mais il vivait retiré et n'ouvrait pas volontiers sa demeure, si ce n'est au

curé, à M. de Trézonnes et à un vieil ami qui venait le voir cahin-caha, cinq ou six fois par an.

Je songeai tout haut :

– Je ne me figure pas M. de Trézonnes, si hautain, en relation avec ce bon père Rouchenne.

– Ils se voient assez souvent cependant. Le vicomte a eu recours à ses conseils, quand il a commencé d'administrer lui-même ses domaines, et il s'en souvient – ce qui est une très bonne note en sa faveur.

– En effet. La reconnaissance n'est pas chose si commune, je crois, pour qu'il ne soit point inutile de l'admirer quand on la rencontre sur sa route. Et cela me donne de l'estime pour M. de Trézonnes.

M<sup>me</sup> Mossette dit d'un ton mi-plaisant, mi-sérieux :

– Eh ! Ma chère petite, n'allez pas trop vous enthousiasmer pour notre beau châtelain, comme toutes nos jeunes filles de par ici !

Je rougis – ce dont ne s'aperçurent pas les mauvais yeux de la vieille dame – et répliquai en

riant :

– Oh ! Ne craignez rien, madame ! D’abord je n’aurai guère occasion de le voir. Puis je ne suis pas aussi aisément inflammable que nos villageoises – qu’Angelina, par exemple.

Et je lui racontai que je croyais ma sœur de lait amoureuse du châtelain.

M<sup>me</sup> Mossette leva les épaules.

– Pauvre sotte ! Mais cela n’a pas d’importance, étant donné la réserve dédaigneuse de M. de Trézonnes. Angelina se consolera en épousant quelque ouvrier de la ville, qui peut-être la battra et l’abandonnera. Car il y a bien à parier qu’un garçon sérieux n’arrêtera pas son choix sur cette tête-là.

## XII

Je reçus, la semaine suivante, une lettre de M<sup>me</sup> Barduzac. Après quelques considérations préliminaires, elle m'annonçait le mariage du docteur Borday avec la fille d'un viticulteur charentais, « trois cent mille francs de dot, autant à lui revenir plus tard, beaucoup d'acquis mondain, énormément de chic, et un oncle nanti de relations influentes. Mariage parfait de toute façon. Le docteur est radieux. »

Je pensai avec beaucoup de calme : « Allons, tant mieux pour lui ! Très sincèrement, je ne le regrette guère. Il était beau parleur, pas méchant garçon, je crois, d'intelligence moyenne, mais assez bien cultivée – et de caractère banal, je le crains. Sans doute n'aurais-je pas été malheureuse près de lui – et pas très heureuse non plus. »

M<sup>me</sup> Barduzac, en terminant sa lettre, ne se

privait pas de me lancer des pointes à propos de la recherche dont j'avais été un moment l'objet. Elle pensait sans doute que j'avais emporté de Largillais une blessure inguérissable et, charitablement, elle venait envenimer cette plaie supposée. Mais elle eût pu se convaincre qu'elle perdait son temps, si elle m'avait vue lire paisiblement cette lettre dans la salle de la métairie où Catherine se préparait à servir le déjeuner.

Angelina boudait aujourd'hui, selon une trop fréquente habitude. Cependant, je vis son visage s'éclairer un peu quand son père prononça le nom de M. de Trézonnes, en m'annonçant que l'acte de vente était prêt.

– Il faudra que vous alliez un de ces jours chez le notaire pour signer, mademoiselle Gillette, ajouta-t-il.

– Bien, Bardeau. Mais je regrette mon joli pré, quand même. J'y suis passée hier. Les petites pousses vertes commencent à paraître sur les arbres et dans quinze jours ce sera délicieux.

– Mais rien ne vous empêchera d'y aller, dans

celui-là ou dans les autres, à votre convenance. Vous n'aurez qu'à pousser la barrière, et vous n'y trouverez personne pour vous gêner.

Je secouai la tête :

– Oui, je sais bien. Mais ce ne sera plus « mon pré ».

– Dame, si vous voulez, mademoiselle, il est encore temps. Rien n'est signé...

– Non, non, Bardeau, ce ne serait pas raisonnable, dans ma situation. Vous me dites que cette vente est avantageuse et peut-être, si j'avais besoin de la faire plus tard, ne retrouverais-je pas le même prix.

– Ça se pourrait bien. Il est gentiment payé comme cela, car il n'est pas bien grand.

Il eut un petit rire amusé en ajoutant :

– M'est avis que M. le vicomte n'aurait pas été aussi coulant, si le pré avait été au père Bardeau au lieu d'appartenir à une jolie demoiselle de son monde.

La réflexion m'agaça et je ripostai avec un peu d'impatience :

– D’après ce que j’ai entendu dire de M. de Trézonnes, je ne crois pas qu’il s’arrête à des considérations de ce genre.

– Ça, je ne sais pas. C’est une idée que j’ai eue en le voyant m’offrir tout de suite ce prix-là, que je n’aurais pas osé lui demander, pour sûr.

Je vis le regard d’Angelina se glisser vers moi, jaloux et méfiant. Un peu dédaigneusement, je détournai le mien. Croyait-elle que je me souciais, comme elle, d’être remarquée du châtelain ? Mais ce Bardeau avait vraiment des idées ridicules.

Je retournai cet après-midi-là chez M. Rouchenne. Il faisait un froid gris, pénétrant, et je trouvai dans la grande salle un beau feu de chêne. Il me fit asseoir dans un fauteuil, approcha une petite table et alla chercher la broderie dont je voulais reproduire le dessin. Tandis que je travaillais, nous causâmes du pays, de ses habitants. Mon hôte me raconta des épisodes des guerres vendéennes, dont plusieurs avaient eu pour théâtre Saint-Jean-de-la-Bottellerie et ses alentours immédiats. Je me trouvais bien dans la

vieille salle au plafond enfumé, aux murs couverts d'une peinture brune, écaillée sur laquelle la chaude lumière du foyer jetait de mobiles clartés. Dans la pénombre étincelaient une ferrure d'armoire, le canon d'un fusil pendu entre deux fouets de chasse, en panoplie, le cuivre d'un bougeoir sur une encoignure. Un chat gris zébré de noir s'étirait devant le foyer. Près de moi, sur la petite table, M. Rouchenne avait posé un vase de faïence contenant les premières violettes de son jardin, et leur parfum discret se répandait autour de nous dans l'air tiède de la grande pièce, assombrie par ce jour maussade. Un tintement de sonnette annonça que quelqu'un ouvrait la barrière du petit jardin précédant le logis. Un pas ferme fit grincer le gravier. M. Rouchenne pencha la tête, écouta et dit tranquillement :

– C'est M. de Trézonnes.

J'eus un sursaut léger, et le tulle que je tenais faillit me glisser des mains.

Je balbutiai :

– M. de Trézonnes !... Alors je vais vous

laisser, monsieur. Je viendrai un de ces jours.

– Mais quelle idée, ma chère demoiselle ! Vous ne nous dérangez pas du tout, M. le vicomte vient simplement me faire une petite visite, comme il en a coutume, et nous n'avons aucun secret à nous dire.

Il se leva et alla vers la porte, qu'ouvrait à ce moment une main décidée. M. de Trézennes entra. Il eut, à ma vue, un léger mouvement de surprise, serra la main de M. Rouchenne avec un bref : « Bonjour, mon vieil ami », puis vint vers moi et s'inclina avec cette courtoisie un peu altière que j'avais déjà remarquée chez lui.

Ô désolation ! Voilà que la rougeur maudite me montait encore au visage.

Le vieillard expliquait d'un ton paisible :

– M<sup>lle</sup> d'Arbiers veut bien me faire l'honneur de visiter un vieux bonhomme comme moi. En ce moment, elle copie une broderie de ma défunte, comme vous voyez, monsieur Guy.

– Je vois, en effet... Ce dessin paraît fort beau...

Il se pencha et prit un des coins de tulle. Il avait de belles mains, longues et nerveuses, dont les mouvements devaient être adroits, nets, autoritaires. Un très léger parfum me monta aux narines, plus proche, plus subtil que celui des fleurs voisines. Puis le tulle retomba sur mes genoux et M. de Trézannes prit le fauteuil que M. Rouchenne avançait près du feu, en face de moi.

– Vous vous plaisez dans notre pays, mademoiselle ?

– Mais oui, monsieur, beaucoup.

– Il paraît que vous êtes en train de devenir une fermière parfaite ?

Je ris avec un peu d'embarras.

– Qui donc vous a conté cela ?

– Votre métayer et aussi notre hôte, ici présent. Permettez-moi de vous en féliciter. Ceci est d'un excellent exemple pour notre jeunesse féminine. Si elle voyait beaucoup de femmes de notre monde quitter la ville pour s'adonner à l'existence de la campagne, elle réfléchirait peut-

être davantage avant d'abandonner le pays.

M. Rouchenne secoua la tête.

– Peut-être... La ville les fascine. Et les parents n'ont plus d'autorité pour les retenir. Voyez les Bardeau, comme ils ont élevé leur fille !

– Oui, je leur en fais mon compliment. Aussi sottise qu'effrontée – ce qui n'est pas peu dire.

Les mots tombèrent nonchalamment des lèvres dédaigneuses. Je compris qu'il n'ignorait pas les sentiments d'Angelina, que celle-ci avait dû imaginer quelque ridicule et humiliante manœuvre de coquetterie pour le renseigner à ce sujet. J'en ressentis pour elle une confusion si vive que la rougeur de mon visage s'accrut. J'essayai de détourner les yeux. Mais ce regard profond et froid les retenait. Tandis que notre hôte nous faisait du café, M. de Trézoune se mit à parler des progrès de l'agriculture, des améliorations encore nécessaires.

Puis il passa à l'histoire de la Vendée, toucha à des questions littéraires. Sa voix, en dépit de ses notes brèves, avait des inflexions agréables qui

ajoutaient à l'attrait de sa causerie très documentée, dénuée de tout pédantisme. On sentait chez cet homme la plénitude d'une intelligence extrêmement cultivée, nourrie de réflexion et, déjà, d'expérience. Quand il parlait ainsi, son regard s'animait, s'éclairait d'une sorte d'ardeur dominatrice. Et il vous prenait... il vous prenait...

Voyons, étais-je folle ? C'étaient les sottes idées de Bardeau qui me revenaient à l'esprit et me troublaient ainsi chaque fois que s'attachaient sur moi ces yeux dont j'ignorais la nuance... Bruns ? Verts ? Gris ? Non, je ne pouvais me prononcer. Mais il y passait à certains moments comme une clarté de vie concentrée, profonde, violente et alors je croyais les voir pleins de lueurs fauves, tandis que le visage mat et viril, les lèvres fortes d'un rouge sombre, restaient froids, durs, sans frémissements.

Sur le désir courtoisement exprimé par M. de Trézennes, j'avais repris, tout en causant, le tracé de mon dessin. Mais l'ouvrage n'avancait guère, ma main n'avait plus la fermeté

accoutumée, et je finis par dire :

– Si vous le permettez, monsieur Rouchenne, je reviendrai un de ces jours terminer ceci. Il fait trop sombre maintenant.

– Oui, le temps est bien vilain. Revenez quand vous le voudrez, mademoiselle, et le plus vite possible. Je serai toujours bien heureux de vous voir.

Je me levai et pliai le tulle brodé. Mes mouvements étaient nerveux, inégaux, parce que je sentais que M. de Trézonnes me regardait. Lui aussi s'était levé. Il s'adossait à la cheminée et croisait les bras sur sa poitrine. M. Rouchenne, de son petit pas alerte, allait chercher mon chapeau, mon manteau, déposés à l'autre bout de la pièce, et s'informait avec une sollicitude paternelle si j'étais assez couverte.

– ... Parce que, voyez-vous, il fait un froid qui pénètre partout. Si je vous donnais encore une petite tasse de café, bien bouillant ?

– Oh, merci, monsieur ! J'ai très chaud et je vais marcher vite jusqu'à la Meulière.

– Alors, emportez ces violettes. Elles vous parleront du printemps, en route, et vous vous figurerez voir le soleil. Attendez, je vais aller chercher un mouchoir pour vous les envelopper, car elles sont toutes mouillées...

– Inutile de vous déranger, mon ami, j'ai ce qu'il faut.

M. de Trézennes, décroisant les bras, prit dans une pochette de son veston un petit mouchoir de soie bleue. Je protestai aussitôt :

– Mais je vais les emporter comme cela, dans un papier, simplement. Je vous en prie, monsieur...

Sans m'écouter, il alla vers la table, enleva délicatement du vase les violettes et entourra du mouchoir leurs tiges mouillées.

Cela fait, il me tendit le bouquet, que je pris d'une main hésitante.

– Merci, monsieur... Je vous ferai porter ce mouchoir...

– Oh, mademoiselle, c'est inutile ! Quand vous reviendrez ici, rapportez-le à

M. Rouchenne, qui me le remettra à notre prochaine rencontre. Cela n'a aucune importance.

Les deux hommes, malgré mes protestations, voulurent m'accompagner jusqu'à la petite grille. Je serrai encore la main du vieillard et répondis au salut de M. de Trézennes. Puis je pris d'un pas vif le chemin de la Meulière.

Comme ces violettes embaumaient ! Je les approchais à tout instant de mes narines, sans savoir au juste quel parfum je cherchais ainsi : celui des fleurs, ou l'autre, la senteur discrète et subtile du petit mouchoir bleu. Et je pensais à cette rencontre, aux paroles échangées, à la physionomie d'homme que je venais de voir pendant plus d'une demi-heure, en face de moi — que j'avais bien vue cette fois.

Oui, je comprenais maintenant la séduction que M. de Trézennes, même sans le chercher, pouvait exercer sur une âme féminine.

Moi-même, si je n'avais été prévenue, j'aurais pu, peut-être, y être prise...

Qu'était-ce donc que ce parfum ? Il était

délicieux, un peu grisant... Je ne voulais plus le respirer, car il me montait au cerveau...

Quand je fus chez moi, je retirai vite les violettes du mouchoir, pliai celui-ci et le rangeai dans un coin de mon armoire, en me promettant de ne pas oublier de le porter lors de ma prochaine visite à la Sauvaie. Puis je me mis au travail. Mais ma pensée, comme obsédée, retournait sans cesse à la salle sombre où la flamme de l'âtre projetait de grands éclats de lumière sur un beau visage viril, sur des yeux de domination, d'énergie froide, orgueilleuse, concentrée. Je pris tout à coup mon front à deux mains, en songeant avec inquiétude : « Mais voyons, est-ce que cet homme m'a jeté un sort, comme disent nos paysans ? »

## XIII

Juin était venu, et la verdure, maintenant, la belle verdure des commencements d'été que le soleil n'a pas eu encore le temps de flétrir, couvrait tout le pays. Les roses fleurissaient sur le mur de mon logis, les résédas et les giroflées répandaient leurs arômes dans le parterre que Jacques Bardeau me m'avait arrangé, tout proche de la porte vitrée de mon petit salon. Car le brave garçon, aidé de son frère venu à Pâques en permission, avait repeint les boiseries de cette pièce, ciré le parquet, remis une vitre brisée. J'avais alors disposé là les meubles qui n'avaient pu trouver place dans ma chambre : le petit canapé, les bergères, le secrétaire de bois de rose, la table à incrustations de cuivre. Au mur étaient pendus des portraits d'ancêtres. Avec l'aide de Jacques, très industriel, j'avais drapé des rideaux de soie jaune à rayures bleu pâle, un peu fanés, autour des deux fenêtres que séparait une

glace étroite, devenue verdâtre, encastrée dans la boiserie. Je me trouvais ainsi en possession d'un salon charmant où je m'installais pour travailler depuis qu'il faisait chaud.

J'avais reçu quelques commandes du magasin de broderies auquel avaient agréé les modèles envoyés. Je cherchais des dessins nouveaux et, pour cela, je m'inspirais des fleurs, du feuillage que je voyais autour de moi. Mais ce travail ne me prenait pas tout mon temps. Je continuais à faire près de Catherine mon éducation de fermière et de ménagère. Puis je m'occupais des ruches que le propriétaire de la Sauvaie était venu installer au fond du jardin. Très souvent aussi, j'allais passer l'après-midi soit chez M<sup>me</sup> Mossette, soit chez M. Rouchenne. Chez l'un et chez l'autre, je me sentais bien accueillie, réchauffée par une sympathie affectueuse. Mais j'avais un faible pour lui, mon vieil ami, discret et serviable, pour sa maison ancienne et son jardin fleuri qui sentait le tilleul, le jasmin et maintenant la rose.

J'allais broder près de lui sous le grand

marronnier, qui étendait son ombre devant le logis, ou bien dans la salle fraîche d'où le soleil se retirait à midi. Nous causions paisiblement, gaiement parfois, car M. Rouchenne n'était pas triste et il avait un tour d'esprit fin, souvent amusant sous sa bonhomie pensive, mais jamais méchant ou railleur. Il me disait : « Vous êtes comme une fleur dans ma vie. C'est bon, quand on arrive vers la fin, de voir un joli sourire jeune, des yeux si beaux qui vous réchauffent un peu et qui ont l'air de s'intéresser au vieux bonhomme que je suis. »

Je répondais, en pressant la main ridée couleur de terre brune :

– Ils n'en ont pas seulement l'air, ils s'y intéressent vraiment. Et c'est moi, monsieur Rouchenne, qui dois vous être reconnaissante à jamais d'accueillir avec cette bonté paternelle une orpheline qui sent si cruellement le vide laissé par l'absence de toute affection familiale.

Ainsi, jour par jour, se fortifiait une amitié que nous ne manifestions guère en paroles, mais que nous sentions tous deux, si confiante et si sûre, au

fond du cœur. Je la laissai paraître dans mes attentions filiales à l'égard du vieillard, et lui, avec le tact de la bonté véritable, savait me montrer discrètement que je lui devenais chère, comme une enfant qui eût été à lui.

J'avais vu quatre fois M. de Trézennes à la Sauvaie. Il était toujours courtois, et même aimable à sa manière froide. Ses longs séjours à la campagne n'avaient nui en rien à ses allures d'homme du monde. Je causais littérature avec lui, j'essayais de rester naturelle, comme si j'étais seule avec M. Rouchenne, de ne laisser rien paraître de cette gêne un peu tremblante, de cette émotion craintive que je ressentais toujours en sa présence et que j'emportais encore en quittant la Sauvaie. Je m'irritais ensuite de cette impression, je me promettais de n'être pas aussi sotte à la prochaine occasion... Et chaque fois je subissais à nouveau l'influence du regard dominateur, si beau, qu'un sourire assez rare éclairait parfois sans l'adoucir.

Car M. de Trézennes n'était pas gai. Il parlait de la vie, de ses manifestations diverses, avec un

scepticisme un peu âpre, avec le dédain amer de l'homme qui a goûté de tout et n'a trouvé que désillusion en cette recherche.

M. Rouchenne disait d'un ton de reproche discret :

– Voyons, monsieur Guy, il y a tout de même du bien en ce monde, il y a tout de même de la vérité et de la bonté.

Le châtelain répondait :

– Oui, puisque vous y êtes.

Ces deux hommes, si dissemblables d'allure, d'éducation, de nature, paraissaient unis par une amitié forte et silencieuse. Car, devant moi du moins, elle n'était pas expansive. Mais on la sentait entre eux, on la voyait dans le regard du vieillard où l'affection grave se nuançait de respect, et dans les manières attentives, déférentes du jeune homme qui venait visiter ce solitaire et le traitait en égal.

Un jour, comme je restais seule avec M. Rouchenne, après le départ du châtelain, je lui demandai :

– Vous aimez beaucoup M. de Trézennes ?

– Oui, beaucoup.

Il ajouta, après un petit temps de silence :

– C'est un homme qu'on ne connaît pas.

L'apparence n'est rien chez lui.

– Il semble bien autoritaire et très dur.

Le vieillard secoua la tête en répétant pensivement :

– On ne le connaît pas.

Il parlait toujours fort peu des uns et des autres et je ne m'étonnai pas qu'il laissât sans réponse plus précise la réflexion que je venais de faire. Cependant, j'en conclus qu'il n'avait peut-être pas de protestation motivée à y opposer.

La Saint-Jean tombait cette année-là un dimanche. Fête patronale du pays, on s'y préparait à l'avance, et j'avais été réquisitionnée par le curé pour grossir le chœur des chanteuses... Puis, le bon prêtre ayant constaté que ma voix était agréable et bien exercée, je dus accepter de chanter un solo à la grand-messe et aux vêpres.

Deux jours auparavant, dans chaque maison du pays, on se mit à confectionner les gâteaux pour la fête. Catherine, quelque temps avant, m'avait montré à faire ces sortes de galettes, un peu épaisses, mais savoureuses, qu'elle réussissait mieux qu'aucune femme des alentours. Comme elle souffrait d'une brûlure à la main et qu'Angelina était dans une période d'humeur hargneuse, — un état qui lui devenait décidément presque habituel — je m'offris à pétrir la pâte ; puis, sur les indications de Catherine, je formai des gâteaux de plusieurs dimensions. Il y en avait pour les voisins, pour les amis ; l'un d'eux était destiné au château. Catherine, un peu glorieuse, m'apprit que M. de Trézonnes avait dit un jour : « Je ne mange que de la galette de la Meulière, le jour de la Saint-Jean, elle est très supérieure à celles que m'envoient mes métayers. »

Comme je finissais ce travail, la petite fille du boulanger passa pour emporter les gâteaux à la cuisson. Je les lui remis et allai vers une terrine pleine d'eau où je lavai mes mains enfarinées. J'eus tout à coup une exclamation :

– Ah ! J’ai perdu ma bague !

C’était un petit cercle d’or orné d’une turquoise et de perles, bijou très simple, le seul que je portais habituellement et auquel je tenais beaucoup parce qu’il avait appartenu à ma mère.

Après de minutieuses recherches dans la salle, il devint évident qu’ayant oublié de retirer ma bague ainsi que je le faisais toujours pour ce genre de travail, celle-ci avait dû glisser de mon doigt, un peu amaigri, tandis que je pétrissais la pâte, et qu’elle se trouvait probablement dans un des gâteaux emportés par la petite fille.

– Comme c’est ennuyeux ! dit Catherine. Mais il ne faut pas vous tourmenter, mademoiselle Gillette. Si c’est ça, elle se retrouvera. Je préviendrai dans les maisons où je porterai les gâteaux, et comme c’est chez des gens honnêtes, on vous la rendra, pour sûr. Quant au château, il n’y a rien à craindre. Ma galette ne va que sur la table des maîtres. Si la bague y est, M. le vicomte la fera rapporter ici.

– Il serait mieux quand même d’avertir, Catherine. On peut se casser les dents là-dessus

ou même risquer de l'avaler.

– Vous avez raison, mademoiselle. Eh bien ! Bardeau, en portant le gâteau, préviendra le maître d'hôtel.

Cela réglé, j'allai m'habiller et me rendis à l'église, où avait lieu l'avant-dernière répétition.

Le chœur, pour la première fois, chanta à peu près juste ; M<sup>lle</sup> Brunet, la fille du notaire, daigna écouter les observations que lui adressait l'organiste et contint les éclats d'une voix trop puissante. Enfin, tout alla bien, et le curé, venu pour juger de l'effet, déclara, en se frottant les mains, que la fête serait fort belle, grâce à nous, ses auxiliaires, et aux châtelains, qui avaient envoyé des fleurs superbes pour la décoration de l'église.

Le soin de cette décoration nous incomba encore, le lendemain. Je rendrai tard, un peu fatiguée par la chaleur orageuse, la tête lourde d'avoir respiré le parfum de toutes ces fleurs et entendu pendant deux heures les voix et le petit orgue répéter les mêmes passages, dans l'atmosphère moite de l'église.

Pour la première fois, le lendemain, je remis ma robe bleu pâle. En jetant un coup d'œil sur la glace, je me trouvai une physionomie un peu différente de celle de l'année précédente, je n'aurais su dire, cependant, ce qui était changé en elle. Mais je songeai avec quelque émotion : « Il me semble que je suis plus jolie. »

Catherine, quand j'entrai dans la salle où elle m'attendait avec sa fille, s'exclama en joignant les mains :

– Que vous êtes gentille, mademoiselle Gillette ! C'est rien de le dire ! Cette robe-là, elle est de la couleur du ciel, aujourd'hui. Et comme c'est bien travaillé ! Tu n'en ferais pas autant, toi, l'Angelina ? Pensez, mademoiselle, qu'il a fallu payer quatre-vingts francs de façon, à la ville, pour cette toilette de carnaval qu'elle porte là !

Elle désignait la robe de soie « corail » qui habillait – ou plutôt déshabillait sa fille. Les cheveux roux – du moins ce qu'il en restait après avoir passé par les ciseaux du coiffeur – disparaissaient complètement sous une espèce de casque en paille couleur jaune d'œuf qui ne

laissait guère voir que le nez, copieusement poudré, et les lèvres avivées d'un affreux rouge vineux.

Un regard haineux me frappa en plein visage, tandis que la mère poursuivait, avec un peu de colère :

– J'étais en train de lui dire que j'avais honte de la voir avec cette toilette-là, et elle...

Angelina l'interrompit d'un ton de fureur sourde :

– Eh bien ! J'irai seule, si ça vous gêne ! Je n'ai pas besoin de vous.

Et elle s'en alla. Sa démarche, assez disgracieuse naturellement, devenait grotesque, gênée par les très hauts talons des souliers fins qui lui comprimaient fâcheusement les pieds et l'obligeaient à marcher les genoux pliés, car elle avait peine à tenir son équilibre.

Catherine gémit :

– Ah ! Si c'est possible, tout de même ! Si c'est possible ! Qu'est-ce qu'on va dire dans le pays ? A-t-elle l'air d'une honnête fille, comme

ça ? Le père ne l'a pas vue encore avec cet attifement-là, mais il va se fâcher, pour sûr !

– Et il n'aura pas tort. Mais pourquoi ne lui avez-vous pas défendu de s'habiller ainsi ?

Elle murmura, les yeux pleins de larmes :

– Parce que ça n'aurait servi à rien, mademoiselle. Elle se moque de moi, quand je dis quelque chose. Maintenant, c'est trop tard pour l'élever... c'est bien trop tard.

Elle soupira, en essuyant ses larmes. Pauvre femme, qui avait cru pouvoir récolter dans l'âme de sa fille ce qu'elle n'y avait pas semé !

Cette petite scène m'avait émue et attristée. Est-ce pour cela que je chantai avec plus de chaleur fervente, ce matin-là, en arrivant à me distraire absolument de l'assistance qui remplissait l'église ? Le chant est une prière, et j'avais besoin de prier pour Catherine, pour cette malheureuse Angelina, pour moi-même, qui me sentais parfois inquiète, troublée, sans en connaître la raison.

La famille de Trézennes était à son banc, près

du chœur. De la petite tribune où je me trouvais avec les chanteuses, je voyais ces dames, toujours très élégantes, et près d'elles la haute silhouette aux épaules vigoureuses, la tête brune et altière. À côté du châtelain se trouvait un jeune homme plus petit, que je ne connaissais pas.

La messe terminée, je descendis et trouvai au bas de la tribune tous les Bardeau. Nous sortîmes ensemble. Au passage, M. Rouchenne me serra la main en disant avec émotion :

– Ah ! Que vous avez bien chanté ! Venez demain, que je vous en complimente.

D'autres personnes m'arrêtèrent pour m'adresser leurs félicitations. Et quand je fus hors du porche, je vis M. de Trézennes se détacher d'un groupe et s'avancer vers moi.

– Ma belle-mère et ma sœur seraient enchantées, mademoiselle, de connaître l'heureuse propriétaire de cette voix qui vient de nous charmer. Voulez-vous me permettre de vous présenter à elles ?

Je balbutiai je ne sais quoi. M<sup>me</sup> de Trézennes

et sa fille s'avançaient déjà. Elles se montrèrent fort aimables, me firent quantité de compliments, ainsi que les châtelains du voisinage qui s'entretenaient avec elles au moment où je sortais de l'église. La vicomtesse me présenta son fils Paul de Trézannes, le sous-officier de chasseurs, en congé de convalescence à la suite d'une pneumonie. C'était un assez joli garçon, mais il perdait tous ses avantages près de la virile et hautaine beauté de son frère. En revanche, il me parut infiniment moins intimidant, car son regard était doux et ses manières fort empressées.

M<sup>lle</sup> de Trézannes, qui semblait vive et enthousiaste, s'écria d'un ton de prière :

– Oh ! Mademoiselle, je serais tellement ravie si vous vouliez venir quelquefois chanter avec moi ! J'ai une foule de jolis duos. Ce serait tellement amusant !

J'essayai de me dérober, mais M<sup>me</sup> de Trézannes appuya la demande de sa fille, tout en consultant d'un regard déférent et craintif son beau-fils en face d'elle. Il avait semblé jusque-là inattentif aux paroles échangées près de

lui, et ses yeux avaient une expression lointaine que j'avais déjà remarquée, à la Sauvaie. Il les ramena vers moi à ce moment, tandis qu'il disait, répondant ainsi à l'interrogation muette de M<sup>me</sup> de Trézannes :

– Certes, nous serions tous charmés que M<sup>lle</sup> d'Arbiers voulût bien nous faire jouer de sa voix, à la Bottellerie. Mais je n'oserais trop insister, car je sais sa vie si occupée que je craindrais d'être indiscret.

M<sup>lle</sup> de Trézannes dit d'un ton suppliant :

– Oh, Guy, insistez quand même, je vous en prie ! M<sup>lle</sup> d'Arbiers a bien quelques instants de liberté ?... N'est-ce pas, vous viendrez quelquefois, mademoiselle ? Une fois dans la semaine, par exemple ?

Je ne pouvais refuser plus longtemps. Il fut convenu que j'irais le jeudi suivant passer une partie de l'après-midi à la Bottellerie. Après cela, je pris congé des châtelains et rejoignis les Bardeau qui m'attendaient plus loin.

Les braves gens me firent part de tous les

compliments qu'ils avaient déjà recueillis à mon sujet. Ils en étaient visiblement très fiers, et je crois bien qu'ils me considéraient comme un personnage de plus grande importance, maintenant que j'avais été remarquée de tant de monde et invitée au château.

– Dame, mademoiselle Gillette, c'est bien votre place ! conclut Catherine. Vous avez l'air d'une petite princesse, même quand vous faites la fermière. Bien sûr que vous ne devez pas être embarrassée dans les beaux salons.

– J'y serai fort ennuyée en tout cas. Je ne connais pas ces dames, nous devons avoir fort peu de goûts communs. En outre, j'ai tant à travailler !

– Cela vous reposera, vous distraira, mademoiselle. Et puis, là, vous pourrez peut-être connaître quelqu'un de votre monde, un monsieur très bien qui vous prendra pour femme.

Je levai les épaules avec un petit rire contraint.

– Je ne songe pas à l'impossible, ma bonne Catherine. Dans notre monde, les filles pauvres

ne se marient guère.

– Si, quelquefois, quand elles sont jolies.

– Alors, ce sont souvent de tristes mariages. Elles donnent leur beauté en échange de la fortune et se marient sans amour, quelquefois sans estime. Grâce à Dieu, j’espère n’être jamais de celles-là !

Catherine, obstinée, hocha la tête en marmottant que « M<sup>lle</sup> Gillette n’était pas de celles qui doivent rester vieilles filles ».

Angelina était rentrée avant nous. Au déjeuner, elle ne parut pas. La mère avait les yeux rouges. Bardeame essayait vainement de paraître gai. Après le repas, Catherine m’apprit que son mari avait fait une scène à Angelina à propos de sa toilette et de ses manières. Elle avait répondu avec insolence, et comme le père la frappait, elle avait levé la main sur lui. Alors Catherine s’était précipitée entre eux et avait entraîné son mari dehors.

– Elle était comme une furieuse, mademoiselle. Elle nous a crié : « Vous verrez,

vous verrez, si je me laisserai faire ! Je mettrai les toilettes que je veux et je n'écouterai rien, rien ! » Quel malheur ! Si on m'avait dit que ma petite Angelina deviendrait comme ça !

J'essayai de la consoler, je lui promis d'apaiser Bardeame, qui disait : « Si je la vois encore avec sa figure peinte, je lui donne une rouée de coups dont elle se souviendra ! »

Toutes ces légitimes indignations avaient le tort de venir trop tard. La faiblesse des parents, leur inconsciente vanité d'avoir une fille qui portait des toilettes de demoiselle, un relâchement dans la morale, dans les idées religieuses, produisaient ce triste résultat qui désespérait aujourd'hui les pauvres Bardeame, aussi coupables que malheureux.

À trois heures, je retournai à l'église pour les vêpres. L'assistance était moins nombreuse. Il n'y avait personne du château. M<sup>me</sup> Mossette, à la sortie, m'emmena chez elle pour prendre un verre de sirop. Puis je revins lentement vers mon logis. La ferme était déserte. Tous les Bardeame – sauf Angelina, probablement toujours dans sa

chambre – passaient la fin de la journée chez des amis, et le valet avait congé aujourd’hui. Je traversai la cour et me trouvai dans le clos des pommiers. Un peu d’air coulait entre les arbres. Il était chaud encore, mais il me parut bon après cette journée orageuse. J’ôtai mon chapeau et m’assis sur un vieux banc, entre deux pommiers. Je me sentais fatiguée, je souffrais de la tête, et cette petite halte dans la tranquillité du clos ombragé ne pouvait que m’être favorable.

Je me trouvais là depuis dix minutes, pensant à la pauvre Catherine, à Angelina, à la visite que je devais faire à la Bottellerie, quand un chien aboya dans la cour et tira sur sa chaîne. Je pensai : « La maison est fermée, et Angelina est là. Elle peut se déranger pour voir qui arrive. » Et je ne bougeai pas. Après une journée fatigante, j’éprouvais une sorte de bien-être un peu torpide, dans la paix tiède de cette fin de jour. Il me semblait que je ne pourrais jamais me lever, franchir la courte distance qui me séparait de mon logis...

Mais un pas foulait maintenant l’herbe du

clos, derrière moi – car je tournais le dos à la cour. Je songeai tout à coup : « Si c'était un chemineau ? » Et il me vint à l'esprit des récits entendus – des récits terribles.

Je me levai, me détournai, déjà tremblante d'effroi, et jetai un coup d'œil inquiet sur l'arrivant. Dans la lumière du couchant, je vis le visage fier de M. de Trézonnes et ses yeux volontaires qui me regardaient. Il se découvrit, en continuant d'avancer. La clarté encore chaude joua sur ses cheveux bruns, qu'il portait un peu longs et qui ondulaient légèrement. Il passa entre deux pommiers et s'arrêta à quelques pas de moi.

– Mademoiselle, veuillez m'excuser.

J'étais debout, derrière le banc, les bras au long du corps. Mon cœur restait serré par l'inquiétude de la minute précédente, et l'effroi n'avait pas dû quitter mes yeux, car M. de Trézonnes, s'interrompant, dit avec quelque vivacité :

– Mais, mademoiselle, je crains de vous avoir fait peur !

Je murmurai :

– Non... c'est-à-dire... je pensais aux chemineaux...

– Il est un peu imprudent, en effet de rester seule ici. La ferme semble déserte ?

– La fille des Bardeauze doit y être, je crois. Et puis, je ne suis pas peureuse. Mais cette idée m'est venue tout à coup en entendant marcher derrière moi.

J'essayais de sourire. Mais un petit frisson me parcourait le corps – sans doute un effet rétrospectif de l'inquiétude que je venais d'éprouver. Et je songeais : « Que vient-il faire ? Pourquoi est-il ici ? »

– Je regrette d'avoir été la cause de cette frayeur... Je venais vous rapporter un objet qui, je le crois, vous appartient...

Tout en parlant, il plongeait les doigts dans une petite poche de son veston et en retirait un cercle d'or qu'il me tendit.

Très surprise, je m'exclamai :

– Oh ! Ma bague !

– Je ne m'étais donc pas trompé ? Il me semblait bien, en effet, avoir vu ce bijou à votre doigt, et quand je l'ai trouvé, dans le gâteau de la Meulière, j'ai pensé aussitôt que vous l'aviez laissé tomber dans la pâte.

J'étais très rouge, et je sentais une confusion pénible m'envahir, car dans le regard de M. de Trézennes je voyais comme une lueur d'ironie que je n'y avais jamais remarquée encore.

Je dis en essayant de réprimer le frémissement de ma voix :

– En effet, elle a glissé de mon doigt tandis que je pétrissais la pâte. Je ne m'en suis aperçue qu'une fois les gâteaux terminés ; mais je ne savais dans lequel se trouvait cette malencontreuse bague. Les Bardeume devaient prévenir les personnes chez lesquelles ils en porteraient, afin d'éviter tout accident. Avaient-ils omis de le faire chez vous, monsieur ?

– C'est probable, car mon maître d'hôtel ne m'en a rien dit.

– Que c’est désagréable... Vraiment, je regrette beaucoup...

– Oh ! Mademoiselle, cela n’est d’aucune importance ! Je ne me suis même pas ébréché la moindre dent.

Il souriait – de ce sourire qui n’adoucissait pas le regard. Des dents superbes montrèrent leur blancheur ivoirée entre les lèvres fortes et rouges.

Machinalement, je glissai à mon doigt le petit cercle d’or. J’étais gênée, terriblement gênée par ce regard, dont l’expression changeait, me semblait-il, devenait un peu ardente tout en restant volontaire et légèrement ironique.

Je détournai le mien. Le soleil couchant arrivait jusqu’à nous et semait l’herbe de taches lumineuses. Je sentais, sur mes cheveux, un reflet de cette clarté du soir, je le voyais sur mes mains nerveuses, distraites, et sur la bague que je faisais glisser le long du doigt, d’un geste inconscient.

Un long silence passait entre nous. Un peu de brise frôla le feuillage des pommiers et les taches de lumière se déplacèrent sur l’herbe du clos.

Puis la voix de M. de Trézonnes s'éleva, nette et calme :

– Il paraît toujours agréable d'entendre conter *Peau-d'Ane* et d'admirer une robe couleur du temps.

De nouveau, nos yeux se rencontrèrent. Je vis distinctement cette fois, dans les siens, l'ironie à peine voilée sous l'ardeur lointaine du regard.

Mes joues brûlèrent plus fort. Que voulait-il dire ? Est-ce que... est-ce qu'il aurait pensé que j'avais laissé tomber cette bague volontairement dans le gâteau destiné au château – comme *Peau-d'Ane* ?

Cette idée me pénétra d'une confusion telle que la parole me manqua d'abord.

Mais je me ressaisis aussitôt et ripostai, en osant le regarder bien en face :

– Si cette petite mésaventure rappelle par quelque côté le conte de Perrault, elle n'en est pas moins pour moi fort désagréable, vous pouvez en être certain, monsieur.

Il laissa passer quelques secondes avant de

répondre :

– Mais j’en suis persuadé, mademoiselle.

Puis il s’inclina en ajoutant :

– Pardonnez-moi de vous avoir dérangée.

Je balbutiai quelques mots, je ne sais quoi, peut-être un remerciement. Il remit son chapeau et s’éloigna. Je le vis disparaître hors du clos, vers la cour.

Alors, je me détournai, je ramassai d’un geste machinal la petite cloche de paille blanche garnie d’un ruban noir, qui avait glissé tout à l’heure de mes genoux quand je m’étais levée. Mon visage restait brûlant, mon cœur était comme oppressé par un émoi craintif, une surprise éperdue. Qu’était-ce donc, cette expression que je venais de voir dans le regard du châtelain ? Elle ne m’était pas tout à fait inconnue. Je l’avais remarquée dans les yeux de Marc Borday quand ils s’attachaient sur moi. Mais comme elle paraissait tout autre chez M. de Trézannes ! Comme elle venait de me faire frissonner !

Etait-ce de la joie ou de l’effroi qui me tenait

là palpitante, les yeux mi-clos ? Je ne savais. Je cherchais à rassembler mes pensées, à me persuader que j'étais folle, que j'avais rêvé, que jamais cette lueur d'admiration passionnée n'avait passé dans les yeux superbes, les yeux fiers et lointains.

Mais oui, c'était une sottise imagination de ma part. À force de vivre dans une atmosphère où s'exerçait le prestige du châtelain de la Bottellerie, j'en arrivais, moi aussi, à me forger les plus sottes idées romanesques.

Vraiment, j'avais bien besoin de tant blâmer Angelina. Car j'étais aussi ridicule en m'imaginant que M. de Trézannes...

Je secouai les épaules, dans un mouvement d'impatience contre moi-même. Car je venais de m'aviser tout à coup que cet étranger occupait beaucoup trop ma pensée, depuis quelque temps. Je le connaissais bien peu, mais il y avait en lui une puissance qui vous prenait, vous dominait...

En songeant ainsi, je m'en allais vers mon logis, lentement. Le soleil s'abaissait derrière la vieille maison. Quand j'entrai dans le salon, il

éclairait encore les fenêtres, ouvertes sur le jardin silencieux. Je m'approchai du seuil, je respirai l'air tiède, qui sentait le tilleul. Mes mains se serraient contre ma poitrine. Je souffrais, j'étais folle... j'avais je ne sais quoi...

Je murmurai :

– Voyons, Gillette... voyons, à quoi penses-tu ?

Et puis je me mis à pleurer, nerveusement. Je m'appuyai au chambranle d'une porte-fenêtre et les reflets du soleil couchant me caressèrent le front, les cheveux. En abaissant les yeux, je les voyais sur le crêpe bleu de ma robe... Ma robe couleur du temps...

Il m'avait comparée à la princesse du conte. Il avait cru que je l'imitais avec préméditation... À cette seule pensée, je rougissais encore. L'avais-je convaincu de son erreur ? Je l'ignorais. J'aurais voulu savoir...

Une abeille bourdonna près de moi, frôla mes cheveux, tourna un instant dans la clarté légère du soir. Un peu d'air agita les feuilles du tilleul,

ploya les tiges des tournesols dans le petit parterre. La senteur multiple des champs, des fleurs, de la terre m'environna. Je m'appuyai plus fort au mur décrépi. Ma pensée inquiète, désemparée, mon cœur triste et lourd s'en allaient vers celle qui m'avait quittée, vers ma mère au doux visage, aux yeux tendres. Et je songeai : « Comme elle me manque ! Comme je suis seule ! »

## XIV

La visite à la Bottellerie, qui m'enthousiasmait déjà assez peu auparavant, me coûtait plus encore à faire après cet incident. J'appréhendais de voir M. de Trézannes, de rencontrer encore ce regard... Cependant, nous étions inévitablement destinés à nous retrouver en présence, là ou ailleurs. Et ayant accepté l'invitation des châtelains, je ne pouvais plus m'y soustraire sans prétexte plausible.

Je me rendis donc au château le jeudi suivant. M<sup>me</sup> de Trézannes et sa fille m'accueillirent le plus aimablement du monde. Nous fîmes de la musique, Jacqueline et moi, et Paul de Trézannes accompagna nos duos. Puis le thé fut servi au jardin, sous de vieux arbres superbes. Je me montrai fort gaie, sans arrière-pensée. Un mot de la vicomtesse, au début de ma visite, m'avait appris que son beau-fils, sorti en automobile, ne

rentrerait que pour le dîner. Je n'avais donc pas à craindre de le voir apparaître et je pouvais jouir en toute sécurité de cet après-midi fort agréable. M<sup>me</sup> de Trézonnes, frivole et quelque peu poseuse, ne me plaisait qu'à demi. De même, son fils, aimable, très gai, très empressé près de moi, mais qui devait être une nature molle, légère, de médiocre valeur morale. Jacqueline me semblait plus sympathique. Petite, pas jolie, mais vive et avenante, elle avait un regard doux, souvent rieur, et des manières fort gracieuses. Son intelligence paraissait moyenne, mais elle l'avait cultivée et causait avec agrément, sans pose. Cependant – influence de l'éducation, sans doute – ses idées manquaient souvent de sérieux, de réflexion.

L'atmosphère de luxe discret, de bien-être élégant, l'amabilité des châtelaines, l'empressement de Paul de Trézonnes me grisait un peu. Quand Jacqueline me demanda de revenir, je ne sus pas refuser, en dépit des résolutions prises d'avance. Elle s'écria joyeusement :

– Ah ! Que vous êtes gentille ! Je suis sûre que

nous allons nous aimer beaucoup. C'est charmant d'avoir une aimable voisine comme vous ! Cela me réconciliera presque avec la Bottellerie.

Je demandai :

– Vous vous y ennuyez ?

– Oui, souvent. Maman et moi, nous aimons le monde, le mouvement. Ici, on ne vit pas.

– Cependant, on peut s'y créer bien des occupations utiles et intéressantes.

– Oui, comme vous, qui êtes tellement courageuse. Mais il me semble que ce doit être si dur !

Paul de Trézennes ajouta :

– Si austère, à votre âge !

– Ni dur, ni austère, je vous assure. Les journées passent sans que je me sois ennuyée un seul instant.

– C'est admirable !... Et voilà ce que notre frère voudrait voir faire à Jacqueline.

La jeune fille murmura avec une moue légère :

– Oh, Guy est si exigeant ! Jamais je ne le

contenterai, alors, je reste telle que je suis.

Paul de Trézonnes conclut :

– Tu as bien raison !

Ce n'était pas mon avis. Il me semblait que M<sup>lle</sup> de Trézonnes eût pu mener une vie plus utile, donner l'exemple du dévouement et du travail, dans ce pays où le nom des siens possédait tant de prestige. Et, sur ce point, je trouvais que son frère aîné n'avait pas tort.

En me reconduisant jusqu'à la grille, un peu plus tard, Jacqueline me demanda :

– Pourquoi n'avez-vous pas mis votre jolie robe bleue ? Je l'aime beaucoup et elle vous va si bien !

– Mais... je ne sais pas...

Comment lui dire que cette pauvre petite robe, si simple, je n'avais pas osé m'en revêtir parce qu'elle avait été assimilée, par le vicomte de Trézonnes, à la robe merveilleuse de la princesse du conte dont le prince tomba amoureux.

– Vous l'aurez dimanche, quand vous viendrez, n'est-ce pas ? La garniture du haut est

charmante et je voudrais vous demander d'en prendre le modèle.

Je promis de la mettre à ma prochaine visite. Puis, ayant serré la main du frère et de la sœur, je regagnai la Meulière. J'étais satisfaite de mon après-midi, de mes hôtes. Tout s'était fort bien passé et je n'avais pas vu le châtelain. Mais je ne sais quel regret demeurait au fond de mon cœur, cherchait à troubler mon contentement.

Au dîner, Bardeau demanda :

– Eh bien, notre demoiselle, ça a bien marché, la visite à la Bottellerie ?

– Mais très bien. Ces dames ont été charmantes, et j'ai dû promettre d'y revenir dimanche.

Catherine dit avec satisfaction :

– Ah ! tant mieux ! Ce sera agréable pour vous, mademoiselle Gillette, ces relations-là.

Jacques, qui piquait une tranche de lard sur son pain, fit observer :

– M. le vicomte ne devait pas y être, car je l'ai vu passer en voiture, s'en allant vers la

Bottellerie.

– Non, il n’y avait que son frère.

Bardeau me déclara :

– M. Paul ne le vaut pas, loin de là. C’est un garçon pas méchant, mais mou comme un linge. Par exemple, il file doux devant M. Guy, comme tout le monde.

– Oui, il m’a paru que M<sup>me</sup> de Trézennes et ses enfants n’avaient pas l’air tout à fait chez eux dans cette demeure. Ils semblaient se trouver sous l’influence d’une autorité toute-puissante, s’exerçant sur eux, même à distance.

– C’est bien ça, mademoiselle. M<sup>me</sup> la vicomtesse est au château comme une invitée. La femme de charge prend directement les ordres de M. le vicomte, et personne ne s’aviserait de commander quelque chose d’un peu conséquent en dehors de lui.

Je songeai tout haut :

– La situation ne doit pas être toujours agréable pour ces dames. Et s’il s’agit de même à l’égard de sa femme, quand il en aura une, je la

plains d'avance !

À ce moment, mes yeux, tombant sur Angelina, assise en face de moi, rencontrèrent un regard mauvais, haineux. Je l'avais déjà remarqué, les jours précédents. Cette fille me détestait. Pourquoi ? Je l'ignorais, mais je me promettais de lui en demander la raison dès qu'une occasion se présenterait, car cette animosité sourde me devenait infiniment désagréable.

Je craignais un peu de rencontrer M. de Trézannes à la Sauvaie, en m'y rendant le lendemain. Mais il n'en fut rien. Je passai quelques heures auprès de mon vieil ami, à qui je racontai ma visite à la Bottellerie. Il me dit :

– Il faut y aller souvent. M<sup>lle</sup> Jacqueline n'a pas été élevée bien sérieusement, mais elle est bonne et aimable. Vous lui ferez du bien, mademoiselle Gillette. En outre, cela vous distraira un peu.

– Oh ! Des distractions, j'en ai bien assez avec mon travail.

– Ce n'est pas la même chose. Il faut rester en contact avec le monde dont vous êtes.

– Vous ne craignez donc pas que le luxe de cette demeure, l'élégance de ces dames aient une fâcheuse influence sur moi ?

Il secoua la tête, en me regardant avec un sourire.

– Non, je ne crains pas cela pour vous.

– Peut-être avez-vous tort.

Il sourit en répliquant :

– Je ne crois pas.

Quand j'arrivai à la Bottellerie, le dimanche suivant, j'y trouvai les châtelains du voisinage auxquels j'avais été présentée à la sortie de la messe de la Saint-Jean. M. de Trézennes était là aussi, cette fois. J'eus grand-peine à contenir mon émotion quand il me salua. Je crois bien que ma main trembla un peu, en se tendant vers la sienne. Mais son regard m'effleura à peine et aussitôt je me trouvai plus à l'aise. D'ailleurs, il ne s'occupa guère de moi et m'adressa un compliment assez bref quand j'eus chanté. Il causa beaucoup avec

une jeune femme de très fière mine, M<sup>me</sup> de Castellier, qui était, paraît-il, une femme de lettres de grand talent. Elle avait un teint pâle et de beaux yeux bleus qui semblaient considérer avec complaisance son interlocuteur. Je la jugeai coquette, et elle me déplut extrêmement.

Paul de Trézonnes, en revanche, se montra fort aimable avec moi. J'en éprouvai, je l'avoue, un certain petit chatouillement d'amour-propre. Car je voyais bien qu'il me trouvait jolie et que ma conversation lui plaisait. Alors, un démon m'offrant la tentation, je me mis, moi aussi, à faire la coquette – comme « l'autre ». Ce jeu nouveau m'amusa, me grisa surtout. Paul de Trézonnes, je le voyais bien, était sous le charme. Et je compris alors, comme je ne l'avais jamais fait encore jusqu'ici, le pouvoir qui était en moi. Mon cœur se gonfla de satisfaction orgueilleuse. En jetant un coup d'œil vers M<sup>me</sup> de Castellier, je pensai : « Elle a plus de trente ans, elle se fane déjà, et ses yeux sont languissants. Dans les miens, je peux mettre tant de vie ! Et j'ai vingt ans. »

Les hôtes des Trézannes dînaient ce soir-là à la Bottellerie. Ces dames voulaient me retenir aussi. Mais je refusai, en voyant que M. de Trézannes n'appuyait pas l'invitation de sa mère et de sa sœur. Assis près de la femme de lettres, il l'écoutait parler de la Norvège où elle venait de voyager et ne semblait pas s'apercevoir du petit débat qui s'agitait à l'autre bout du salon. Ma présence lui était probablement désagréable. Eh bien ! Je ne la lui infligerais pas plus longtemps !

Je coupai court aimablement, mais fermement, aux instances de Paul de Trézannes et pris congé de mes hôtes et de leurs amis. M. de Trézannes, me voyant prête au départ, s'était levé. Il s'avança et dit brièvement à son frère :

– Je vais accompagner M<sup>lle</sup> d'Arbiers.

Je balbutiai :

– Mais, monsieur, je vous en prie... Que personne ne se dérange pour moi...

Sans m'écouter, il me suivit dans le vestibule. Au seuil de la porte, j'essayai encore de dire que

je ne voulais pas qu'il se dérangeât davantage.  
Mais il m'interrompit aussitôt :

– Laissez-moi, mademoiselle, remplir mon devoir de maître de maison. Ce sera un grand plaisir pour moi.

Nous sortîmes du château. L'allée de hêtres s'étendait devant nous, un peu sombre, car le ciel se couvrait. Pendant un moment, nous marchâmes en silence. Mon cœur battait très fort. J'aurais voulu me trouver à cent lieues de là, et j'étais toute palpitante d'émoi, d'inquiétude vague.

Il demanda :

– Vos occupations de fermière vous plaisent-elles toujours, mademoiselle ?

– Toujours, monsieur.

– Mon vieil ami Rouchenne m'a dit que vous vous entendiez fort bien à l'apiculture.

– C'est grâce à ses leçons, en tout cas. Mais il est vrai que je m'y intéresse extrêmement.

– Vous avez raison. C'est une occupation saine, intelligente... et même poétique. Elle vaut

infiniment mieux que beaucoup d'autres et surtout que les plaisirs mondains, le flirt et la coquetterie.

Je murmurai :

– Oui... oui, certainement.

La chaleur venait à mes joues. Je me demandai aussitôt : « Dit-il cela pour moi ? »

Ma conscience me reprochait déjà mes petits manèges de l'après-midi. Ces paroles précisaient mon remords. Et quelle confusion, quelle souffrance de penser qu'il me tenait maintenant pour une coquette.

Nous étions à quelques pas de la grille. Je m'arrêtai et levai sur lui un regard résolu – bien qu'un frisson léger courût en moi.

– Vous avez raison, monsieur. Aussi me voyez-vous toute décidée à ne plus quitter, pour les distractions un peu mondaines, ces occupations si bonnes à l'âme et au corps. Elles, au moins, ne laissent pas de regrets, ni de malaise.

– Je n'ai pas voulu dire tout à fait cela,

mademoiselle. Et il nous serait vraiment trop pénible de renoncer maintenant à entendre cette voix dont nous avons goûté aujourd'hui tout le charme.

Quelle séduction puissante existait dans ce regard. Comme, sans douceur, par la seule force d'une volonté secrète, concentrée, il savait vous saisir le cœur et le cerveau, vous jeter dans l'âme un émoi étrange, où se mêlaient l'angoisse et les délices.

M. de Trézonnes ajouta :

– Il faut apprendre à vivre dans le monde sans se gêner à son contact. C'est chose difficile, mais non impossible, quand on a l'âme honnête et élevée.

Je murmurai :

– La mienne n'est peut-être pas ainsi.

– Il me semble qu'elle l'est, au contraire.

Il prit la main que je lui tendais machinalement et la serra d'une pression ferme, sans rudesse.

– Au revoir, mademoiselle. Nous vous

attendons un des jours de cette semaine, comme vous l'a dit ma sœur. Et je chercherai, pour vous le donner à lire, un très intéressant ouvrage sur les abeilles, dont je vous avais parlé lors de notre dernière rencontre à la Sauvaie.

Je franchis la grille et m'engageai sur la route dans la direction de la Meulière.

De chaque côté s'élevaient des taillis touffus qui cessaient brusquement une vingtaine de mètres plus loin, au coude du chemin, pour faire place à des champs de blé.

Je vis tout à coup une forme féminine sortir de l'extrémité du taillis et disparaître au détour de la route. Je pensai : « Tiens, on dirait Angelina. » Puis je n'y songeai plus. Trop d'émotion m'agitait. Remords, crainte, confusion et une sorte de joie sourde se confondaient en moi.

Mais l'impression la plus forte était celle que m'avait laissée aujourd'hui M. de Trézennes. Cet homme pouvait être dur, intraitable, plein d'orgueil, il pouvait avoir d'autres défauts que j'ignorais, mais il avait une âme loyale, il était un honnête homme et un homme sérieux.

## XV

Je laissai une semaine s'écouler avant de retourner à la Bottellerie. Dans l'espoir de calmer mon imagination, qui ramenait toujours ma pensée vers M. de Trézoznes, je travaillais du matin au soir, un peu fiévreusement, sans m'accorder un instant de distraction. Catherine en était émerveillée et, en soupirant, me comparait à Angelina dont la paresse et le mauvais vouloir devenaient impossibles à vaincre. Les reproches de la mère, les colères du père la laissaient insensible. Elle se riait d'eux et leur disait :

– Je veux vivre comme il me plaît. Si vous me faites la vie dure ici, j'irai me placer à Paris.

Maintenant, elle évitait de m'adresser la parole, mais je rencontrais souvent son regard hostile, mauvais, qui semblait épier tous mes gestes.

Le samedi, j'allai voir M. Rouchenne. Je le

trouvai un peu fatigué et somnolent. Il me dit :

– M. de Trézonnes est venu hier. Il m’a apporté ce livre pour que je vous le remette, au cas où il ne serait pas là quand vous irez voir M<sup>lle</sup> Jacqueline.

Je pris le volume relié de peau fauve sur lequel étaient frappées les initiales et les armoiries de son propriétaire.

Le vieillard me regardait pensivement.

Je dis, en feuilletant le livre d’une main distraite :

– Je le lirai le plus tôt possible et je vous le rapporterai pour que vous le rendiez à M. de Trézonnes, lors de sa prochaine visite.

– Oh ! M. Guy a dit qu’il n’en avait pas besoin et qu’il fallait surtout ne pas vous presser. Et puis, il veut en causer avec vous.

Cependant, il m’en dit à peine quelques mots le lendemain, quand je le vis au château. Il parla surtout musique et se révéla à moi comme un exécutant au jeu souple et expressif, profondément artiste. Il accompagna mon chant,

me donna quelques conseils clairs et brefs, et, sur un timide désir que j'exprimai, joua les *Adieux*, de Beethoven, une de mes sonates préférées.

Une tentation de flirt de son frère fut arrêtée par un seul regard. L'autorité de l'aîné, du chef de famille, n'était pas un vain mot ici. Il est vrai que cet aîné avait une nature et une apparence de dominateur, et qu'en outre il détenait la source des rentes indispensables à sa belle-mère et aux deux jeunes gens. Tout ceci expliquait que chacun « filât doux » devant lui, comme disait Bardeau.

Je rentrai cette fois beaucoup plus satisfaite de mon après-midi que le dimanche précédent. Je n'avais pas été coquette, M. de Trézennes s'était montré aimable, presque attentif. En m'accompagnant avec sa sœur, il avait cueilli des roses fort belles que j'admirais au passage et me les avait mises entre les mains en disant :

– Elles vous tiendront compagnie dans la solitude de votre demeure.

Et, de fait, quand je fus installée ce soir-là près de ma table avec un livre à la main, je me sentis

moins seule dans la maison silencieuse avec ces fleurs encore vivantes autour de moi. La fenêtre était ouverte, l'air de la nuit entraît, légèrement rafraîchi, tout parfumé des senteurs du jardin, et frôlait les corolles roses, nacrées, couleur de soufre. Un papillon sombre rôdait autour de la lampe et le bruit de son corps frappant le verre brûlant passait dans le silence. Penchée vers la lumière, je tenais les yeux fixés sur le volume, et je ne lisais pas. Ma pensée était loin d'ici. Elle s'en allait vers la Bottellerie, vers une pièce que je ne connaissais pas, mais que je m'imaginai d'un luxe sévère, très aristocratique. « Il » avait dit aujourd'hui que chaque soir il lisait, longtemps, dans son cabinet de travail. À cette heure, il devait y être. Je voyais par la pensée son beau profil dur se dessinant dans la lumière, son regard ferme et profond, quand il s'interrompait pour songer...

J'eus un brusque mouvement, et le livre glissa de mes mains. Mon cœur se gonfla sous l'afflux d'une émotion éperdue. Je songeai avec effroi : « Mais qu'ai-je donc ?... Qu'ai-je donc ? »

Je restais là, immobile, frissonnante. Le papillon, infatigable, continuait son vol stupide. L'air amenait jusqu'à moi tous les arômes d'alentour. Et je n'osais plus m'interroger, j'avais peur...

Était-il possible qu'« il » m'eût pris le cœur, à moi aussi ? Était-il possible que je fusse aussi sotte, aussi faible ?

Je balbutiai :

– Maman ! Maman !

C'était l'appel instinctif de ma solitude, de mon angoisse. Puis j'ajoutai en joignant mes mains qui brûlaient :

– Mon Dieu, faites que je chasse cette folie de mon imagination.

Un grésillement se fit entendre, puis un bruit léger. Le phalène venait de se brûler les ailes et tombait sur la table, près de moi.

Je me levai et fis glisser à terre l'insecte. Puis je repris le livre, d'une main agitée. Je ne voulais plus songer, il fallait que je remue... que je chasse cette pensée... et puis l'autre, celle qui me disait

que je plaisais à Guy de Trézennes, qu'il m'aimait peut-être comme pouvait aimer un homme de cette nature, sans tendresse, mais avec une passion concentrée, despotique, annihilante.

J'allai vers le petit chiffonnier où je rangeais le livre prêté par M. de Trézennes. Tout à l'heure, j'avais cru remarquer dans les tiroirs quelque dérangement léger. Cette fois, sur la tablette de marbre rose, un papier que je n'avais pas aperçu d'abord attira mon attention. Je le pris. Quelques lignes y étaient tracées, d'une écriture tourmentée, visiblement déguisée...

« On sait bien pourquoi vous allez à la Bottellerie, et qui vous rencontrez à la Sauvaie. Prenez garde ! Ça se saura bientôt dans tout le village. »

Je restai un moment abasourdie. Puis l'indignation surgit en moi. Quoi ! on osait imaginer je ne sais quelle louche manœuvre de ma part ? On osait m'écrire ceci ?... Et qui donc ?... Quel était le lâche auteur de ce misérable billet ? Qui donc me détestait assez

pour ?...

Angelina !

Le nom s'inscrivit dans ma pensée en lettres fulgurantes. Oui, cette fille me haïssait, je le savais. Sa folle passion pour le châtelain lui inspirait cette jalousie odieuse et l'amenait à chercher des moyens de me déconsidérer. Ce devait bien être elle que j'avais vue sortant du taillis, huit jours auparavant. Elle m'épiait sans doute. Et elle avait pu m'apercevoir près de la grille de la Bottellerie, avec M. de Trézonnes. Sa vue perçante avait dû remarquer mon émotion et en tirer quelque conclusion erronée à l'appui de sa fureur jalousie.

Puis, qu'importait à cette fille sans conscience le mensonge, la calomnie ? Toutes les armes lui seraient bonnes contre moi, je le pressentais.

Je ne dormis guère cette nuit-là. Trop d'inquiétudes m'oppressaient et me tenaillaient l'esprit. Au matin, je me levai avec la résolution d'aller tout raconter au curé et de lui demander conseil. À sept heures, je me trouvai à l'église. Mais à ma grande surprise, le prêtre ne parut pas,

la messe ne fut pas dite. Je me rendis alors au presbytère, où la servante m'apprit que M. le curé était malade et qu'on craignait une fièvre muqueuse.

Je rentrai fort désappointée à la Meulière. Il ne me restait plus qu'à attendre la guérison de celui à qui, seul, je pouvais faire ma confiance. Le plus pénible pour moi fut de me retrouver avec Angelina au repas. Quand nous fûmes assises en face l'une de l'autre, comme de coutume, je la regardai avec une fierté dédaigneuse. Elle rougit sous sa poudre et détourna les yeux. Si ma conviction n'avait déjà été établie, je n'aurais pas douté dès ce moment-là.

J'avais promis à Jacqueline d'aller faire de la musique avec elle, le mercredi suivant. Comme je ne voulais pas avoir l'air de prendre en considération le billet anonyme, je ne manquai pas de me rendre au château, où d'ailleurs je ne vis ni le vicomte ni son frère, tous deux absents pour la journée. De cette absence, j'éprouvai un soulagement. Maintenant que je savais, hélas, la nature du sentiment que m'inspirait

M. de Trézonnes, l'idée de me retrouver en sa présence m'était infiniment pénible.

Et s'il devinait... À cette seule pensée, je tremblais de confusion. Comme je devais veiller sur moi, maintenant. Son coup d'œil semblait si observateur ! La meilleure solution – celle aussi, probablement, que me conseillerait le curé – serait d'éviter les rencontres avec lui. En ce cas, je devrais me tenir éloignée de la Bottellerie et de la Sauvaie. Or, je n'en voyais guère la possibilité, maintenant que, dans l'une et l'autre demeure, j'étais traitée en intime.

« Moi qui croyais trouver ici la tranquillité ! Pensai-je avec tristesse. Au lieu de cela, j'entrevois la perspective de quitter ce pays, que j'aime déjà, ces braves gens qui me sont attachés. Car Angelina, par ses calomnies, peut me rendre la vie intenable. Il est si facile de dénaturer l'acte le plus innocent. »

Parfois, une autre pensée me venait à l'esprit : « S'il m'aime ? S'il songe à m'épouser ? » Mais, aussitôt, je me rappelais ces mots qu'il avait dits, paraît-il, à M<sup>me</sup> Mossette, l'année précédente, et

qu'elle m'avait répétés incidemment, un jour où nous parlions des habitants de la Bottellerie : « Je ne comprends que le mariage de raison. L'autre n'est trop souvent qu'une chimère, qui suit la désillusion. »

Comment l'homme qui avait parlé ainsi songerait-il à faire sa femme d'une jeune fille sans le sou, simplement parce qu'elle était jolie et qu'elle lui plaisait ? Ce ne serait pas un mariage de raison, celui-là !

Et, d'ailleurs, même en admettant un instant l'hypothèse de cette demande, comment y répondrais-je autrement que par un refus, sachant d'avance que la femme de Guy de Trézennes devait être soumise sans réserve à l'impérieuse volonté maritale !

Pas un instant, je ne pouvais envisager la perspective de cet esclavage. Non, même avec tout l'amour imaginable dans mon cœur pour lui, jamais je ne me mettrai sous le joug d'un maître dur, orgueilleux, froidement dominateur, comme devait l'être celui-là. Toute ma fierté se révoltait à cette pensée. J'essayais alors de rire de moi-

même, de ma folie, de mes imaginations. J'essayais d'oublier le regard qui s'était attaché sur moi, le regard plein de passion tranquille et contenue qui avait tenté de me prendre le cœur... qui y avait peut-être réussi. Je ne voulais pas l'aimer, ce Trézannes... je ne le voulais pas.

## XVI

Vers la fin de l'après-midi, quelques jours plus tard, je pris le chemin de la Sauvaie. Mon vieil ami devait trouver que je l'avais bien négligé, cette semaine. Mais le bouleversement moral que je venais de subir – et qui n'était peut-être qu'une première phase des ennuis prévus – avait dérangé mes habitudes. Et surtout, je craignais de rencontrer chez lui Guy de Trézannes. Après la découverte que je venais de faire quant à la nature du sentiment qu'il m'inspirait, je voulais rester quelque temps sans le revoir, s'il était possible. Ainsi, mon esprit en démence s'apaiserait plus vite. Car je me persuadais que l'imagination seule était atteinte, que le cœur ne pouvait être sérieusement épris de cet homme qui l'effrayait.

Quand j'atteignis le petit manoir, le soleil était déjà bas derrière lui. Je passai dans le vestibule et

jetai au passage un coup d'œil dans la salle. Elle était vide. M. Rouchenne devait se trouver dehors.

Je descendis les deux marches de pierre verdie qui menaient au jardin. Mais je m'immobilisai tout à coup. Le vieillard était assis à l'ombre des marronniers et près de lui se tenait celui que je voulais éviter.

Ils se levèrent tous deux. M. de Trézennes, le chapeau à la main, fit quelques pas vers moi. Alors je m'avançai, d'une allure hésitante, je lui tendis la main machinalement.

M. Rouchenne dit, d'un ton de reproche amical :

– J'ai cru que vous m'abandonniez, mademoiselle Gillette.

– Oh, non, non ! Mais je n'ai pas pu... J'ai été occupée.

Le vieillard, me prenant la main, dit paternellement :

– Vous travaillez trop. Cela se voit à votre mine... N'est-ce pas, monsieur Guy ?

– En effet. L’air de la campagne ne vous est donc pas favorable, mademoiselle ?

– Mais si, je crois... Je ne suis pas malade.

Qu’avait-il à me regarder ainsi, avec cette attention gênante, comme s’il voulait voir jusqu’au fond de mon âme ? Je détournai la tête et m’assis dans le fauteuil que m’avançait M. Rouchenne.

– Vous serez bien là, mademoiselle ? Ce petit brin de soleil ne vous gêne pas ?

– Oh ! Pas du tout !

– Je vais vous laisser un moment, le temps d’aller chercher du sirop de cerises.

Ô Ciel ! Rester seule avec lui dans l’état d’embarras où je me trouvais ! Je protestai :

– Non, je ne prendrai rien maintenant, je vous assure ! Il est trop tard.

– Cependant, le sirop de cerises...

M. de Trézennes l’interrompt :

– Restez, mon vieil ami. Vous savez ce que j’ai à dire à M<sup>lle</sup> d’Arbiers ; il est donc inutile de

vous éloigner, comme vous vouliez le faire par discrétion.

Ce qu'il avait à me dire ? Voilà que mon cœur se mit à battre, à battre follement...

Le vicomte s'était assis près de moi. En face de nous prit place M. Rouchenne, qui semblait fort ému et me regardait avec des yeux d'aïeul heureux. Je n'osais lever les miens vers M. de Trézonnes. Les mains croisées sur mon sac à ouvrage, j'attendais, en frissonnant...

Il dit de sa voix nette, qu'aucune émotion n'altérait :

– J'étais venu voir M. Rouchenne pour lui demander de me procurer, sous son toit, en sa présence, une entrevue avec vous, mademoiselle. Vous êtes orpheline, sans famille, majeure, et vous vivez seule ; de mon côté, je ne relève que de moi-même, et il ne me plaisait pas, étant fort indépendant, d'user de l'intermédiaire de ma belle-mère, toujours considérée par moi comme une étrangère. Ainsi j'ai cru pouvoir négliger les habituelles conventions de nos mœurs françaises en m'adressant directement à vous, pour vous

demander si vous accepteriez de porter mon nom.

La lumière du couchant se glissait sous les marronniers et nous enveloppait de sa pâleur dorée. J'avais levé les yeux, je voyais près de moi ce visage mat, énergique, où seules les lèvres palpitaient un peu. Et je restais immobile, sans parole, la gorge serrée.

Comment répondre ? Les idées dansaient dans mon cerveau une sarabande éperdue. Ce que j'avais traité de folie, de chimère romanesque, devenait une réalité.

M. de Trézonnes attendit un instant et reprit :

– Je souhaitais trouver une compagne qui pût me seconder dans mon rôle de propriétaire agriculteur, qui acceptât de vivre à la Bottellerie la plus grande partie de l'année, qui fût capable de s'intéresser à ses devoirs de châtelaine. Vous semblez aimer la campagne, mademoiselle, vous vous êtes montrée courageuse, vous n'avez pas craint de vous initier à un genre de travaux que d'autres femmes, de moins bonne souche que vous, auraient sottement dédaignés. C'est pourquoi j'ai pensé que vous sauriez remplir

dignement la tâche qui vous serait dévolue  
comme vicomtesse de Trézannes.

Des abeilles bourdonnaient dans la lumière  
affaiblie. Un coup de brise apporta vers nous la  
senteur vanillée des héliotropes qui se  
penchaient, ternes et alanguis, desséchés par la  
chaleur de cette journée. Je regardai  
M. Rouchenne. Ce regard disait : « Comment  
répondre ? » L'embarras, l'angoisse, une émotion  
qui était peut-être de la joie, m'oppressaient  
jusqu'à la souffrance physique. Le vieillard,  
immobile, les mains croisées sur la petite table  
placée devant lui, tenait fixés sur moi ses yeux  
très bons, qui semblaient m'encourager. Mais il  
ne dit rien. Il jugeait sans doute que tout devait se  
régler entre M. de Trézannes et moi, sans  
intermédiaire étranger.

Je pus balbutier enfin :

– Je vous remercie, monsieur, de la bonne  
opinion que vous avez de moi. Mais je ne sais...  
Pour vous répondre, je voudrais réfléchir...

– Naturellement ! Mais croyez, mademoiselle,  
que je serais fort heureux si vous m'accordiez

une réponse favorable.

Ah ! Que c'était correct !... Que c'était froid. Le voilà, le mariage de raison ! Mais oui, il ne celait pas le motif de son choix. J'aimais la campagne, j'étais pauvre, orpheline, je lui devrais tout. Conditions excellentes pour avoir une épouse qu'il dirigerait à son gré. Cela devait être le motif primordial qui le guidait. Après quoi, il ne lui déplaisait probablement pas que je fusse assez bien douée physiquement et d'esprit quelque peu cultivé. Mais ceci était une considération secondaire dont il jugeait inutile de dire un mot.

À peine cette impression ressentie, je retrouvai ma présence d'esprit. En le voyant si calme, si... raisonnable, mon grand émoi s'apaisa. Je pus enfin parler tranquillement, bien que mon cœur palpitât aussi fort.

– Je crains, monsieur, que vous ne vous fassiez peut-être trop d'illusions sur mes qualités. Il est vrai que j'aime le travail, que la vie mondaine ne m'attire pas ; mais je dois loyalement vous faire connaître que je ne suis pas

d'un caractère très... passif. En acceptant l'autorité d'un mari dans ce qu'elle a de légitime, de conforme à ma dignité et aux droits de ma conscience, je ne voudrais pas abandonner toute ma volonté, toutes mes opinions, ni cette part d'autorité morale que toute femme, il me semble, doit conserver à son foyer.

Cela devait être dit. Mais que les mots venaient difficilement sous ce regard dont l'expression me semblait si énigmatique.

– En termes nets, ceci signifie, mademoiselle, que vous craignez de trouver en moi une sorte de despote qui prétendrait vous courber sous le joug d'une volonté indiscutée ?

Il restait toujours calme, toujours froid. Mais il se penchait légèrement, et un très léger pli d'ironie se creusa au coin de ses lèvres.

– ... Je n'ignore pas qu'on me fait, par avance, cette aimable réputation. J'ai toujours dédaigné de réfuter les opinions de ce genre. Mais, à votre égard, c'est différent. Je comprends que vous me parliez ainsi, que vous souhaitiez être éclairée sur ce sujet qui met en cause votre dignité de femme.

Rassurez-vous donc, mademoiselle, je ne cherche pas une esclave, mais une compagne telle que vous la concevez, qui aura au foyer la place à laquelle elle a droit et dont les avis seront écoutés, dès que la sagesse les dictera.

Il se tut un instant et ajouta :

– M. Rouchenne pourra vous dire que, si j'ai de nombreux défauts, je tiens toujours ce que je promets.

De la tête, le vieillard approuva.

Mes mains se croisaient, se décroisaient sur le petit sac. Maintenant, je regardais droit devant moi, dans la profondeur ensoleillée du jardin. La voix ferme, un peu ironique tout à coup, demanda :

– On vous a dit, n'est-ce pas, que j'étais un homme inflexible, que je serais le maître, toujours ?

– Oui, c'est vrai.

Il laissa passer un court silence. Puis il dit avec calme :

– Je le serai en effet. Mais il y a différentes

manières d'entendre ce mot. J'espère que vous découvrirez celle qui est juste.

Mes yeux se levèrent, cette fois, cherchant les siens. Ils demandaient timidement : « Que voulez-vous dire ? » Mais ils ne trouvèrent pas de réponse dans le regard qui se détournait légèrement.

De nouveau, ce fut le silence. M. Rouchenne nous regardait. Il dit tout à coup :

– Eh bien ! Maintenant, monsieur Guy, puis-je aller chercher le sirop de cerises ?

– Pas pour moi, en tout cas. Je vais me retirer.

– Et moi, je ne prendrai rien à cette heure-ci, ajoutai-je. Ne vous dérangez pas, monsieur Rouchenne, ce sera pour un autre jour.

Il dit en souriant :

– Pour quand vous serez fiancés.

M. de Trézonnes répliqua avec calme :

– Cela dépend maintenant de M<sup>lle</sup> d'Arbiers.

Il se leva. Sa haute taille se développa, élégante et vigoureuse, dans la clarté du soir.

Jamais il ne m'avait paru aussi grand, aussi superbement charpenté. Je sentis un petit frisson me parcourir l'épiderme. Cette force virile m'effrayait, tout à coup, parce qu'elle me semblait la réplique extérieure d'une autre force, secrète celle-là, d'une volonté qui chercherait toujours à dominer la faiblesse féminine, par une persuasion instinctive de sa supériorité, tout en croyant peut-être de très bonne foi réserver l'indépendance d'esprit de l'épouse.

— Eh bien, mademoiselle, vous allez donc réfléchir, n'est-ce pas ? Et vous voudrez bien m'informer de votre décision par l'intermédiaire de notre ami commun, M. Rouchenne ?... Demain, est-ce trop tôt ?

Demain ? Oh, si vite !... Cependant, j'avais coutume d'aimer les résolutions promptes. À quoi servirait de me torturer l'esprit dans l'indécision, pendant des jours ? Le curé était malade ; je ne pouvais donc demander conseil qu'à M<sup>me</sup> Mossette. Après cela, il faudrait me décider, coûte que coûte.

Je répondis, en essayant de parler avec autant

de tranquillité que lui :

– Demain, je vous donnerai ma réponse, monsieur.

– Je vous remercie, mademoiselle.

Il s'inclina, serra la main que je lui tendais et s'éloigna, accompagné de notre hôte.

Je restai seule un moment. Tous les parfums s'exhalaient autour de moi, à cette heure du soir. Ils me semblaient doux, un peu grisants. Je fermai les yeux en essayant de me dire que je venais de rêver. Mais mon cœur restait serré par l'angoisse ou par la joie... je ne savais...

M. Rouchenne reparut ; il s'assit près de moi, à la place que venait de quitter M. de Trézannes. Sans presque soulever les paupières, je pris sa main ridée en murmurant :

– Dites-moi que je viens de rêver ?

– Mais non, chère petite demoiselle ! C'est bien vrai, il vous a demandé de devenir sa femme.

– Oui, c'est vrai... oui... Mais que dois-je faire ?

J'ouvrais les yeux, je les fixais sur le bon petit visage ridé, au doux regard profond.

– Ce que vous devez faire ? Mais, mademoiselle, il me semble que... Enfin, je ne sais pas ! Si M. Guy vous plaît...

– J'ai un peu peur de lui.

Il me considéra un instant, longuement, et demanda :

– Vous l'aimez, pourtant ?

Je rougis, tout en soutenant avec franchise son regard.

– Oui... je crois.

– Alors, épousez-le et ne craignez rien. C'est un honnête homme, et il est bon, très bon. Je vous l'ai dit, on ne le connaît pas. Il ne livre jamais sa pensée profonde, pas même à moi. À force de le voir, pourtant, je suis arrivé à la deviner parfois. Je crois qu'il vous la dira, à vous mademoiselle Gillette, si vous savez gagner sa confiance, parce qu'il vous aime avec passion.

– Non, non, je ne crois pas cela ! Vous l'avez vu, tout à l'heure, quand il me parlait ? Jamais il

n'avait été si froid ! Pas l'ombre d'émotion... Est-ce qu'il serait ainsi, s'il m'aimait... comme vous dites ?

Le vieillard secoua doucement la tête, en serrant mes doigts qu'il tenait entre les siens.

– Ah, vous ne le connaissez pas encore ! Mais vous apprendrez... il vaut mieux que vous appreniez toute seule. Pour la réponse, réfléchissez bien jusqu'à demain. Moi, je ne peux que vous dire une chose : si vous étiez ma fille, je vous donnerais sans hésiter à M. de Trézonnes.

Ces derniers mots me frappèrent plus que tout le reste. J'avais toujours trouvé le jugement du père Rouchenne très juste. Je le savais fort strict sur le chapitre de la morale et peu porté à excuser les compromissions de conscience. S'il tenait en pareille estime M. de Trézonnes, qu'il connaissait depuis des années, je pouvais être assurée que le jeune châtelain le méritait.

J'objectai encore :

– Il me semble bien dur pour sa famille...

Le vieillard eut un petit plissement des lèvres

exprimant le dédain.

– Sa famille ! Pauvre M. Guy, s'il n'avait compté que sur elle pour lui faire la vie heureuse ! En dehors de M<sup>lle</sup> Jacqueline, les autres ne valent pas grand-chose. S'il n'avait pas été aussi ferme, et même dur, comme vous dites, sa fortune aurait disparu, comme celle de son père, pour payer les frivolités de la vicomtesse et les sottises de M. Paul. Et vous pouvez m'en croire, mademoiselle, il a du mérite d'être devenu un homme sérieux, avec l'éducation qu'il a reçue, avec l'exemple du défunt vicomte qui était, moralement parlant, un assez triste personnage. Cet homme-là disait à son fils : « Amuse-toi donc, mon cher, tant que tu pourras. La jeunesse passe vite, profite-en, du moins. » Grâce à Dieu, M. Guy ne l'a pas écouté longtemps. Il a adopté une existence utile, il est venu vivre à la campagne, dans son domaine, pour donner aux paysans l'exemple de ne pas quitter la terre. Eh bien ! Quand un jeune homme, qui était libre, riche, qui avait dans le monde tous les succès qu'il voulait, a l'énergie de se décider à cela et de persévérer depuis huit ans, c'est qu'il a tout de

même quelque chose de bien dans le cœur. Qu'en dites-vous, mademoiselle Gillette ?

Je répondis sincèrement :

– Oh ! Oui !

Mon hésitation inquiète s'apaisait un peu. Guy de Trézennes n'était pas de ces êtres vacillants qui s'en vont au hasard de la vie : il avait une forte conception du devoir et ne transigeait pas avec lui. La garantie était précieuse pour celle qui deviendrait sa femme. Elle pouvait faire passer sur des inconvénients de caractère, sur un peu trop de froideur, peut-être, sur une volonté trop affirmée... sur tout ce que j'ignorais de lui.

Je pris congé du vieillard. Le soleil, maintenant, avait presque disparu au fond de l'horizon couleur de mauve, et ses dernières clartés remplissaient l'espace autour de moi. Je m'engageai dans le petit sentier, longeant un champ de blé, qui devait me conduire plus rapidement à la Meulière. À gauche, près d'un buisson, une forme féminine bougea, puis s'avança vers moi. Je reconnus Angelina. Sa bouche se tordait en un sourire mauvais et ses

yeux luisaient en s'attachant sur moi.

Elle dit insolemment :

– Eh ! Mademoiselle Gillette, il faut bien constater, tout de même, que vous donnez des rendez-vous à M. de Trézonnes chez le père Rouchenne ? C'était pas la peine de tant faire la renchérie ! Voyez-vous ça !

Je me redressai, en la toisant avec mépris.

– Comment vous permettez-vous de me parler ainsi ? N'attribuez pas aux autres les actes dont vous seriez capable, Angelina. Vous êtes une mauvaise fille, indigne des braves gens que sont vos parents. Comment avez-vous osé m'écrire ce billet que j'ai trouvé dans ma chambre ? Que signifient ces menaces ? Sachez-le, je ne me laisserai pas calomnier. Il me sera facile de faire connaître le motif de votre jalousie et tout le village se rira de vous, sans croire à vos mensonges.

– Le motif de ma jalousie ? Eh bien ! Oui, c'est vrai, je l'aime, moi aussi ! Pourquoi pas ? J'en ai le droit aussi bien que vous, je pense ? Et

ce n'est pas à vous de me faire la leçon, maintenant.

Elle me défiait avec arrogance. Je dis, d'un ton de tranquillité dédaigneuse :

– Si, je puis vous la faire, car entre vous et moi, il y a une différence : c'est que je puis devenir la femme de M. de Trézonnes, tandis que vous...

Elle ricana sourdement :

– Sa femme ! Ah, bien oui ! Avec ça qu'il épouserait une pauvre comme vous ! Ce n'est pas un homme à ça, soyez sans crainte.

– Vous vous trompez. La preuve en est que...

Je m'interrompis pendant quelques secondes. Qu'allais-je dire ?... Devant moi, je voyais ce visage crispé, ces yeux pleins de haine. C'était fini, il fallait me décider à prononcer les mots qui, seuls, pourraient fermer la bouche de cette fille prête à attaquer ma réputation.

J'achevai d'une voix mal assurée :

– Qu'il vient de demander ma main, et que je suis sa fiancée.

Elle eut un haut-le-corps, ses lèvres s'écartèrent, ses yeux se dilatèrent. Elle balbutia :

– Ce n'est pas vrai.

– Soit, vous êtes libre de ne pas le croire.  
L'avenir vous éclairera là-dessus.

Et je lui tournai le dos. Je m'éloignai d'un pas rapide, en frôlant au passage les blés jaunissants, presque immobiles dans la paix lumineuse du couchant.

J'avais hâte d'être loin d'elle, de cette malheureuse qui avait bu le même lait que moi et qui me détestait parce que j'étais jolie, de race aristocratique, parce que je travaillais mieux qu'elle et qu'elle devinait mon blâme secret – mais surtout parce que j'étais aimée de l'homme sur lequel, dans sa vaniteuse inconscience, elle avait osé jeter les yeux.

Et moi je venais de m'engager... C'était fait, j'avais dit : « Je suis sa fiancée. » Demain, ce serait une réponse affirmative que transmettrait M. Rouchenne.

L'air était chaud encore, un peu lourd. Mais

j'avais froid tout à coup. Je pensais : « Est-ce possible ? Si vite ! Je n'ai pas pu réfléchir... Quel mari sera-t-il ? » Un mari loyal, un mari sérieux... peut-être un mari qui m'aimerait. Mais il y a bien des manières d'aimer. Et l'amour dont j'avais soif, dans ma solitude d'âme, c'était celui qui est fait de confiance, de tendresse protectrice et très chaude, de douce intimité.

Je songeai avec angoisse : « Le sien ne sera pas ainsi. Je ne trouverai pas dans ce mariage l'union profonde, l'union des cœurs que je rêvais. Déjà j'hésitais pour ce motif à accepter la demande du docteur Borday. Mais avec celui-ci, je n'aurais été ni très heureuse, ni très malheureuse. Avec M. de Trézonnes, je pressens que je serai l'une ou l'autre...

« L'autre probablement. Il ne saura pas me comprendre, il ignorera toujours combien mon cœur est avide d'affection tendre, de joies familiales. Il m'aimera peut-être « avec passion », comme disait M. Rouchenne ; je l'aimerai aussi, mais je crois qu'avec toute la

passion du monde on peut se trouver bien isolé,  
quand les âmes ne s'unissent pas. »

## XVII

Mes fiançailles étaient maintenant officielles. Je les avais annoncées aux Bardeaume, à M<sup>me</sup> Mossette. La stupéfaction de mes bons métayers se transforma vite en joie et Catherine s'écria :

– Vous méritez bien ce beau mariage, mademoiselle Gillette ! Une jeune fille si courageuse... Dame, il n'a pas mauvais goût, M. le vicomte ! Vous ferez une jolie dame de château... n'est-ce pas, Julien ?

– Pour sûr, M. Guy aura du contentement avec vous, plus que s'il avait épousé des millions, notre demoiselle, parce que vous êtes travailleuse, entendue à tout et puis qu'on vous aime déjà dans le pays, où vous êtes si bonne pour les malheureux... Faut espérer par exemple qu'il ne sera pas trop dur. C'est ça qui est à craindre...

Sa femme lui lança une bourrade dans le bras.

– Veux-tu bien te taire ! Ne va pas effrayer comme ça M<sup>lle</sup> Gillette, avec tes idées. Tiens, la voilà qui a pâli... Voyons, ma chère demoiselle, vous n'allez pas vous imaginer ça ? Moi, je suis sûre qu'il vous rendra très heureuse, parce qu'il vous aimera beaucoup.

Elle essayait de prendre un accent convaincu. Mais je devinais bien que le caractère de M. de Trézonnes lui laissait aussi des doutes pour mon bonheur. Ces doutes, je les retrouvai chez M<sup>me</sup> Mossette. Comme je demandais à la vieille dame si elle pouvait préciser ses craintes à ce sujet, elle répondit :

– Je vois assez peu M. de Trézonnes, comme je vous l'ai appris, et mon impression s'est surtout formée par l'opinion qu'on se fait de lui dans le pays. J'ai toujours entendu dire, quand on parlait de son mariage éventuel : « Il ne sera pas un mari facile. » Mais, au fond, personne n'en sait rien. Le fait certain, c'est qu'il a de sérieuses qualités. Et, pour le caractère, qui est le point d'interrogation, dites-vous bien, mon enfant,

qu'une femme intelligente, discrète et aimable peut bien souvent exercer une influence puissante et formatrice.

Tout cela ne me rassurait qu'à demi. Seules, les paroles de M. Rouchenne étaient franchement encourageantes. Je me répétais que lui devait, mieux que tous, connaître le jeune châtelain et qu'il était raisonnable de tenir pour nulle l'opinion générale qui vouait au malheur la future vicomtesse de Trézennes. Cependant, je restais inquiète, partagée entre l'angoisse et une joie timide, presque peureuse. Ce fut dans ces dispositions que je reçus la première visite de mon fiancé, le lendemain du jour où je lui avais fait tenir ma réponse par M. Rouchenne.

Il vint accompagné de sa belle-mère et de Jacqueline. En me baisant la main, il me remercia en termes très aimables. Puis M<sup>me</sup> de Trézennes et Jacqueline m'embrassèrent, en se déclarant ravies du choix de leur beau-fils et frère. Nous nous assîmes dans mon petit salon, tout parfumé par les fleurs blanches envoyées le matin même de la Bottellerie. J'avais mis ma robe bleue et

glissé à ma ceinture une de mes roses, d'un si beau rouge sombre. La vicomtesse et Jacqueline bavardaient beaucoup, heureusement, car j'étais si émue, si gênée, que je n'aurais su trouver aucun sujet d'entretien. M. de Trézonnes parlait peu. J'avais déjà remarqué qu'il dédaignait de prendre part à la conversation quand sa belle-mère la dirigeait. Je dois convenir qu'elle était généralement peu intéressante et d'une futilité désagréable. Elle me permettait de répondre par quelques phrases courtes, quelques monosyllabes et de dissimuler l'embarras que me faisait éprouver la présence de M. de Trézonnes.

Jacqueline demanda :

– Vous nous montrerez votre jardin, n'est-ce pas, mademoiselle ? J'ai grande envie de voir vos ruches.

Le jour était gris, un peu brumeux. Une humidité tiède nous entourait, tandis que nous longions les carrés de légumes, si bien entretenus par Bardeau et par Jacques. Des passeroles s'effeuillaient au bord des plates-bandes, sur les choux dont la senteur âcre et lourde montait dans

l'air. Une pluie nocturne avait mouillé la terre et les pas enfonçaient dans le sol glaiseux des allées étroites. Je précédais ces dames avec M. de Trézannes. En revenant vers la maison, après avoir été jusqu'aux ruches, nous nous trouvâmes au contraire derrière elles. Il demanda :

– Vous vous étiez vraiment bien habituée à cette maison ?

– Autant qu'on peut s'habituer, avec une nature comme la mienne, à la solitude et à la tristesse.

Il ralentit le pas et je sentis son regard qui s'attachait sur moi.

– Une nature comme la vôtre ? Quelle est-elle donc ?

Je levai les yeux et rencontrai les siens, énigmatiques toujours. Mes lèvres un peu tremblantes murmurèrent :

– Elle a besoin d'affection, de vie familiale.

Nous passions près d'un cerisier. Un fruit trop mûr tomba sur l'épaule de Guy de Trézannes et

s'écrasa sur le sol. Le vicomte fit observer :

– Il sera temps de cueillir vos cerises, mademoiselle.

Son regard s'était détourné du mien et considérait attentivement les arbres fruitiers. Mon cœur se serra si fortement que j'en éprouvai comme une souffrance physique. Nous fîmes quelques pas en silence. Je regardais M<sup>me</sup> de Trézannes qui avançait à petits pas précautionneux pour ne pas salir ses élégants souliers très découverts, et je devinais quel dédain pour mon pauvre jardin emplissait son âme. Mais combien cela m'importait peu ! Si, lui, avait été autre !... Oh ! Comment pouvais-je croire qu'il m'aimait ?

Aurait-il eu cette attitude, ce langage, en ce cas ?

Sous les tilleuls, il s'arrêta et regarda les roses rouges qui couvraient la façade crevassée. D'un geste nerveux j'effeuillais machinalement celle que je portais à ma ceinture. Il dit à mi-voix, en se tournant vers moi :

– Laissez-la, elle fait un si original contraste avec le bleu pâle de votre robe.

De nouveau, nos yeux se rencontrèrent. Dans les siens, je retrouvai cette clarté de vie lointaine, concentrée, ardente pourtant, que j'avais déjà remarquée, parfois, lorsqu'il me regardait. Mon cœur se troubla, mes cils tremblèrent et s'abaissèrent un peu...

M. de Trézonnes ajouta, de la même voix basse et calme :

– Elle est charmante, votre robe couleur de beau ciel. Pourrais-je vous demander de la mettre souvent pendant nos fiançailles ?

Je murmurai :

– Oui, je la mettrai, si cela vous fait plaisir.

Et nous rejoignîmes les deux dames dans le salon. Les visiteurs prirent congé, après qu'il eut été convenu que, étant donnée ma situation de solitaire qui empêchait que M. de Trézonnes vînt me faire sa cour chez moi, je me rendrais souvent au château. Je les reconduisis jusqu'à la grille rouillée, puis je revins lentement et m'assis près

de la table. Le parfum des fleurs de fiançailles m'enveloppa. J'appuyai mon front contre ma main et je songeai longtemps – si longtemps que le crépuscule me surprit là toute palpitante de crainte, de tristesse, parce que je pensais à ma mère, à ma pénible solitude d'orpheline – et à l'avenir, à lui, mon fiancé, que j'aimais en tremblant, parce que je me disais qu'il ne serait pas pour moi le très tendre ami désiré, mais le maître, uniquement.

M. de Trézennes partit le lendemain pour Paris, afin de choisir ma bague et la corbeille. Notre mariage serait célébré trois semaines plus tard, car de trop longues fiançailles, dans ma situation, auraient été gênantes. Il fut absent quarante-huit heures, et je le vis ensuite presque chaque jour, soit au château, soit à la Sauvaie. Son attitude ne variait pas. Il restait courtois, aimable, très réservé et, rarement, je voyais dans son regard cette clarté qui me troublait tant. J'essayais de me délivrer de la gêne qui me saisissait toujours devant lui ; mais sa manière d'être ne m'y aidait guère, il fallait l'avouer.

Le bon père Rouchenne, quand nous étions tous deux près de lui, nous couvrait d'un regard de douce satisfaction. Visiblement, ce mariage le ravissait. D'ailleurs, il ne me le cachait pas.

– M. Guy fera un si bon mari, voyez-vous, mademoiselle ! Vous verrez comme vous serez heureuse !

Je ripostais en essayant de sourire :

– Je n'en suis pas du tout persuadée ! Voyez comme il est froid !

– Oh, c'est l'extérieur, cela ! Mais vous verrez, quand vous vous connaîtrez mieux. Vous verrez, mademoiselle Gillette.

À la Meulière, le contentement avait pris le pas sur l'inquiétude. Catherine se rengorgeait à la pensée que M<sup>lle</sup> Gillette allait devenir la « châtelaine ». Et quelle châtelaine ! Si riche, avec ce beau château, et un mari autour duquel toutes les femmes tournaient.

– Tenez, voyez-vous, mademoiselle, il voulait la Meulière, il l'a eue. Il arrive à tout ce qu'il veut, cet homme-là !

Par ailleurs, les pauvres gens avaient bien du souci. Angelina, sans doute pour ne plus se trouver en face de moi, était partie pour Niort où vivait une sœur de sa mère, qui tenait une petite épicerie. Cette tante la demandait depuis longtemps pour l'aider dans son commerce, mais jusqu'ici les parents s'étaient opposés à ce qu'elle quittât la campagne. Cette fois, à la suite d'une scène, ils la laissèrent partir. Mais à peine y était-elle depuis huit jours que la tante se plaignait de sa paresse, de sa coquetterie, de ses mauvaises façons. Et les Bardeau se demandaient avec désespoir : « Qu'est-ce que nous allons faire ? »

Les dames de Trézennes continuaient de me témoigner la plus vive amitié. De la part de Jacqueline, je sentais que ces manières aimables étaient toutes franches. Mais il n'en était pas de même pour sa mère. En connaissant mieux celle-ci, la très petite sympathie que je lui accordais auparavant s'évanouissait, et j'en venais à comprendre l'attitude de Guy à son égard. Elle était de ces âmes incurablement frivoles qui n'ont jamais arrêté leur pensée sur le devoir et n'ont aimé dans la vie que le plaisir, le luxe, la futilité.

Aussi se montrait-elle bassement soumise à l'égard de son beau-fils, car lui seul pouvait lui dispenser un peu de cet or qu'elle avait gaspillé autrefois, et qui lui semblait aujourd'hui indispensable pour mener sa vie oisive, élégante et sotte.

Un après-midi, huit jours avant la date fixée pour le mariage, je la trouvai seule dans le petit salon où elle se tenait d'ordinaire. Elle me fit asseoir près d'elle en m'expliquant que Jacqueline cueillait des fleurs dans le jardin et que Guy me priait de l'excuser, un accident arrivé dans l'une de ses fermes l'ayant obligé de partir en voiture aussitôt après le déjeuner.

– ... Il sera ici à cinq heures, probablement. Et Jacqueline va revenir dans quelques minutes. Pauvre petite ! Je suis bien certaine que la cueillette des fleurs n'est qu'un prétexte, et qu'elle est sortie simplement pour pleurer un peu, sans témoins.

Elle secoua la tête en prenant un air navré.

– Pleurer ? Qu'a-t-elle donc ? Quelque chagrin ?

– Oui, un grand chagrin. Je peux bien vous le confier, maintenant que vous allez être de la famille... Elle aime Louis de Subrennes, et elle en est aimée. Il voudrait l'épouser. Mais son père s'y refuse absolument, trouvant la dot trop mince. Guy ne donne en effet à sa sœur que cent mille francs.

Louis de Subrennes ? Je l'avais vu plusieurs fois à la Bottellerie. C'était un gentil garçon, de mine franche, sympathique, et d'allures distinguées. Comme M. de Trézennes, mais sur une échelle plus modeste, son père et lui administraient eux-mêmes leur domaine, situé à une dizaine de kilomètres de la Bottellerie.

Je dis avec compassion :

– Pauvre Jacqueline ! Quel dommage. Il me semble qu'elle aurait été heureuse avec lui... Mais peut-être le père finira-t-il par céder ?

– J'en doute. Il ne démord pas facilement de ses idées. Et pour celle-là, je le comprends assez. Cent mille francs, qu'est-ce aujourd'hui ? Avec son nom, sa fortune, qui est assez belle, Louis pourrait trouver beaucoup mieux.

– Oui, mais s’il aime Jacqueline ? Il me semble que la question d’argent doit être secondaire, dans ce cas-là.

M<sup>me</sup> de Trézonnes me regarda avec un mélange de pitié et d’amusement.

– Ah, ma chère petite, que vous ignorez la vie. Mais, pauvre enfant, l’argent, c’est la question primordiale, dans le mariage.

Je ripostai :

– Pas toujours. À preuve M. de Trézonnes, qui choisit une femme pauvre.

– C’est une exception. Encore cela m’a-t-il fort étonnée de sa part. Je le croyais plus intéressé... Mais avec sa fortune, il lui est possible de se donner ce luxe. Songez donc qu’il ne dépense pas la moitié de ses revenus ! C’est pourquoi il pourrait, sans se gêner le moins du monde, faire à sa sœur une dot convenable.

– Sait-il que cette question d’argent, seule, empêche le bonheur de Jacqueline ?

– Oh !... vous pensez bien que je ne le lui ai pas laissé ignorer ! Mais il est resté impassible. Et

Je sais, par expérience, qu'une demande directe n'aurait pas de succès.

Elle soupira, en passant sur ses yeux son mouchoir parfumé.

Il y eut un long silence. Tout en pensant à Jacqueline, je laissais mon regard errer devant moi, dans la lumière qui entrait par les fenêtres ouvertes et se répandait sur le tapis clair, sur les meubles élégants. Une main, tout à coup, se posa sur mon bras, et la voix de M<sup>me</sup> de Trézennes murmura :

– Vous, peut-être, Gillette, pourriez-vous quelque chose pour nous ?

Je me détournai en la regardant avec surprise.

– Moi, madame ?

– Oui... Si froid qu'il soit, Guy vous aime, naturellement. Quand vous serez sa femme, quand vous le connaîtrez un peu, il me semble que vous pourriez essayer d'obtenir de lui qu'il facilite, par sa générosité, le mariage de sa sœur.

J'eus un vif mouvement de protestation.

– Oh ! Madame, que me demandez-vous là ?

Songez donc combien cette démarche serait délicate pour moi, que M. de Trézonnes épouse sans dot.

— Mais non, ce serait très naturel. Il ne peut prétendre que tout le monde ait son désintéressement. D'ailleurs, ce serait à vous de choisir le moment pour adresser cette requête. Avec un homme comme Guy, il faut infiniment d'adresse, d'intelligence. Mais je suis bien certaine que vous avez ce qu'il faut sous ce rapport, sans parler de vos beaux yeux, qui l'ont évidemment charmé, si peu sensible qu'il soit.

Je gardai le silence. Je me sentais froissée et je le montrais. Mon antipathie pour M<sup>me</sup> de Trézonnes se renforça en cette minute et je songeais à la quitter, sous prétexte d'aller au-devant de Jacqueline, lorsque celle-ci parut. Elle avait les yeux rougis, une mine attristée qu'elle s'efforça d'éclairer d'un sourire, en me voyant. Je me montrai à son égard plus affectueuse que de coutume, en regrettant au fond du cœur de ne pouvoir agir sur son frère pour lui enlever son chagrin. Mais c'était impossible. Ma position

m'imposait la plus stricte délicatesse – et j'en voulais à M<sup>me</sup> de Trézonnes de ne l'avoir pas compris.

Guy arriva un peu après cinq heures. L'accident qui avait motivé son absence ne présentait pas de gravité. En revenant, il s'était arrêté quelques minutes à la Sauvaie, où il avait trouvé M. Rouchenne un peu souffrant. Il se proposait d'y retourner demain et d'y rester plus longtemps.

– Vous y rencontrerez-vous ? me demanda-t-il tandis qu'il me reconduisait jusqu'à la grille, comme de coutume.

– Mais oui, j'irai le voir dans l'après-midi et je travaillerai un peu près de lui.

– Il en sera bien heureux, car il vous aime beaucoup. Tout à l'heure, il m'a dit : « Votre mariage avec M<sup>lle</sup> Gillette est ma dernière joie. »

Je murmurai avec émotion :

– Mon bon vieil ami !

Nous arrivions près de la grille. Je tendis la main à M. de Trézonnes.

– Alors, à demain, monsieur ?

Il demanda :

– Ne pensez-vous pas que nous pourrions, maintenant, supprimer ce cérémonieux : « Monsieur », « mademoiselle » ?

Je rougis en répondant :

– Mais oui, peut-être.

Il me baisa la main. Je murmurai :

– Bonsoir, Guy.

Et je passai la grille, très vite. Une émotion violente m'oppressait. L'appellation familière venait de me rendre plus évident le changement de vie tout proche, l'intimité de demain avec cet étranger. Jusqu'ici, j'avais eu peine à me figurer que ces fiançailles n'étaient pas un rêve. Mais aujourd'hui, je comprenais plus nettement qu'un lien m'unissait déjà à Guy de Trézennes.

Au lieu de rentrer directement, je fis un détour. La marche, le grand air, pensais-je, calmeraient peut-être mes nerfs quelque peu excités. En même temps, je voulais aller prendre des nouvelles d'une jeune veuve malade et

pauvre à qui j'allais parfois porter les très petits secours que me permettaient mes modestes ressources. Je gagnai la demeure indigente où elle s'abritait avec ses deux enfants et m'y attardai un peu. Le soleil était couché quand j'atteignis la Meulière. Le facteur, au passage, me remit une lettre de M<sup>me</sup> Barduzac. Je la décachetai et la parcourus tout en entrant chez moi. La femme de mon ex-tuteur répondait à l'annonce de mon mariage par des congratulations empessées. Cette brillante union la réconciliait visiblement avec moi. Je n'étais plus la « sans-le-sou » qu'on n'avait pas voulu conserver dans la confortable villa des Palmes. Aussi M<sup>me</sup> Barduzac m'informait-elle que son mari serait très heureux de me servir de père.

Je repliai la lettre avec un sourire de mépris.

– Non, chère dame, murmurai-je, ce ne sera pas au bras de M. Barduzac que j'entrerai à l'église. Un autre remplacera plus dignement le père que je n'ai plus.

Je changeai de robe, distraitement. Ma pensée s'en allait vers cette cérémonie toute proche

maintenant. Ce serait une grande fête pour le pays. Un déjeuner serait servi à tous les métayers et à leurs serviteurs ainsi qu'aux gens du village, dans une des grandes allées convergeant vers le château, et ensuite on danserait. Tout le monde serait content. Il n'y aurait que l'épousée qui tremblerait un peu, dans l'incertitude de son destin.

Je me répétais : « Dans huit jours !... déjà !... Dans huit jours ! »

L'esprit occupé de mes inquiétudes, au milieu desquelles cherchait à se glisser un peu d'espoir, je me dirigeai vers la métairie. Dans la salle, tout assombri par le crépuscule, Bardeaume se tenait debout, les bras le long du corps. Assise près du foyer, Catherine pleurait, le visage enfoui dans un mouchoir.

Je m'écriai avec inquiétude :

– Qu'y a-t-il ?

Bardeaume dit d'une voix rauque :

– Il y a que nous venons de recevoir un mot de ma belle-sœur. Angelina est partie pour se placer

à Paris. Partie sans rien nous dire, comprenez-vous, mademoiselle ?

Catherine gémit :

– Est-il possible qu'elle nous donne un chagrin pareil ? Une fille pour qui nous avons tant peiné ! Et Julienne dit qu'elle va tourner mal, sûrement.

Ma pauvre nourrice me faisait pitié. J'essayai de lui persuader qu'Angelina aurait bientôt des remords et qu'elle reviendrait à la maison paternelle. Mais Bardeame, secouant les épaules, dit entre ses dents :

– Elle ne reviendra jamais. Ça n'a plus de cœur, les enfants d'aujourd'hui... Ça ne pense qu'à eux.

Je songeai tristement : « Oui, parce qu'on ne leur a pas appris à penser aux autres. »

## XVIII

Quelques jours plus tard, M. de Trézennes m'offrit la corbeille qu'il avait choisie à Paris. Sur ma demande, il ne l'avait pas fait porter chez moi, ma vieille demeure ne me semblant pas assez sûre pour renfermer ces objets qui représentaient une véritable fortune. Car il s'était montré d'une générosité superbe. Dans le salon où il m'avait conduite, je regardais avec émerveillement ces splendeurs que je n'avais jamais contemplées qu'en rêve. Un ardent soleil d'été, se glissant entre les volets mi-clos, caressait les fourrures, les dentelles, faisait fulgurer les diamants, rubis, émeraudes admirablement sertis. Deux éventails, l'un ancien, l'autre en point d'Argentan à monture endiamantée, reposaient dans leurs écrins de satin blanc. Je murmurai :

– Oh ! Guy, merci !... Mais c'est infiniment

trop ! Je ne suis pas habituée à être gâtée ainsi !

– C'est une chose à laquelle on s'habitue facilement... Ainsi, tout cela vous plaît ?

– Oh ! Je crois bien.

J'allais d'un objet à l'autre, en exprimant mon admiration. Il me suivait des yeux. Puis il prit une fourrure et l'approcha de mon visage.

– Oui, cela vous va très bien, comme je le pensais.

– Qu'est-ce, Guy ?

– Du renard argenté.

– Oh, mais c'est une folie ! Tout un vêtement comme cela ! Je n'oserai jamais le porter !

Il dit avec calme :

– Pour qui voulez-vous que je fasse des folies, si ce n'est pour vous ?

Il avait de nouveau son regard passionné, et je cachai le mien sous mes paupières tremblantes. D'un geste machinal, je posai sur une table l'écrin que je tenais à la main. Guy jeta la fourrure sur un siège et demanda :

– Voulez-vous que je vous montre mon cabinet de travail, qui est le lieu où je me tiens de préférence ?

Sur mon acquiescement, il ouvrit une porte et me fit entrer dans une longue pièce à quatre fenêtres, tendue de tapisseries anciennes. Des meubles de la Renaissance, des ivoires, des émaux, merveilles d'artistes d'autrefois, et quelques tableaux de vieux maîtres, faisaient de cette pièce une sorte de musée d'un goût sobre et magnifique.

Je dis spontanément :

– Oh, que j'aime cela !

Je m'avançai jusqu'à une fenêtre. Là s'étendait une terrasse d'où l'on découvrait les jardins et le parc. Le soleil se retirait de cette façade et l'ombre y était douce, parfumée, apaisante. Je dis à mi-voix :

– Qu'il fait bon !

Il était près de moi, un peu penché, car je sentais son souffle sur mon front. J'eus l'impression que ses lèvres s'approchaient,

qu'elles allaient me toucher. Et je n'osais reculer. Je songeais avec un mélange d'angoisse et de joie : « Il en a un peu le droit. Dans trois jours, il sera mon mari. »

Mais il se redressa sans que sa bouche m'eût effleurée. Et il dit de sa même voix tranquille :

– Cette façade du château est la plus agréable. Mon appartement s'y trouve, là, au-dessus, et aussi une partie du vôtre.

Je murmurai :

– Ah ! Oui.

Je n'étais pas remise encore de mon émotion. Et tout au fond du cœur, j'avais la sensation d'une petite souffrance, d'une déception.

Je rentrai dans la pièce. M. de Trézennes me montra quelques objets plus particulièrement précieux, en m'en expliquant les origines. Sur son bureau, je remarquai la photographie de sa mère, près de la mienne. Voyant que je me penchais pour la regarder, il la prit et me la présenta.

– Comme elle a l'air doux et bon, songeai-je

tout haut.

– Oui, c’était une femme exquise. Je l’ai bien peu connue, mais le souvenir que j’en ai gardé est vivace et profond.

Il s’interrompit pendant un court instant et ajouta, d’une voix subitement durcie :

– Il y a deux choses que je n’ai jamais pu pardonner à mon père : c’est d’avoir fait souffrir ma mère et de l’avoir remplacée à son foyer par cette marionnette sans cervelle.

Il leva les épaules et fit quelques pas à travers la pièce. Puis il revint à moi et se pencha pour regarder la photographie.

– Voyez comme elle avait de beaux yeux... Presque aussi beaux que les vôtres, Gillette.

Le cadre délicatement ciselé trembla un peu entre mes doigts. De nouveau, mon visage s’empourprait. M. de Trézannes laissa échapper un rire légèrement ironique.

– Allons, il faut bien que je vous fasse un compliment. Comme vous rougissez vite ! Les jeunes filles ne rougissent plus aujourd’hui,

sachez-le, ma chère Gillette... Mais j'aime beaucoup que vous ne soyez pas de celles-là.

Se moquait-il de moi ou parlait-il sérieusement ? Je posai le cadre sur le bureau et fis un pas en arrière. Mais il m'arrêta du geste.

– Veuillez m'accorder un instant d'attention. J'ai une demande à vous adresser. Au point où nous en sommes maintenant, j'espère qu'elle ne vous paraîtra pas trop indiscrete... Aviez-vous été demandée en mariage avant de me connaître ?

– Oui, à Largillais.

– Ah ! Et vous avez refusé ?

En quelques mots, je lui expliquai que ma ruine était survenue avant que j'eusse rendu la réponse au docteur Borday.

– Mais quelle aurait été cette réponse ?

– Une acceptation, probablement.

Il dit avec une sorte de dureté :

– Vous l'aimiez ?

Je secouai la tête.

– Non. Je me rends bien compte, maintenant,

que je n'aurais pu l'aimer – du moins vraiment, profondément. C'était une nature agréable, mais superficielle. Il n'aurait pas été un guide, un conseiller pour moi.

Je me tus, confuse des paroles que je venais de prononcer. Mais M. de Trézonnes ne les releva pas. Il semblait suivre une autre idée. Du même ton bref et dur, il demanda :

– Vous n'avez jamais aimé ?

– Jamais.

– Et moi, m'aimez-vous ?

Cette fois, ce fut une véritable chaleur de fournaise qui me monta aux joues. Et je restai muette, n'osant le regarder.

Il dit brusquement :

– Non, ne me répondez pas. Je vous demanderai cela plus tard... Maintenant, venez. Nous allons faire une promenade dans le parc, avant le thé.

Je balbutiai :

– Je vous prie de m'excuser, mais je suis un

peu fatiguée...

– En ce cas, asseyons-nous dehors. L'air s'élève, il fait très bon en ce moment.

Je le suivis et nous prîmes place sur un banc, près de la grande pelouse centrale. De là, toute la façade du château s'étendait devant nous. Jacqueline, au seuil d'une porte, lutinait les lèvres de son frère. Je fis observer, pour dire quelque chose, car M. de Trézennes restait silencieux :

– Jacqueline a mauvaise mine depuis quelque temps, ne trouvez-vous pas ?

– En effet. Mais cela passera.

Je levai les yeux vers lui. Peut-être y lut-il le reproche que je formulais secrètement, car il demanda :

– Vous me trouvez dur à son égard, Gillette ?

– Oui, c'est vrai.

– Je n'ai pas d'affection pour elle, ni pour son frère et sa sœur. Je les ai toujours traités en étrangers, parce que je savais qu'à l'exemple de leur mère, ils ne considéraient en moi que la

fortune, devant laquelle ils s'inclinent bassement. L'or que je leur donne, que je puis leur donner, voilà tout ce qu'ils aiment en moi.

Sa bouche eut un pli d'amer dédain. Je protestai :

– Non, je vous assure que Jacqueline vaut mieux que cela ! Elle a un fonds de franchise et elle est susceptible d'affection. Je crois qu'elle se serait attachée à vous, si vous aviez voulu le lui permettre.

– Sa mère vous a chargée de plaider sa cause près de moi ?

La question, faite à brûle-pourpoint, me saisit d'abord. Mais je me repris aussitôt et répliquai, en le regardant bien en face :

– Oui, elle a voulu m'en charger, mais j'ai refusé. Il ne me convenait pas, à moi, que vous preniez pauvre, de m'immiscer dans des questions de ce genre. J'ai essayé de le faire comprendre à M<sup>me</sup> de Trézennes, mais je ne crois pas y être parvenue. En tout cas, Guy, je ne veux pas que vous voyiez, dans mes paroles, autre

chose qu'un jugement sincère et sans arrière-pensée sur votre sœur, que j'aime beaucoup.

– Je vous assure, Gillette, que je n'aurais pas été froissé de votre intervention en sa faveur. Votre délicatesse me plaît, elle est un charme de plus chez vous ; mais quand nous serons mariés, ne me faites pas l'injure de me prendre pour un goujat qui rappellerait à sa femme que la fortune vient de lui – comme si tout ne devenait pas commun entre époux. Et si vous désirez que j'augmente la dot de Jacqueline, celle-ci vous étant sympathique, dites-le-moi simplement.

Un peu stupéfaite, je murmurai :

– Mais, Guy... certainement, j'en serais heureuse. Elle aime M. de Subrennes, et elle souffre...

– Soit, cette affaire sera réglée après notre mariage... Vous pouvez dès maintenant donner un espoir à ma sœur, cela l'aidera à patienter.

Je dis avec reconnaissance :

– Oh ! Guy, comment vous remercier ! Jacqueline sera si heureuse !

– Je ne le fais pas pour Jacqueline, mais pour vous.

Je lui tendis la main en répliquant :

– Eh bien ! Je vous remercie pour elle et pour moi.

Il se pencha et appuya ses lèvres sur mes doigts. Puis, en se redressant, il dit avec calme :

– Allons maintenant prendre le thé, si vous le voulez bien, Gillette.

Et maintenant, j'étais arrivée au jour redouté. Debout au milieu de ma chambre, je laissais Jacqueline et une femme de chambre de la Bottellerie tourner autour de moi, arranger ma traîne, mon voile. Je pensais : « Bientôt, ce sera fini... J'aurai promis pour la vie. » Je regardais autour de moi ces murs, ces meubles, tout ce que j'allais quitter pour suivre Guy de Trézennes dans les bons et les mauvais jours. Elle était bien vieille, bien triste, ma pauvre maison, mais elle avait été un bon refuge pour ma pauvreté, j'y avais paisiblement vécu ces quelques mois... et

c'était pour l'inconnu que je l'abandonnais.

Dans le salon m'attendaient Guy, M<sup>me</sup> de Trézonnes et ses enfants, puis M. Rouchenne, qui devait me conduire à l'autel, et quelques amis intimes des châtelains. Une automobile, toute garnie de fleurs blanches, m'emmena vers l'église. Le curé, à peine remis de violents accès de fièvre, avait tenu néanmoins à officier. Un bénédictin, cousin de Guy, prononça une allocution qui m'émut beaucoup. Je promis à Dieu, du fond du cœur, de me montrer une épouse dévouée et de ne rien négliger de mes devoirs. Si seulement il avait été moins énigmatique, ce Guy. Par moments, il me semblait qu'il m'aimait... qu'il m'aimait beaucoup. À d'autres, il devenait si froid...

Enfin, peut-être qu'en le connaissant mieux, je ferais d'heureuses découvertes !

L'assistance débordait hors de l'église et, quand je sortis au bras de Guy, je fus la cible de tous les regards. Quelques réflexions louangeuses arrivèrent jusqu'à moi.

Je souriais, pour remercier ces braves gens.

Mon miroir et les exclamations enthousiastes de Jacqueline m'avaient déjà démontré que cette toilette blanche me seyait à merveille. Et le regard dont m'avait accueilli M. de Trézannes, à mon entrée dans le salon, avait achevé de m'en convaincre.

Quand nous fûmes seuls dans la voiture qui nous emmenait vers le château, il me prit la main et me considéra longuement, sans rien dire. Gênée, très émue, j'attachais un regard vague sur les fleurs placées devant moi. Il dit enfin, à mi-voix :

– Merci, Gillette, d'être si jolie.

Je tournai la tête et le regardai en souriant timidement.

– Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, Guy. C'est Dieu qui m'a faite ainsi.

– Vous avez au moins le mérite de ne pas vous enlaidir en adoptant à tort et, à travers toutes les modes, fussent-elles baroques à souhait. Votre goût est exquis.

– Ma robe vous plaît ?

– Beaucoup. Mais sur une autre, elle n’aurait pas la moitié de cette élégance, de cette allure harmonieuse. Vous êtes très jolie, Gillette, et infiniment séduisante. Continuez à n’en pas tirer vanité et faites de ces dons du Ciel la parure de votre foyer...

Il acheva, après une courte hésitation :

– Et la joie de votre mari.

Je frissonnai un peu. Un bonheur, craintif encore, me pénétrait. Je ne pouvais détourner mes yeux des siens, qui étaient si ardents, qui les retenaient, les éblouissaient.

Il mit sa main sur mon épaule en murmurant :

– Gillette, j’aime vos yeux.

Puis il se tut et resta immobile, me regardant, pendant les cinq minutes qui s’écoulèrent jusqu’au moment où la voiture stoppa devant le château.

Alors, ce fut la grande réception, le déjeuner superbement servi, puis le bal, dans les salons, que nous ouvrîmes, Guy et moi. Vers six heures seulement, nos hôtes quittèrent la Bottellerie.

Mon mari me conduisit jusqu'à mon appartement, où se tenait à ma disposition une femme de chambre, et m'y laissa en disant :

– Je vous attendrai dans mon cabinet.

Nous ne devons partir pour notre voyage en Norvège que le lendemain. Ce soir nous dînerions seuls dans l'appartement de Guy. La femme de chambre me demanda :

– Quelle robe désire mettre Madame ?

Je jetai un coup d'œil sur les toilettes que je m'étais fait faire à Niort. Cette blanche était charmante, mais l'autre, d'un si délicat mauve rosé, était bien jolie également. Si j'avais pu connaître le goût de mon mari ?... Il me semblait qu'il aimerait celle-ci, d'une ligne très élégante, avec de gracieux ornements de dentelle...

– Je mettrai la mauve, Julia.

Un quart d'heure plus tard, j'entrais dans le cabinet de Guy. La pièce était déserte. Mais, en avançant jusqu'à la fenêtre, je vis mon mari debout sur la terrasse. Il ne m'avait pas entendue. J'allai jusqu'à lui et lui touchai le bras. Il eut un

léger sursaut.

– Ah, pardon !

Puis il me regarda en silence, un long moment. Devant nous, les jardins s'étendaient dans la paix de cette journée finissante. La lumière s'évadait lentement, le ciel se teintait de lilas et de rose pâle. Guy murmura :

– C'est encore une robe couleur du temps, que vous avez là.

Je demandai d'une voix un peu tremblante :

– Vous la trouvez bien ?

Il ne répondit pas et détourna son regard.

Puis il le ramena vers moi, me prit la main et la pressa contre ses lèvres.

– Gillette, j'ai bien compris que vous aviez peur de moi... Et moi, j'ai peur de vous...

– Oh, Guy !

Il continua, sans paraître m'entendre, d'une voix basse et frémissante :

– Je vous ai aimée depuis que je vous ai vue dans la salle de la Meulière... Vous étiez

ravissante dans votre tâche de ménagère, et puis, il y avait tant de franchise, tant de pensée pure et courageuse dans vos beaux yeux ! Je vous ai aimée toujours davantage, à chacune de mes rencontres avec vous, et j'ai décidé que vous deviendriez ma femme. Mais je suis un orgueilleux et... un sensible. Vous ne m'auriez pas imaginé ainsi ? C'est que je me suis cuirassé sous la froideur, sous la dureté apparente, par crainte des chocs. Et voilà pourquoi j'ai peur de ce que je ne connais pas en vous, des désillusions que vous pourriez me donner... Je sais que vous m'aimez. Mais il y a tant de sortes d'amours ! Je voudrais que le vôtre fût très tendre, très confiant, et qu'il ne s'affaiblît jamais. Je n'ignore pas que je demande là une chose presque impossible. Mais si vous vouliez essayer, Gillette ? Si vous vouliez me donner votre cœur, tout entier, comme je souhaite vous donner le mien ?

Je répondis à demi-voix, d'un ton étouffé par l'émotion :

– Oh, Guy, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt ? Pourquoi m'avez-vous laissée

souffrir dans l'incertitude de vos sentiments, moi qui ne désirais qu'une chose : vous aimer et être aimée ainsi !

Son bras m'entoura, me rapprocha de lui et ma tête se reposa sur son épaule.

– Pardon, mon amour ! Je vous le répète, je suis un orgueilleux. Ces paroles que je viens de vous dire me semblaient dures à prononcer, car elles sont un aveu de ma faiblesse d'homme devant votre puissance de femme. Je me suis raidi longtemps, je les ai retenues plus d'une fois sur mes lèvres. Mais il fallait qu'elles fussent dites. Et aujourd'hui, cela m'a semblé très facile.

Quelle tendresse brûlante, profonde, je voyais dans ses yeux ! Un bonheur enivrant me pénétrait, je ne savais plus bien si j'étais dans la vie réelle ou si je rêvais...

Il demanda :

– Dites-moi que vous avez confiance en moi, que vous ne me craignez plus ?

– Oh, mon cher Guy, je... vous aime tant !

Il baisa mes paupières, en murmurant :

– Ils me le disent, vos beaux yeux, vos chers yeux noirs. Oui, aimez-moi, Gillette ; je saurai vous le rendre, vous faire la plus heureuse des femmes.

Je dis tout bas :

– Ah ! Comme il avait raison, notre vieil ami ! Comme on ne vous connaît pas !

Le chagrin est souvent proche de la joie. Comme je finissais de m’habiller, le lendemain matin, je vis entrer Guy, dont la physionomie attristée me frappa aussitôt.

Il me dit :

– Le domestique de la Sauvaie me fait prévenir que le pauvre père Rouchenne est très malade. Il l’a trouvé respirant à peine. J’y vais à l’instant.

– Oh ! Notre pauvre ami ! Il semblait très fatigué, hier. Peut-être s’est-il forcé pour ne pas manquer de me conduire à l’autel ? Je vous accompagne, Guy. Attendez-moi cinq minutes, le temps de mettre mon chapeau.

Un quart d'heure plus tard, nous étions à la Sauvaie. Le médecin en sortait. Il répondit à la question de Guy :

– Il s'en va. C'est le cœur qui le lâche.

Le vieillard était étendu dans son petit lit de fer. Le soleil arrivait jusqu'à lui, chauffait ses mains qu'il joignait en écoutant le curé qui lui parlait à mi-voix.

Les yeux tranquilles, à notre vue, s'éclairèrent dans le doux visage ridé, un peu blêmi. Le prêtre se retira et nous nous penchâmes vers le mourant :

Guy dit avec douceur :

– Nous voici, mon vieil ami. Nous venons vous soigner, vous guérir.

– Non, pas guérir... Mais je pars content. Je vous ai vus mariés, tous deux...

Sa main chercha la mienne et, quand il la tint, il attacha sur moi son regard qui se voilait.

– Vous étiez la plus jolie mariée... Lui est très bon, vous verrez. Il faut l'aimer beaucoup. Personne n'a su l'aimer comme il voudrait.

Guy dit avec émotion :

– Si, vous, mon ami.

Un sourire détendit les lèvres pâles. Le regard s'éclaira de nouveau, pendant quelques secondes, en se fixant sur mon mari. Le vieillard voulut parler encore, mais les mots restèrent indistincts. Alors, il se tut. Le prêtre se rapprocha et tous trois, en priant, nous assistâmes à l'agonie tranquille, silencieuse et chrétienne comme la vie qu'elle terminait.

Guy ferma les yeux du vieillard et nous baisâmes tous deux son front. Puis, tandis que mon mari et le domestique procédaient à la toilette funèbre, j'allai cueillir toutes les fleurs du jardin pour en couvrir le lit mortuaire. Il les avait tant aimées, ses fleurs, le cher vieillard ! Elles avaient été une des petites joies de sa vie solitaire, de sa belle vie simple et digne d'honnête homme, de brave homme, à laquelle tout le village rendit hommage ce jour-là et le lendemain, en défilant devant ses restes mortels.

M. Rouchenne n'avait plus de parents. Ce fut Guy qui conduisit le deuil avec le maire de Saint-

Jean. Puis, le soir, nous quittâmes la Bottellerie pour commencer notre voyage de noces. Auparavant, le notaire nous avait informés que le défunt léguait à Guy la Sauvaie et à moi les broderies de sa femme. Dernier souvenir, dernière preuve d'affection d'un ami très cher à mon mari, et auquel je m'étais attachée profondément en ces quelques mois.

Plus d'une fois, au cours de notre voyage, au milieu de notre bonheur, nous évoquâmes son cher bon visage, ses yeux doux et pensifs. Et nous disions :

– Comme ce sera triste de ne plus le retrouver là-bas, quand nous reviendrons !

Un matin de février, – un peu plus de deux ans après notre mariage – je finissais d'écrire une lettre dans mon petit salon du vieil hôtel de Trézennes, à Paris, où nous passions trois mois de l'hiver, quand un domestique vint m'informer que Catherine Bardeau me demandait.

Je m'exclamai :

– Catherine !... à Paris ! Oui, faites-la entrer, Anselme.

Et je me levai pour aller au-devant de la visiteuse. Mais je retins un cri devant ce pauvre visage bouleversé, méconnaissable.

– Qu’avez-vous, Catherine ? Qu’est-il arrivé ?

Elle dit, entre deux sanglots, tandis que je lui prenais les mains :

– C’est Angelina... Elle m’a fait écrire qu’elle était très malade, à l’hôpital, que ce serait bientôt la fin... Alors, je suis venue. Bardeau ne pouvait pas, rapport à ses douleurs de reins. Il m’a dit : « Tu iras voir M. le vicomte et M<sup>me</sup> Gillette ; ils t’accueilleront, bien sûr, et ils t’aideront, ma pauvre vieille. »

– Je crois bien ! Asseyez-vous, pauvre Catherine... Voyons, ne vous désolez pas tant. Elle pourra peut-être bien guérir. Qu’a-t-elle donc ?

– Elle dit que c’est la poitrine... Ah, si elle était restée chez nous ! Mais non, ça se croyait plus fort que tout. Pensez qu’elle ne nous écrivait

plus, madame ! Savoir quelle vie elle a menée, depuis ce temps-là !

Un hasard m'avait renseignée, à ce sujet, l'année précédente. Mais je me gardai de le dire à la pauvre mère. Son chagrin était déjà assez lourd, et je ne songeais qu'à l'alléger autant que je le pouvais.

Après en avoir informé mon mari, j'accompagnai Catherine à l'hôpital. Une infirmière à la mine délurée nous indiqua le lit où agonisait Angelina. Car elle était à ses derniers moments. Je n'eus que le temps d'aller chercher le prêtre, tandis que la mère, penchée sur la mourante, gémissait tout bas :

– Oh ! Ma petite... Dis que tu nous aimes toujours ? Dis que tu veux revenir à la Meulière ?

Angelina avait toute sa connaissance. Mais elle parlait difficilement, à cause de l'oppression terrible. Cependant, elle put dire :

– Maman, je regrette bien... Je suis une malheureuse...

Puis un peu plus tard :

– Pourquoi m’avez-vous laissée faire ce que je voulais ?

Après cela, elle ne parla plus. Ses doigts serraient le crucifix que j’y avais glissé, son regard s’attachait sur moi, avec une expression de souffrance et de désespoir. Sans doute se souvenait-elle de sa jalousie haineuse, qui n’était peut-être pas morte, d’ailleurs... Alors je m’approchai, je mis mes bras sous sa pauvre tête amaigrie et je lui dis les paroles consolatrices qui se répètent depuis tant de siècles, qui apaisent les rancunes, les remords, la souffrance. Le visage ravagé, où nul n’aurait reconnu la fraîche figure de l’Angelina de la Meulière, se détendait peu à peu, le regard s’adoucissait et semblait dire : « C’est fini, la haine, c’est fini... » Angelina mourut ainsi repentante, calme et pardonnée, entre les bras de sa mère et de celle qu’elle avait tant détestée, dans sa courte vie terrestre.

Je ramenai chez moi la pauvre Catherine, qui répétait : « C’est notre faute. C’est nous qui l’avons mal élevée. » Après l’avoir confiée à ma femme de chambre, qui était sa nièce, j’allai

chercher mon petit Robert pour lui donner son repas. Cela fait, je me mis à travailler pendant que le bébé s'endormait près de moi. Guy, rentrant d'une course, nous trouva là tous deux un peu plus tard. Je lui racontai aussitôt ma visite à l'hôpital. Il dit avec pitié :

– Ces pauvres Bardeau, quelle leçon !

J'avais prévu, depuis longtemps, que la coquetterie de cette malheureuse fille la dirigerait hors de la bonne voie.

Il s'était assis près de moi et, tout en parlant, faisait glisser une des bagues qui ornaient mes doigts. Je dis, en appuyant ma tête sur son épaule :

– Vous doutez-vous, ami chéri, que, sans cette pauvre Angelina, je ne serais peut-être pas votre femme – votre heureuse femme ?

Je lui narrai alors la petite scène qui avait eu lieu entre elle et moi, comme je sortais de la Sauvaie après la demande en mariage du vicomte de Trézannes.

– Si j'avais réfléchi plus longtemps, Guy,

peut-être n'aurais-je pu me décider, en dépit de mon amour pour vous, car j'avais peur... Et d'autres avaient peur aussi : les Bardeau, M<sup>me</sup> Mossette... Oh, mon cher Guy, je crois bien qu'on vous prenait pour une sorte de Barbe-Bleue !

Il sourit – de ce beau sourire que je ne lui connaissais pas, avant notre mariage, et qui était si séduisant sur sa physionomie hautaine.

– Et maintenant, Gillette ?

– Maintenant, on voit que je ne suis pas trop malheureuse et on se dit qu'après tout il n'est peut-être pas si mauvais diable, ce terrible vicomte de Trézannes !

D'un geste doux, sa main caressa mes cheveux, longuement. Autour de nous, le crépuscule se répandait dans la pièce tiède et fleurie. La pluie cinglait les vitres en petites rafales légères. Guy fit observer en montrant ma robe :

– Décidément, chérie, vous aimez à vous mettre toujours couleur du temps.

– Oui, elle est grise comme ce ciel d’hiver –  
grise comme la vie.

– Il y a quelquefois un peu de bleu dans la vie,  
Gillette.

J’appuyai mon front contre son visage, en  
disant tout bas :

– Oui, près de vous.



Cet ouvrage est le 264<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.